ŒUVRES DE MONSIEUR DE SAINT EVREMOND, AVEC LA VIE...








Digitized by Google





La RENOMMÉE eleve le Portrait de S.t EUVREMOND dans les nuées, soutenu par L'INDUSTRIE et L'ERUDITION montre le grand Genie de ce Savant a L'HISTOIRE, pour en conserver la Memoire a la Posterité.

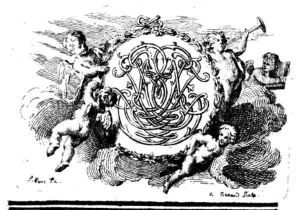
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT EVREMOND,
AVEC
LA VIE DE L'AUTEUR:

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME SECOND.



M. DCC. XL.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE TOME SECOND

TABLE DES PIECES.

Fin de la Table des Pieces du Tome second.



RÉFLÉXIONS SUR LES DIVERS GÉNIES DU PEUPLE ROMAIN,

Dans les differens temps de la République.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Génie sous les premiers Rois.



IL est de l'origine des Peuples, comme des Généalogies des particuliers: on ne peut souffrir des commencemens bas & obscurs. Ceux-ci, vont à la chimére; ceux-là, donnent dans les fables. Les hommes sont naturellement défe-

ctueux & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Legiflateurs, les Conquérans, peu fatisfaits de la condition humaine, dont ils connoiffoient les foibleffes & les défauts, ont cherché bien fouvent hors d'elle les caufes de leur mérite; & de-là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils fe difoient defcendus, ou dont ils reconnoiffoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait femblant d'en être perfuadés, pour perfuader les autres, & fe font fervis ingénieufement d'une tromperie avantageufe, qui donnoit de la vénération pour leur perfonne, & de la foumiffion pour leur puiffance.

Il y en a eu qui s'en font flattés férieufement. Le mépris qu'ils faifoient des hommes, & l'opinion préfomptueufe qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimériquement une origine différente de la nôtre; mais il eft arrivé plus fouvent que les Peuples, pour fe faire honneur, & par un efprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien fervis, ont donné cours à cette forte de Fables.

Les Romains n'ont pas été exemts de cette vanité. Ils ne fe font pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Enée conducteur des Troyens en Italie; ils ont rafraîchi leur alliance avec les Dieux par la fabuleufe naif-

ſance de Romulus, qu'ils ont cru fils du Dieu Mars, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après ſa mort. Son ſucceſſeur Numa n'eut rien de divin en ſa race; mais la ſainteté de ſa vie lui donna une communication particuliere avec la Déeſſe Egerie, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit ſecours pour établir ſes cérémonies. Enfin les Deſtins n'eurent autre ſoin que de fonder Rome, ſi on les en croit. Juſques-là qu'une providence induſtrieuſe voulut ajuſter les divers génies de ſes Rois aux différens beſoins de ſon peuple.

Je hai les admirations fondées ſur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choſes vraies à admirer chez les Romains, que c'eſt leur faire tort que de les vouloir favoriſer par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'eſt les ſervir. Dans ce deſſein, il m'a pris envie de les conſidérer par eux-mêmes, ſans aucun aſſujettiſſement à des folles opinions laiſſées & reçûes. Le travail ſeroit ennuyeux, ſi j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuſerai pas beauconp au détail des actions. Je me contenterai de ſuivre le génie de quelques temps mémorables, & l'eſprit différent dont on a vû Rome diverſement animée.

Les Rois ont eu ſi peu de part à la grandeur du Peuple Romain, qu'ils ne m'obligent

pas à des considérations fort particulieres. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs régnes, *l'enfance de Rome ;* car elle n'a eu sous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoue. Une seule bataille gagnée aujourd'hui en des lieux serrés, donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribue à chacun par une mystérieuse providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le successeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précedé. L'un ambitieux & agissant, a mis tout le mérite dans la guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est crû le plus grand politique du monde, de se conserver dans la paix. Celui-là faisoit de la justice sa principale vertu : celui-ci n'a eu de zéle que pour ce qui regarde la Religion. Ainsi, chacun a suivi son naturel, & s'est plû dans l'exercice de son talent ; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu Rome

ſous les Rois: car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien ſouvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel eſprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces inſtitutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diverſité des applications, que diverſes choſes ſont bien commencées, ſans pouvoir être heureuſement achevées.

La diſpoſition étoit toute entiere à la guerre ſous Romulus. On ne fit autre choſe ſous Numa, que d'établir des Pontifes & des Prêtres. Tullus Hoſtilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amuſement ſi doux, pour les tourner à la diſcipline militaire. Cette diſcipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit Ancus ſe porter aux commodités & aux embelliſſemens de la Ville. Le premier Tarquin, pour donner plus de dignité au Sénat, & plus de majeſté à l'Empire, inventa les ornemens, & donna les marques de diſtinction. Le ſoin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, & de les diviſer par Tribus ſelon leurs facultés, pour contribuer avec juſtice & proportion aux neceſſités publiques. » Tarquin le Superbe, dit Florus, » rendit un grand ſervice à ſon pays, quand » il donna lieu, par ſa tyrannie, à l'établiſſement

» de la République (1). C'est le discours d'un Romain, qui pour être né sous des Empereurs, ne laissa pas de préferer la liberté à l'Empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la République, sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois, il est certain que chacun a eu son talent particulier; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il falloit à Rome de ces grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens Princes les diverses institutions qu'un même auroit pû faire aisément durant sa vie.

Le regne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi-bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualités principales. Il manquoit d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots, il ne savoit ni gouverner selon les loix, ni régner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple, & si mal sûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand

(1) *Postremo, Superbi illius importuna dominatio nonnihil, immò vel plurimum profuit. Sic enim effectum est ut agitatus injuriis populus cupiditate libertatis incenderetur.* Florus, Epitome rerum Romanarum, *Lib. I. cap.* 8.

la mort de la misérable Lucrece la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre : elle se tua de ses propres mains, après avoir été violée par Sextus (1), & remit en mourant la vengeance de son honneur à Brutus & à Collatin. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-temps, & jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la conspiration des esprits à venger Lucrece. Le peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plûpart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime par la compassion qu'on avoit de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez dans Tite-Live jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des Romains (2) : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la discipline l'accompagne. Il est certain que

(1) Fils aîné de Tarquin le Superbe. Voyez l'Article de LUCRECE dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(2) TITE-LIVE, Liv. I. Chap. 59.

Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple (1) : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur, sans examiner beaucoup ses actions. Tout ce qui paroît extraordinaire, paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou, quand l'évenement est contraire. Il faudroit avoir été de son siécle, & même l'avoir pratiqué, pour savoir s'il fit mourir ses enfans par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche & dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le regne de Tarquin, me le persuade, aussi-bien que son adresse à faire chasser Collatinus du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalût sur toutes choses; & que dans ce dur & triste choix de se perdre ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Collatinus se ruina pour favoriser ses neveux: celui-ci se rendit maître du public par

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle, l'Article, BRUTUS, (*Lucius Junius.*)

la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assûré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche : c'étoit le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort long-tems depuis, des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.

DANS les premiers temps de la République, on étoit furieux de liberté & de bien public : l'amour du pays ne laissoit rien aux mouvemens de la nature. Le zéle du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une justice farouche, le pere faisoit mourir son propre fils, pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée : tantôt on se dévouoit soi-même, par une superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger & plus à notre aise. La vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de science dans la guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de noble : ce n'étoit point

un esprit de superiorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-dessus des autres. A proprement parler, les Romains étoient des voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, & labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleur condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie : le partage des dépouilles a causé le bannissement: on a refusé d'aller à la guerre sous certains chefs ; on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Le génie de ce peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charrue, qu'ils reprenoient quand l'expedition étoit achevée ; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les richesses qu'on ne connoissoit pas: on se con-

tentoit de peu pour ne rien imaginer de plus: on se passoit des plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains pour les premieres gens de l'Univers; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages, soit que les neveux glorieux en tout, ayent voulu que leurs ancêtres eussent les vertus quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je sai bien qu'on peut alleguer certaines actions d'une vertu si belle & si pure, qu'elles serviront d'exemples dans tous les siécles: mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce temps-là, ou c'étoient des actions singulieres, qui échapant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes & si grossieres, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de raison. Mais cette qualité considerée en elle-même, étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'antiquité, & pour

avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'Univers.

CHAPITRE III.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des Romains ont été très-importantes à leur égard ; mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'intérêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la domination des Tarquins ; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolanus que par les larmes de sa mere ; & que la défense du Capitole fut la derniere ressource des Romains, lorsqu'après la défaite de leur armée, leur Ville même fut prise par les Gaulois. Mais considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plûtôt des tumultes, que de véritables guerres : & à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vû l'espece d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride aux chevaux, pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie ; des gens qui se reposoient de la sûre,

té de leurs gardes sur des oyes & sur des chiens, dont ils punissoient la paresse, ou récompensoient la vigilance. Cette façon grossiere de faire la guerre a duré assez long-temps: les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient affaire à des ennemis moins courageux & plus ignorans; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Consuls*, que les troupes se nommoient des *Légions*, & les soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms, qu'à la vérité des choses: & sans considérer la difference des temps & des personnes, on a voulu que ce fussent de mêmes armées sous Camille, sous Manlius, sous Cincinnatus, sous Papyrius Cursor, sous Curius Dentatus; que sous Scipion, sous Marius, sous Sylla, sous Pompée, & sous César.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps, c'est un grand courage, une grande austérité de mœurs, un grand amour pour la Patrie: une valeur égale dans les derniers, beaucoup de science en ce qui regarde la guerre & en toutes choses, mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de-là, que les gens de bien, à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs

ancêtres, s'ils n'étendoient leur admiration sur tout; sans distinguer en quoi ils avoient du mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur siécle, ont donné mille louanges à l'antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement; & sachant que tous les siécles ont leurs défauts & leurs avantages, ils jugeoient sainement en leur ame du temps de leurs peres, & du leur propre: mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison; *Majores nostri! Majores nostri!* comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les Historiens ont pris aussi-tôt le même esprit de respect pour les anciens; & faisant un héros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir: mais c'est une chose differente de celle dont nous parlons; & on peut dire véritablement que les bons Citoyens étoient chez les vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite-Live sur la guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains. (1)

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, & ne comprens pas comment un homme de si bon esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce Conquérant avec aussi peu de force qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de Macédoine. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des Carthaginois a passé les Alpes avec une armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez, il donne autant de capacité pour la guerre à Papyrius Cursor, & à tous les Consuls de ce temps-là, qu'en eut Alexandre ; bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usa-

(1) Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live, qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé si Alexandre avoit fait la guerre aux Romains. Voyez le IX. Livre de la I. *Décade*.

ge de la cavalerie. Ils ſavoient ſi peu s'en aider, qu'on la faiſoit mettre pied à terre au fort du combat, & on lui ramenoit les chevaux pour ſuivre les ennemis quand ils étoient en déroute. Il eſt certain que les Romains faiſoient conſiſter leurs forces dans l'infanterie, & comptoient pour peu de choſe le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions ſur-tout avoient un mépris pour la cavalerie des ennemis, juſqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Theſſaliens leur donnerent lieu de changer de ſentiment. Mais celle d'Annibal leur donna de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque temps ſi épouvantées, qu'elles n'oſoient deſcendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au tems de Papyrius, on ne ſavoit, pour ainſi dire, ce que c'étoit que de cavalerie; on ne ſavoit encore ni ſe poſter, ni camper dans aucun ordre: car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp ſur celui de Pyrrhus, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confuſion. On n'ignoroit pas moins les machines & les ouvrages néceſſaires pour un grand ſiége: ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce peuple nouvellement induſtrieux, ou de ce que n'y ayant preſque jamais de vieilles armées, on ne donnoit pas le loiſir aux hommes de mener les choſes à leur perfection,

Rarement

Rarement une armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre : plus rarement encore, celui qui commandoit les Légions en conservoit le commandement, son terme expiré. Ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasiméne, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, Fabius à peine avoit arrêté l'impétuosité d'Annibal par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius; & cependant l'apprehension d'un mal éloigné l'emporta sur la nécessité presente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernerent prudemment dans cette guerre. Ils ruinoient insensiblement Annibal, comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place Terentius Varro, un présomptueux, un ignorant, qui donna la bataille de Cannes, & la perdit; qui réduisit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvénient qui empêchoit de donner toujours aux armées

les chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plebeïenne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au peuple, qui devoit son élection à la faveur; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'armée des Macédoniens, où les chefs & les soldats subsistoient ensemble depuis un temps incroyable: c'étoit le vieux corps de Philippe, renouvellé de temps en temps, & augmenté selon les besoins par Alexandre. Ici, la valeur de la cavalerie égaloit la fermeté de la Phalange; à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion, puisque dans la guerre de Pyrrhus les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de Macédoniens ramassés. Ici, l'on entendoit également la guerre de siége, & la guerre de campagne. Jamais armée n'a eu affaire à tant d'ennemis, & n'a vû tant de climats differens. Que si la diversité des pays où l'on fait la guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former notre expérience; comment les Romains entreroient-ils en comparaison

avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais ſortis d'Italie, qui n'avoient vû d'autres ennemis que de petits peuples voiſins de leur République ? La diſcipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenue plus puiſſante, ils n'ont pas laiſſé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des Capitaines experimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de ſa ſuffiſance : ce qui faiſoit dire à Fabricius, que *les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Conſul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.*

Dans la premiere guerre de Carthage, Regulus défit en Afrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardoit déja comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que ſur les conditions, qu'on leur rendoit inſupportables, lorſqu'un Lacédémonien, nommé Xantipe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthaginois, & de la conduite des Romains. S'en étant inſtruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la guerre ; & à force d'en diſcourir parmi les ſoldats, le bruit vint juſqu'au Sénat de Carthage, du peu de cas que ce Lacédémonien

faisoit de leurs ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre, & Xantipe après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un misérable état, où l'on désespere de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi même : ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers, vinrent à ceder à la nécessité ; & les plus puissans, pressés de l'apprehension de leur ruine, s'abandonnerent à la capacité de Xantipe sans envie. Je ferois une histoire, au lieu d'alleguer un exemple, si je m'étendois davantage; il suffit de dire que Xantipe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'armée des Carthaginois, & sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entieres victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois hors de péril, furent honteux de devoir leur salut à un Etranger ; & revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte, en se défaisant de celui qui les avoit défait des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent perir, ou s'il fut assez heureux pour leur échaper ; (1) mais il est cer-

(1) Appien dit que les Carthaginois renvoyerent Xantipe dans leurs galeres avec de beaux présens : mais qu'ils donnerent ordre aux Capitaines

tain que n'étant plus à la tête de leurs troupes, les Romains reprirent aisément la superiorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre Punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet, lorsqu'il vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté; car ils éprouvoient le contraire assez souvent : mais il les assuroit qu'ils avoient affaire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il est de cette science comme des Arts & de la politesse; elle passe d'une Nation à une autre, & regne en divers temps en differens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point. Philippe l'emporta sur eux; & toutes choses arriverent à leur perfection

des galeres de le faire jetter dans la mer, avec tous les autres Lacédémoniens. Voici les propres termes d'Appien : je me contenterai de les rapporter suivant la version Latine. *Xantippo*, dit-il, *sua felicitas perniciem attulit: Carthaginienses enim, ne Lacedæmoniorum videretur tanta victoria, finxerunt se velle Xantippum, egregiè donatum, honoris causa cum triremibus in patriam remittere : quarum præfectis mandarunt ut eum cum cæteris Laconibus in altum mergerent : sic ille pœnas dedit pro navata opera strenua.* ROM. HISTOR. de bellis Punicis.

ſous Alexandre, lorſqu'Alexandre ſeul ſe corrompit. Elle demeura encore chez ſes Succeſſeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois, & quelque vanité qu'ayent eu les Romains, ils l'ont appriſe de lui par l'expérience de leurs défaites, par des réflexions ſur leurs fautes, & par l'obſervation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aiſément, ſi on conſidere que les Romains n'ont pas commencé de réſiſter à Annibal, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les eſclaves; on avoit compoſé des armées de nouveaux ſoldats. La vérité eſt, qu'on lui a fait de la peine ſeulement quand les Conſuls ſont devenus plus habiles, & que les Romains en général ont mieux ſû faire la guerre.

CHAPITRE V.

Le Génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la guerre.

MON deſſein n'eſt pas de m'étendre ſur les guerres des Romains; je m'éloignerois du ſujet que je me ſuis propoſé: mais il me ſemble, que pour connoître le génie des temps, il faut conſidérer les peuples

dans les diverses affaires qu'ils ont eues; & comme celles de la guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est-là que les hommes doivent être particulierement observés; puisque la disposition des esprits, & que les bonnes & les mauvaises qualités y paroissent davantage.

Dans les commencemens de la République, le peuple Romain, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque chose de farouche. Cette humeur farouche se tourna depuis en austérité. Il se fit ensuite une vertu sévere, éloignée de la politesse & de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de corruption. C'étoient-là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus passa en Italie au secours des Tarentins. La science de la guerre étoit alors médiocre; celle des autres choses inconnue. Pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort grossiers. On manquoit d'invention, & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie: mais il y avoit un bon ordre & une discipline exactement observée, une grandeur de courage admirable; plus de probité avec les ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes. On connoissoit déja les richesses, & on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le desintéressement alloit quasi à l'excès; chacun se faisant

un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du public, dont le zéle alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces vertus, il faut venir aux actions qui les font connoître. Un Prince est estimé homme de bien, qui opposant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis pour se défaire d'un ennemi redoutable. Mais, comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre, de les garentir des embûches qui leur sont dressées par d'autres, & de les sauver d'une trahison domestique; c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du temps dont j'ai à parler. Les Romains défaits par Pyrrhus, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils seroient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en userent comme je vais dire.

Un Médecin en qui Pyrrhus avoit confiance, vint offrir à Fabricius de l'empoisonner, pourvû qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un service si important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime, en informe incontinent le Sénat, qui détestant une action si noire, aussi-bien que le Consul, fit donner avis à Pyrrhus de prendre garde soigneusement à sa personne; ajoûtant que le peuple Romain vouloit vaincre par ses propres armes,

times, & non pas se défaire d'un ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix; & pour y porter les Romains plus aisément, il leur renvoya deux cens prisonniers sans rançon. Il fit offrir des présens aux hommes considérables: il en fit offrir aux Dames; & n'oublia rien, sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains, qui n'avoient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de reconnoissance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de prisonniers. Les presens furent refusés de l'un & de l'autre sexe: & on lui fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendroit jamais à la paix, qu'il ne fût sorti d'Italie.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors, on admire entre autres le grand desintéressement de Fabricius & de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation. Il faut considérer pourtant que c'étoit une qualité générale de ce temps-là, plûtôt qu'une vertu singuliere de ces deux hommes. Et en effet, puisqu'on punissoit les richesses avec infamie, & que la pauvreté étoit récompensée avec honneur, il

me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par-là on s'élevoit aux premieres charges de la République, où exerçant une grande autorité, on avoit plus besoin de modération que de patience. Je ne saurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce que l'on dérobe à ses sens.

Mais que sait-on si Fabricius ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues, qui goûteroient en repos avec douceur les commodes, & même les nécessaires. Cependant les faux connoisseurs admirent une apparence de modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un esprit borné, ou le peu d'action de quelque ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus, quand il n'est pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans

son Ordre, & qu'il a de la réputation dans le monde ? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins, & ne lui laisse rien à desirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques pour la plûpart sont les véritables pauvres : ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les plaisirs des autres; & tandis qu'ils exposent leur abondance, dont les étrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec leurs femmes & leurs enfans, & par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un homme (1) qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage.(2) Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les hommes ont établi la société par un

(1) P. Cornelius Rufinus.
(2) Quinze marcs d'argent.

esprit d'intérêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent non-seulement la commodité, mais la gloire & la puissance, sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au public, dont ils tirent tant d'avantage ?

Les Décies qui se dévouerent pour le bien d'une Société dont ils alloient n'être plus, me semblent de vrais fanatiques : mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eûe pour une République reconnoissante, qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente Rome en ce temps-là comme une vraie Communauté, où chacun se desaproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'Ordre. Mais cet esprit-là ne subsiste guére que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence de pauvreté ; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des richesses. Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à sa patrie : & si les gens de bien des derniers temps avoient été de celui de Fabricius, ou ils eussent rendu leur probité plus rigide, ou ils auroient été chassés du Sénat comme des Citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est raisonnable de parler de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choses. Ç'a été le plus grand Capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, & devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre; mais avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre: s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir. Ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier; & comme s'il eût été d'intelligence avec les ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il sû gagner l'affection d'un peuple, sa premiere pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de-là qu'il perdoit ses amis, sans gagner ses ennemis: car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueurs, & refusoient la paix qu'on leur offroit, & ceux-là retiroient non-seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux differens intérêts de ses Ministres. Il y avoit

auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, Cynéas & Milon. Cynéas éloquent, spirituel, habile, délicat dans les négociations, insinuoit les pensées du repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la guerre; & quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés; ou ménageant les premiers dégoûts de son Maître, il lui tournoit bientôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la guerre, qui ramenoit tout à la force. Il n'oublioit rien pour empêcher les traités, ou pour les rompre; conseilloit de vaincre les difficultés; & si on ne pouvoit conquérir des Nations ennemies, d'assujettir en tout cas les Alliés.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit Pyrrhus, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu affaire à des Nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui: on pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu; mais qu'un foible & petit Etat comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoiqu'il en soit, à le regarder

par les qualités de sa personne, & par ses actions, ç'a été un Prince admirable, qui ne cede à pas un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins & la fin des affaires, il paroîtra souvent mal-habile, & perdra beaucoup de sa réputation. En effet, il occupa la Macédoine, & en fut chassé: il eut d'heureux commencemens en Italie, d'où il lui fallut sortir: il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer.

CHAPITRE. VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrerent grossiers & présomptueux, avec beaucoup de témérité & d'ignorance; mais ils eurent une grande vertu à la soûtenir: & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Elephans, qui avoient mis le désordre dans les Légions au premier combat. Ils apprirent à éviter les plaines, & cherche-

rent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient méprisée mal à-propos. Ils apprirent ensuite à former leur camp sur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre & la distinction des troupes qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'esprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chasser de Rome Cynéas, l'éloquence de Cynéas n'avoit pas laissé de plaire, & sa dextérité avoit été agréable.

Les présens offerts, bien que refusés, donnerent cependant une secrette vénération pour ceux qui les pouvoient faire, & Curius si fort honoré pour sa vertu désintéressée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans son triomphe de l'or, de l'argent, des tableaux & des statues. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux esprits: & le peuple Romain touché d'une magnificence inconnue, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoyens: les cœurs même commencerent à sentir avec émotion ce que les yeux avoient commencé de voir avec plaisir; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on fit paroître de

véritables desirs pour les choses étrangeres. Quelques particuliers conserverent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis ; & dans le temps de la République la plus corrompue ; mais enfin, il se forma une envie générale de passer la mer, pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit sû trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la premiere guerre de Carthage : le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains se porterent à cette guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage & la fermeté. Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril ; ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste les Carthaginois avoient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la mer, soit pour les richesses que leur donnoit le trafic de tout le monde ; quand les Romains naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans

les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. Carthage étant établie sur le commerce, & Rome fondée sur les armes, la premiere employoit des étrangers pour ses guerres, & les Citoyens pour son trafic; l'autre se faisoit des Citoyens de tout le monde, & de ses Citoyens des soldats. Les Romains ne respiroient que la guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toujours la paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajoûter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des particuliers; au lieu que le peuple Romain a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence ou la lâcheté de ses Généraux. Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la

conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richesses qu'ils s'étoient données. La paix des Carthaginois après une si rude guerre, inspira l'esprit du repos ; & le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut là que les Romains introduisirent les premieres Pieces de Théatre ; & là qu'on vit chez eux les premieres magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les spectacles, & du soin pour les plaisirs.

Les procès, quoiqu'ennemis de la joie, ne laisserent pas de s'augmenter ; chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompoit.

L'intempérance amena de nouvelles maladies, & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la continence avoit garanti les Romains auparavant.

L'avarice fit faire de petites guerres ; la foiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs rebelles ; & on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi c'étoit tantôt des injures, tantôt des

considérations, toûjours de la mauvaise volonté, ou de la crainte; & certes on peut dire que les Romains ne sûrent vivre ni en amis, ni en ennemis: car ils offensoient les Carthaginois, & les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle guerre, où ils apréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance; & ils laisserent périr les Sagontins avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols & chez les Gaulois, après la ruine de ce misérable peuple. Le mépris des Nations, dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement; & la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité, & un grand courage; quelque temps avec plus de suffisance, & moins de résolution. Enfin la bataille de Cannes perdue, leur fit retrouver leur vertu; & en excita, pour mieux dire, une nouvelle, qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POUR voir la République dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austérité; elle a eu depuis plus de grandeur; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que sans Brutus, il n'y auroit pas eu même de République. Si Manlius n'eût défendu le Capitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains, à peine libres, tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici, le peuple Romain a soûtenu le peuple Romain: ici, le génie universel de la Nation a conservé la Nation: ici, le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public ont sauvé Rome, quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi

le peuple, pas une penſée qui n'allât au bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuiſérent volontairement: les Romains apportoient avec plaiſir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de ſe laiſſer pour le ſimple uſage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maiſons. Lorſqu'il s'agiſſoit de créer les Magiſtrats, la jeuneſſe, ordinairement prévenue d'elle-même, conſultoit avec docilité la ſageſſe des plus vieux, pour donner des ſuffrages plus ſainement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux eſclaves pour en faire de nouveaux; & ces eſclaves devenus Romains, s'animoient du même eſprit de leurs Maîtres pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui paſſe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puiſſent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes réſolutions aux moins ſages: il arrive que les plus intéreſſés contribuent largement pour le bien public, quand par un autre intérêt ils craignent de ſe perdre avec le public eux-mêmes. Il n'eſt peut-être jamais arrivé qu'on ait ſongé au-dehors comme au dedans, en des extrémités ſi preſſantes, & je ne trouve rien de ſi admirable dans les Romains, que

de leur voir envoyer des troupes en Sicile & en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyoient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes & d'argent, ils partagerent leurs dernieres ressources entre la défense de Rome & le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir; & tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne seroit pas le maître des autres.

Quoiqu'il soit toûjours avantageux de se conserver, je compte néanmoins entre les principaux avantages des Romains, d'avoir dû leur salut à leur fermeté & à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie depuis la guerre de Pyrrhus, d'avoir quitté ce désintéressement si extraordinaire, & cette pauvreté si ambitieuse dont j'ai parlé : autrement on n'eût pas trouvé dans Rome les moyens de la soûtenir.

Il falloit que les Citoyens eussent du bien comme du zéle pour aider la République. Si elle n'avoit pû secourir ses alliés, elle en eût été abandonnée. Le discours du Consul qui pensoit donner de la compassion aux Députés de Capoue, n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus sage, prit une conduite toute différente; il envoya des hommes & des

vivres aux alliés qui en eurent besoin ; & de tout le secours que vinrent offrir ceux de Naples, on n'accepta que des bleds pour de l'argent.

Mais avec tant de fermeté & de bon sens, il n'y avoit plus de République Romaine, si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut. Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui, (1) de n'avoir pas desespéré de la République, on accusoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre qu'il avoit déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentimens, que du bien de l'Etat, plus ennemi du Général des Carthaginois que des Romains, il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eû. On eût pris Hannon pour un allié du peuple Romain, qui regardoit Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui ci envoyoit demander des hommes & de l'argent pour le maintien de l'armée, *que demanderoit-il*, disoit Hannon, *s'il avoit perdu la bataille ? Non, non, Messieurs, ou c'est un imposteur, qui nous amuse par de fausses nouvelles, ou un voleur public, qui s'aproprie les*

(1) Terentius Varro, qui donna la bataille de Cannes malgré son collegue L. Æmil. Paulus, & la perdit.

dépouilles

dépouilles des Romains & les avantages de la guerre. Ces oppositions troubloient du moins les secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On executoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé, demeuroit long-tems à partir: s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivoit donc quasi jamais; & lorsqu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné & hors de saison.

Ce Général étoit presque toûjours sans vivres & sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre: nulle ressource au premier mauvais succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations, qui suivoient plûtôt sa personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de peuples différens; il ajoûtoit à sa naturelle sévérité une cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tandis que sa vertu le faisoit révérer des autres. A la vérité il ne se faisoit pas grande violence; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté, & lui donnoient même de la clémence; car il savoit

être doux & clément pour le bien de ses affaires, & le dessein l'emportoit toûjours sur le naturel.

Il faisoit la guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie ; cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur alliance. Procedé bien different de celui de Pyrrhus, qui gardoit toutes ses civilités pour les Romains, & les mauvais traitemens pour ses Alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avoit rien de fort assuré ; qu'il a traversé les Gaules, qu'on devoit compter pour ennemies ; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venoient de chasser les Carthaginois de la Sicile : quand je songe qu'il n'avoit en Italie ni place, ni magasins, ni secours assuré, ni la moindre espérance de retraite ; je me trouve étonné de sa hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considére sa valeur & sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, & le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

Les François admirent particuliérement la guerre des Gaules, & par la réputation de César, & parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en

Italie. Si César avoit trouvé parmi les Gaulois l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait sur eux que de médiocres Conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, sans compter celles qu'il portoit lui-même. Le seul avantage, sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit la bonté de ses troupes, & sa propre suffisance.

Il est certain que les Romains avoient pris une grande superiorité sur les Carthaginois dans la guerre de Sicile : mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdoient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs ennemis occupés en Espagne & en Afrique, mettoient en usage leur valeur, & acqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie : & avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les Généraux des Romains, c'étoient des hommes de grand courage, qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la bataille aussitôt que les ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le génie, & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant

l'humeur fougueuse de Sempronius, qu'il sût l'attirer au combat, & gagner sur lui la bataille de Trébie. La défaite de Trasiméne est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flaminius, il brûloit à ses yeux les villages de ses Alliés, & incitoit si à propos sa témerité naturelle, que le Consul prit non seulement la résolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits, où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut aussi toute differente.

Après la journée de Trasiméne, le Peuple Romain créa un Dictateur, & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit Quintus Fabius, homme sage, & un peu lent; qui mettoit la seule esperance du salut dans les précautions, d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un combat: de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'armée, & perdant l'esperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement & assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son

courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la réputation des affaires; & pensoit que la République ne pourroit subsister, si elle n'effaçoit la honte des défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la hauteur, où il falloit de la sagesse; de la gloire, où il étoit question du salut.

Annibal ne fut pas long-tems sans connoître ces différentes humeurs, par le rapport qu'on lui en fit, par ses propres observations; car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son camp. Minutius, au contraire, prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis, & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des Romains.

Annibal averti de ces discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie, pour l'attirer au combat, ce qu'il ne put faire; ou du moins pour le décrier; en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conservant ses terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Pendant qu'il travailloit à ruiner la réputation

de Fabius, qui lui faisoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à Minutius, auquel il souhaitoit le commandement, ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'apprehender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque leger combat avec lui, il se retiroit le premier, & lui laissoit prendre une petite superiorité, qui augmentoit son crédit parmi les Romains, & le préparoit à se perdre par une témeraire confiance Enfin il sut employer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire estimer le Général de la Cavalerie, que le commandement fut partagé, & les troupes séparées : ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi ; car dans la verité, ce Decret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes : il méprisoit avec une égale imprudence Fabius & Annibal, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé, dont Annibal ne se fut pas si-tôt apperçû, qu'il en approcha le sien ; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius se laissa engager dans un combat, où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit Annibal durant la Dictature de Fabius; & il se comporta quasi de la même sorte avec les Consuls qui donnerent la bataille de Cannes. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La sagesse de Paulus l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de Fabius: & l'ignorance présomptueuse de Terentius, le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple défaite de Minutius, & que je ne parle qu'en passant de cette grande & fameuse bataille de Cannes: mais je cherche moins à décrire les combats, qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer César dans la guerre de Petreius & d'Afranius, que dans les plus éclatantes de ses actions; j'ai cru qu'on devoit observer plus curieusement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux succès, que l'imprudence de Terentius lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée si pleinement; & ce jour-là, pour ainsi dire, étoit le dernier des Romains, si Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la victoire, que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux

autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne fortune, & se laisse aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est borné dans les hommes; la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert; & sa vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la victoire. Le souvenir des difficultés passées, lui fait envisager des difficultés nouvelles: son esprit, qui devoit être plein de confiance, & quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir: il considere, quand il faut oser; il consulte, quand il faut agir; il se dit des raisons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des sujets apparens, Annibal ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. » Que son armée invincible à la cam-» pagne, n'étoit nullement propre pour les » siéges, ayant peu de bonne Infanterie, » point d'argent, point de subsistance reglée: » Que par ces mêmes défauts, il avoit attaqué » Spolete inutilement après le succès de Tra-» siméne,

» siméne, tout victorieux qu'il étoit: Qu'un
» peu avant la bataille de Cannes, il avoit
» été contraint de lever le siége d'une petite
» ville sans nom & sans force: Qu'assiéger
» Rome, munie de toutes choses, c'étoit vou-
» loir perdre la réputation qu'on venoit d'ac-
» querir, & faire périr une armée, qui seule le
» faisoit considerer: Qu'il falloit donc laisser
» les Romains, enfermés dans leurs murailles,
» tomber insensiblement d'eux-mêmes; &
» cependant aller s'établir proche de la mer,
» où l'on recevroit les secours de Carthage
» commodément, & où il seroit aisé d'établir
» la plus considerable puissance de l'Italie ».
Voilà les raisons qu'accommodoit Annibal à la disposition où il se trouvoit, & qu'il n'eût pas goûtées dans ses premieres ardeurs.

En vain Maharbal lui promettoit à souper dans le Capitole; ses réfléxions qui n'avoient que l'air de sagesse, & une fausse raison, lui firent rejetter, comme téméraire, une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens, pour commencer la guerre avec les Romains; & il est retenu par une fausse circonspection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les esprits trop fins, comme étoit celui d'Annibal, se font des difficultés dans les entreprises; & s'arrêtent eux-mêmes par des obstacles, qui viennent plus

de leur imagination, que de la chose.

Il y a un point de la Décadence des Etats, où leur ruine seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûe assez nette, ou le courage assez grand, on se contente du moins, quand on peut le plus ; tournant en prudence, ou la petitesse de son esprit, ou le peu de grandeur de son ame.

Dans ces conjonctures, on ne se sauve point par soi-même : une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis, quand les véritables forces vous abandonnent. Ainsi Annibal se met devant les yeux une puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de soldats morts & de Légions dissipées, comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes, la confusion n'eût pas été moindre à Rome après la bataille de Cannes, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allie (1). Mais au lieu d'approcher d'une ville, où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna, comme s'il eût voulu la rassurer, & donner

(1) Riviere à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la Ville; mais il ne purent prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Voyez TITE-LIVE, au V. Livre de la I. *Décade*.

loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliés, qui tomboient avec Rome, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est-là la premiere & la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la premiere ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmenterent de courage, en diminuant de forces; & les Carthaginois diminuerent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles; la nonchalance de Carthage, qui laissoit anéantir les bons succès, faute de secours; & l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les délices; & il en fut charmé d'autant plus aisément, qu'elles lui avoient toûjours été inconnuës. Un homme qui sçait mêler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possedé: il les quitte, il les reprend, quand bon lui semble; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plûtôt un délassement d'esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austéres qui par un changement d'esprit, viennent à goûter les vo-

luptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux, se présente avec un air rude & difficile ; & l'ame, qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal & à son armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que festins, qu'inclinations & attachemens. Il n'y eut plus de discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la gloire & l'interêt réveillerent Annibal, qui reprit sa premiere vigueur, & se retrouva lui-même, mais il ne retrouva plus la même armée : il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance; s'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de Capoue. On songeoit aux Maîtresses, lors qu'il falloit aller aux Ennemis : on languissoit des tendresses de l'amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats. Annibal n'oublioit rien qui pût exciter les coura-

ges ; tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perdue, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant, les Généraux des Romains devenoient plus habiles tous les jours : les Légions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompues ; & il ne venoit de Carthage aucun secours qui pût ranimer une armée si languissante. Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les ennemis, moins il recevoit de services des siens ; plus il prenoit sur lui-même : & il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie, d'où les Romains ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'Espagne, battus & ruinés en Afrique, eurent recours à leur Annibal pour leur derniere ressource. Il obéit aux ordres de son pays avec la même soumission qu'auroit pu faire le moindre citoyen, & il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il en trouva les affaires desesperées.

Scipion qui avoit vû les calamités de sa République sous des Chefs malheureux, en commandoit alors les armées dans les prosperités qu'il avoit fait naître. Pour Annibal, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé ; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier, confiant de son naturel, & par le bonheur

présent de ses affaires, étoit à la tête d'une armée, qui ne doutoit pas de la victoire : le second, augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa Patrie, & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses soldats.

Ces différentes situations d'esprit firent offrir la paix, & la rejetter ; après quoi l'on ne songea plus qu'à la bataille. Le jour qu'elle fut donnée, Annibal se surpassa lui-même, soit à prendre ses avantages, soit à disposer son armée, soit à donner les ordres dans le combat : mais enfin le génie de Rome l'emporta sur celui de Carthage, & la défaite des Carthaginois laissa pour jamais l'Empire aux Romains.

Quant au Général, il fut admiré de Scipion, qui au milieu de sa gloire, sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; & le vaincu, dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations, crut toûjours avoir quelque superiorité dans la science de la guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le second, & lui-même le troisiéme ; à quoi répondit froidement Scipion : *Si-vous m'aviez vaincu*, dit-il, *en quel rang vous seriez-vous mis ! Le premier de tous*, reprit Annibal.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la guerre ; & ces Conquerans illustres, qui ont laissé un si grand nom à la

poſtérité, n'approchoient pas de ſon induſtrie, & pour aſſembler, & pour maintenir des armées.

Alexandre paſſa en Aſie avec des Macedoniens, qui obéiſſoient à leur Roi. S'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les batailles qu'il gagnoit, le mettoient dans l'abondance de toutes choſes : une ville priſe ou rendue, lui livroit les tréſors de Darius, qui devenoit neceſſiteux en ſon propre pays, à meſure qu'Alexandre en poſſedoit les richeſſes. Scipion, dont je viens de parler, fit la guerre en Eſpagne & en Afrique avec des Légions que la République avoit levées, & qu'elle faiſoit ſubſiſter. Céſar eut les mêmes commodités pour la Conquête des Gaules, & il ſe ſervit des fôrces & de l'argent de la République même, pour l'aſſujettir.

Pour notre Annibal, il avoit joint à un petit corps de Carthaginois pluſieurs nations, qu'il ſut lier toutes par lui-même, & dont il put ſe faire obéir dans une éternelle neceſſité. Ce qui eſt encore plus extraordinaire, les combats ne le mettoient guére plus à ſon aiſe : il ſe trouvoit preſque auſſi embarraſſé après le gain d'une bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, auſſi a-t-il fait une faute, où apparemment ils ne ſeroient pas tombés.

Alexandre étoit ſi éloigné de laiſſer les cho-

ses imparfaites, qu'il alloit toûjours au-delà, lorsqu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand Empire de Darius jusqu'à la moindre Province : son ambition le porta aux Indes, quand il pouvoit accommoder la gloire & le repos, ce qui est rare, & jouir paisiblement de ses conquêtes. Scipion ne songea pas à se reposer, qu'il n'eût réduit Carthage, & établi en Afrique les affaires des Romains. Et une des grandes loüanges qu'on donne à César, c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire :

Nil actum credens, dùm quid superesset agendum. (1)

Quand je songe à la faute d'Annibal, il me vient aussi-tôt dans l'esprit qu'on ne considere pas assez l'importance d'une bonne résolution dans les grandes choses. Aller à Rome après la bataille de Cannes, fait la destruction de cette ville, & la grandeur de Carthage ; n'y pas aller, produit avec le temps la ruine des Carthaginois, & l'Empire des Romains.

J'ai vu prendre un résolution, qui causoit la perte d'un grand Etat, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut

(1) LUCAN, *Pharsal.* Lib. II. vers 657.

ſon ſalut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un ſi bon conſeil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la priſe d'une ville peu importante (1). Ces derniers évenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'être connu que par des réfléxions que peu de gens ſavent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il eſt, méritoit ſeul de la conſideration, je ne vois perſonne chez les Anciens qu'on pût raiſonnablement lui préferer : mais celui qui le fait le mieux, n'eſt pas néceſſairement le plus grand-homme. La beauté de l'eſprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le

(1) Un jour que je liſois cet endroit avec M. de S. Evremond, je le priai de m'apprendre quelles étoient les deux réſolutions dont il parle : & voici l'éclairciſſement qu'il voulut bien me donner. » La Cour, *me dit-il*, étant à Pontoiſe (en 1652.) » & le Cardinal Mazarin conſidérant que M. le » Prince n'en étoit pas éloigné, que Fuenſaldagne » s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le » Duc de Lorraine avec douze mille, réſolut de » faire retirer le Roi en Bourgogne, ne le croyant » pas en ſûreté à Paris. M. de Turenne ne ſe trou- » va pas alors au Conſeil ; mais ayant appris cette » réſolution, il s'y rendit inceſſamment, & dit aux » Miniſtres que ſi le Roi quittoit Paris, il n'y ren- » treroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou périr. » Cela obligea le Conſeil de changer d'avis.

désinteressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, sont la meilleure partie du mérite de ces grands-hommes.

Savoir simplement tuer des gens; être plus entendu que les autres à désoler la société, & à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête, qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; toûjours à l'interêt de son pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice; qu'elle sert au dereglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde; alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste. Or il est certain qu'Annibal avoit peu de vertus, & beaucoup de vices; l'infidelité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toûjours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le succès, quoi que disent les plus sages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir; si l'événement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri

par le mauvais gouvernement de la ſienne ; c'eſt la conſideration d'un petit nombre de perſonnes. Qu'il ait été défait par Scipion, & que la ruine de Carthage ſoit arrivée enſuite de ſa défaite, ç'a été une choſe pleinement connue, d'où s'eſt formé le ſentiment univerſel de tous les Peuples.

CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains vers la fin de la ſeconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une ſi grande & ſi longue Guerre, il ſe forma un certain eſprit particulier, inconnu juſqu'alors dans la République. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût eu ſouvent des ſéditions. Le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppreſſion du Peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat: mais on avoit agi dans ces occaſions par un ſentiment public; regardant l'autorité des uns comme une tyrannie qui ruinoit la liberté, & la liberté des autres comme un déreglement qui confondoit toutes choſes.

Ici, les hommes commencerent à ſe regarder moins en commun, qu'en particulier. Les liens de la ſocieté, qu'on avoit trouvés ſi doux, ſemblerent alors des chaînes fâcheuſes;

& chacun dégoûté des loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix, par les lumieres de son propre esprit, les mouvemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujetion avoit fait rejetter les Rois, & avoit porté les peuples à l'établissement de la liberté ; le dégoût de cette même liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, disposoit les esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zéle du bien public, s'étoient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où l'affection & la vertu des citoyens avoient été au-delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son bien & son sang pour le public, qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers : la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenue aux prisonniers de la bataille de Cannes, avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment, dans un temps où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux, on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans be-

soin, par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi que se formerent les premiers dégoûts; d'où il arriva que les hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagemens dans la société, & regardoient parmi eux à choisir des sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des esprits, Scipion se présenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquerir l'estime & la faveur des hommes. Il étoit de grande naissance; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable : l'humeur douce & bienfaisante : l'esprit vehement en public, pour inspirer sa hardiesse & sa confiance; poli & agréable dans les conversations particulieres, pour le plaisir le plus délicat des amitiés : l'ame haute, mais reglée; plus sensible à la gloire, qu'ambitieuse du pouvoir; cherchant moins à se distinguer par la considération de l'autorité, ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entreprises, & par le mérite des actions. Ajoûtez à tant de choses, que des succès heureux répondoient toujours à des desseins élevés : & pour ne laisser rien à desirer, il avoit persuadé les peuples qu'il n'entreprenoit rien sans le conseil, & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un homme comme

celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner; & ait détaché les esprits d'une République, pour qui on avoit déja quelque dégoût: ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préferées à des Loix, qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie; & quittant l'ancienne sévérité de la discipline, il commmandoit avec douceur à des troupes qui obéissoient avec affection.

* [Je sai bien qu'on attribue à sa facilité quelques Séditions qui arriverent dans son camp: mais, si je l'ose dire, c'étoit un malheur quasi nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la République, qui fit préjudice au gouvernement: sans ce nouvel esprit néanmoins toute la République étoit perdue, & Scipion seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les citoyens, selon le génie de leurs anciens Legislateurs; il falloit celui d'un Héros avec des vertus moins sévéres, pour

* Ce passage & celui qu'on trouvera un peu plus bas, renfermés entre deux crochets, sont tirés du Manuscrit de M. de S. Evremond, qui étoit demeuré entre les mains de M. de Waller. J'en ai parlé dans une Note sur la VIE *de M. de S. Evremond*, vers la fin.

animer contre Annibal des ſoldats tous abattus, & leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement déſeſperées, qu'il falloit des qualités héroïques, & l'opinion des choſes divines pour les ſauver. Il eſt ſûr] que jamais Général des Romains n'avoit eu tant de capacité ni ſi bien agi : jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire: jamais la République n'avoit été ſi bien ſervie, mais par un autre eſprit que celui de la République.

Fabius & Caton (1) s'aperçurent de ce changement, & n'oublierent rien pour y apporter du reméde. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs paſſions; & l'envie qu'ils portoient à ce grand-homme, eut autant de part en leurs oppoſitions, que la jalouſie de la liberté.

Ce qui eſt extraordinaire, c'eſt que le corrupteur demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agiſſoit plus noblement que les perſonnes qui s'oppoſoient à la corruption. En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes, que celui de la ſervir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

J'avoue bien que dans les maximes d'un Gouvernement ſi jaloux, on pouvoit prendre avec raiſon quelque allarme. Une ame ſi éle-

(1) Le Cenſeur.

vée, est crue incapable de moderation : un desir de gloire si passionné, se distingue mal-aisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune, n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot, les vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens. J'ose dire même, que cette opinion de commerce avec les Dieux, si utile aux Legislateurs pour la fondation des Etats, sembloit d'une périlleuse conséquence dans un particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions: ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux, comme de fondement à la précaution des personnes allarmées.

Voilà aussi-tôt un homme de bien suspect, & peu après un innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier ; mais il y a une Innocence héroïque, aussi-bien qu'une valeur, si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs, il fit rendre graces aux Dieux de ses victoires, quand on lui demandoit compte de ses actions. Tout le peuple le suivit au Capitole, à la honte de ceux qui le poursuivoient: Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, & la netteté de sa vertu, il donna

donna ses ressentimens au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques Citoyens, que de s'en rendre le maître par l'injustice d'une usurpation. Tant de belles qualités ont obligé Tite-Live à faire son Héros d'un si grand-homme, & à lui donner une préférence délicate sur le reste des Romains.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de combats, & pris un plus grand nombre de villes; ils n'ont pas défait Annibal, ni réduit Carthage: s'ils ont su commander aux autres comme lui, ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes, & se posseder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand: mais si j'ose dire ce que Tite-live n'a fait qu'insinuer; à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée & polie: il a eu la science & la capacité des derniers, sans aucun mélange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la République, que ses vertus. Le Peuple Romain les goûta trop, & se détacha des obligations du devoir, pour suivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laissa pas de produire de méchans effets avec le temps; apprenant aux Généraux à se faire aimer. Comme

les choses dégénerent toûjours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance : & quand les vertus manquoient, pour gagner l'estime & l'amitié, on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier; noble & glorieux dans ses commencemens, mais qui fit depuis les ambitieux & les avares, les corrupteurs & les corrompus.

[Je dirai encore que n'eût été le charme des vertus de Scipion, l'esprit d'égalité, fier & indocile comme il étoit chez les vieux Romains, eût subsisté plus long-tems; un Citoyen se fût moins appliqué à un autre, & cette application n'eût pas produit un assujettissement insensible, qui méne à la ruine de la Liberté : mais sans le charme de ces mêmes vertus, les Romains ne seroient jamais sortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal; & les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du Monde, auroient été peut-être assujettis aux Carthaginois.]

Ces premiers dégoûts de la République, eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux personnes vertueuses. Les Romains vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Legislateurs, qui ne doivent pas régler leur siécle; & les senti-

mens de Scipion furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour Scipion, il tourna au service du public toute cette considération qu'on avoit pour sa personne : mais voulant adoucir l'austerité du devoir par le charme de la gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ; à Rome particulierement, où les Citoyens avoient paru criminels, quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau génie, qui succedoit au bien public, anima les Romains assez long-temps aux grandes choses, & les esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industrieux, qu'ils n'avoient pas eu auparavant: car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut : mais l'ambition & le désir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie, que cette premiere passion, toûjours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal, & la ruine de Carthage ; l'abaissement d'Antiochus, la conquête ou l'assujettissement de tous les Grecs : d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa grandeur, mais préjudiciable pour sa liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette estime,

cette inclination si noble pour les hommes de vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien considérer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimere ; la gloire pour une vanité toute pure ; & chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le génie d'intérêt qui prit la place de celui de l'honneur, agit diversement chez les Romains, selon la diversité des esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent acquérir du pouvoir : les ames basses se contenterent d'amasser du bien par toutes sortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere, il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt, où l'un & l'autre subsisterent dans la République, mais avec des égards différens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choses, & de l'infamie en d'autres.

Les esprits se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours. On ne connoissoit presque plus de justice. L'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion, & les personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers ; & les plus corrompus au dedans, se montroient jaloux de

la gloire du nom Romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des Sénateurs ; rien de si sale que leur avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de la dignité ; & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du peuple Romain ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs si intéressé & si corrompu avec ses Citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir Scipion, où il s'agissoit des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption, il ne put souffrir le Traité honteux de Mancinus avec les Numantins ; (1) & ce misérable Consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie. Graccus qui avoit eu

(1) Le Consul C. Hostilius Mancinus après avoir été défait plusieurs fois par les Numantins, se laissa renfermer dans son camp avec une armée de trente mille hommes, qu'il ne put sauver qu'en faisant un Traité avec les ennemis, qui n'avoient que quatre mille hommes, par lequel on convint qu'il y auroit désormais une alliance perpétuelle entre les Romains & les Numantins, & que ceux-ci jouiroient des mêmes droits & privileges que les Romains. Le Sénat déclara ce Traité honteux à la République, & ordonna que Mancinus seroit renvoyé pieds & poings liés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos ; mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez le SUPPLE'MENT du LV. & LVI. Livre de Tite-Live, par Freinshemius.

part à la paix, étant Questeur dans l'armée de Mancinus, tâcha de la soutenir inutilement : son crédit n'y servit de rien ; son éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Graccus une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un homme fort considérable par sa naissance, par les avantages du corps, & par les qualités de l'esprit ; d'un génie opposé à celui du grand Scipion, dont Cornelia sa mere étoit sortie ; plus ambitieux du pouvoir qu'animé du desir de la gloire, si ce n'étoit de celle de l'éloquence, nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avoit l'ame grande & haute ; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles, & à rappeller les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même : il est vrai qu'il ne procuroit guére celui des autres, sans y mêler la considération de quelque dessein. Avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturelle ; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés ; plus d'animosité contre les oppresseurs : ensorte que la passion prévalant sur la vertu, il haissoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisoient admirer chez les Romains : il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé : sa fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; & des vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicatesse, ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du peuple pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice ; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un esprit de faction ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu. Voilà, ce me semble, quel étoit le génie de Graccus, qui sut émouvoir le peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat ; le peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, & particulierement à celle des Sénateurs, qui par autorité, ou par d'autres méchantes voies, tiroient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles

avoient donc aliené les esprits de la multitude : mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la tyrannie ; & plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Sénat, de Graccus & du peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste, corrompu, mais couvrant les infamies au-dedans par quelque dignité aux affaires de dehors. On aura l'idée de Graccus, comme d'une personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner absolument une République corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le peuple, il n'étoit pas mal affectionné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misere, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

Monsieur de Saint-Evremond, comme on l'a remarqué dans sa VIE, *ayant résolu de passer en Hollande en* 1665. *laissa ses papiers en garde à son bon ami M. Waller; mais à son retour* (1670.) *il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept* CHAPITRES *suivans, avec l'affaire de Graccus contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & M. de Saint-Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire. Il ne nous en reste que les Sommaires. Les voici.*

CHAPITRE IX.

Le génie du peuple Romain, quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus ; son caractére. Celui de Jugurta. Orgueil de la Noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractére de Marius, son arrogance. Génie du peuple, & l'esprit de faction contre le Sénat. Le peuple supérieur au Sénat. Sa licence.

CHAPITRE XII.

Caractére de Sylla, qui relève le Sénat, & opprime le peuple. Quelque chose de Pompée & de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, & le génie des Romains dans la conspiration de Catilina. Son caractére. Le caractére de Clodius; & le bannissement de Ciceron, avec son caractére.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du gouvernement entre Pompée, César & Craſſus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée & César. Leur caractére. Ce que le Sénat étoit à Pompée, & le peuple à César. Les ſentimens du premier touchant la République, & l'établiſſement de ſon pouvoir au-delà de la liberté. L'eſprit de César allant par degrés au deſſein de la domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguſte, de ſon Gouvernement, & de ſon génie.

JE ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguſte ; ils ont eté trop funeſtes : je prétens le conſidérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis, jamais gouvernement n'a mérité de plus particuliéres obſervations que le ſien.

Après la tyrannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force ; & dégoûté d'une violence, où l'avoit peut-être jetté la nécessité de ses affaires, il sut établir une heureuse sujetion, plus éloignée de la servitude, que de l'ancienne liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéissance ; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce rafinement de domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur, qu'il n'étoit pas permis aux sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une disgrace que l'on recevoit sans peine, un bannissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une soumission aisée, en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du Prince. Pour obéir à son gré, il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnaece ; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit & la colere : ensorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement. Il a cru que pour bien disposer des hommes, il falloit gagner les esprits, avant que d'exiger

les devoirs; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toûjours, fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement, & de leur rendre, autant qu'il put, la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses, la qualité de DICTATEUR, détestée dans Sylla, & odieuse en César même (1). La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux titres, pour autoriser un nouveau pouvoir: il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus, & des dignités ordinaires. Il se fit appeller EMPEREUR de temps en temps, pour conserver son autorité sur les Légions: il se fit créer *Tribun*, pour disposer du Peuple; *Prince du Sénat*, pour le gouverner: mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différens, il se chargea aussi de divers soins, & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le maître; encore n'usa-t-il de son pouvoir, que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses.

(1) *Non Regno tamen, neque dictatura, sed Principis nomine constitutam Rempublicam Mari Oceana, aut omnibus longinquis septum imperium.* C. CORNELIUS TACITUS, *Annalium* Lib. I. cap. 9.

Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux élections des Magistrats. Il rendit au Sénat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une puissance temperée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue, quand il s'agit d'imposer aux autres la necessité de bien faire.

Ainsi, le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux ; le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer ; rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon ordre, il se trouva agité de différentes pensées, & consulta long-temps en lui-même, s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple sa premiere liberté. Les exemples de Sylla & de César, quoique differens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il considéroit que Sylla, qui avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une mort paisible au milieu de ses ennemis ; & que César pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs amis qui en faisoient gloire.

Je sai que ces matieres-ci ne souffrent guére les vers ; mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César mon pere en a joui de même ;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville :
L'autre, tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un assassinat. (1)

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux amis principaux, Agrippa & Mécénas. Agrippa, qui lui avoit acquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla, par modération, de le quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas, qui n'avoit eu aucune part aux victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du Public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince, & ses propres intérêts.

(1) Cinna Act. II. Sc. I.

Mécénas étoit homme de bien ; de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la vie, que touchés de ces fortes vertus, qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel, mais voluptueux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumiére, & en jugeant sainement, mais plus capable de les conseiller que de les faire. Ainsi, se trouvant foible, paresseux, & purement homme de cabinet, il esperoit de sa délicatesse avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple Romain, où il eût fallu se pousser par ses propres moyens, & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des personnes à la chose, l'Empire fut retenu par son conseil : & la résolution de le garder étant prise, Auguste ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre. Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'offre : mais tous s'accorderent véritablement en ce point, de refuser l'ancienne liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de civilités, qui aboutirent à une satisfaction commune ; car Auguste gouverna l'Empire par le Sénat, & le Sénat ne se gouverna que par Auguste.

Un gouvernement si temperé plut à tout le monde ; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt, que son humeur mode-

rée : car enfin on passe malaisément de la liberté à la servitude ; & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût, à un Peuple libre.

De plus, le funeste exemple de César l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes, pour éviter une même fin. Le grand Jule, né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au Sénat, eut toûjours une envie secrette de l'opprimer ; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le corps ; quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clemence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à Rome, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il compta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolemment en quelques occasions ; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune ! Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, & fit naître, ou du moins avancer la Conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire ; & à peine se fut-il acquis l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des gens de guerre, & le tumulte des peuples ; les uns & les autres lui paroissant

plus propres à être employés dans une occasion presente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le gouvernement sur le Sénat, comme sur le corps le mieux ordonné, & le plus capable de sagesse & de justice : mais en même-temps ; il s'assura le Peuple & les Légions par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit ; & Auguste trouva dans sa modération la sureté de sa personne & de sa puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses commencemens : mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla, & de leurs semblables. Il haïssoit ces ames fiéres, qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'il ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la grandeur à être crains, & le bonheur de leur condition à faire, quand il leur plaît, des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête-homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres ; & il ne fut jamais si content, que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon

ſon inclination, après avoir fait le mal contre ſon gré. Il alloit toujours au bien des affaires : mais il vouloit que les affaires allaſſent au bien des hommes, & conſidéroit dans les entrepriſes beaucoup moins la gloire, que l'utilité. Durant ſon gouvernement, aucune guerre ne fut négligée, qui pût être utile ; & on laiſſa pour les Héros celles qui ſont purement glorieuſes.

C'eſt ce qui le fit accommoder avec les Parthes, & renoncer au projet que faiſoit Céſar, quand il fut aſſaſſiné : c'eſt ce qui fit rejetter la propoſition de certaine guerre en Allemagne, où il ne voyoit pas un véritable intérêt : c'eſt ce qui lui fit donner des bornes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné Tacite à un ſi ſage deſſein (1). Enfin, il ſe laiſſa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il eſtima la réputation ſolide, qui rend la vie des hommes plus douce & plus ſûre

Il eſt bien vrai qu'Auguſte n'avoit qu'un talent médiocre pour la guerre ; & pour louer ſa ſageſſe & ſa capacité, il ne faut pas louer ſa vertu en toutes choſes.

Hirtius & Panſa conduiſirent la premiere

(1) *Addideratque*, dit Tacite, parlant d'un Memoire qu'Auguſte avoit laiſſé écrit de ſa propre main, *conſilium coërcendi intra terminos imperii, incertum metu an per invidiam.* ANNALIUM Lib. I. cap. II.

guerre contre Antoine (1), dont Auguste seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de Brutus, qui fut conduite & achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de sa passion pour Cléopatre, & de la valeur d'Agrippa. Auguste eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, & qu'il n'ait été blessé même en quelqu'unes mais avec plus de succès pour les affaires, que de gloire pour sa personne. Aussi la dixiéme Légion, un peu insolente par la haute estime qu'avoit eu pour elle le grand César, ne pouvoit goûter le neveu, toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'oncle: d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence.

Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Espagne dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient. Mais, en-

(1) Marc-Antoine, qui assiégoit Brutus, l'un des assassins de J. César dans Modéne. Antoine fut défait devant cette Ville; mais les deux Consuls Hirtius & Pansa y périrent. Tout cela contribua beaucoup à l'élévation d'Auguste, qu'on appelloit alors *Octavius César*.

fin, on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu. Il eût passé pour un grand Capitaine du temps de ces Empereurs, qui, par leur peu de vertu, ou par une fausse grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux, le commandement des armées. Etant venu dans un siécle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres exploits, & succedant particuliérement à César qui se devoit tout; il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'Etat étoit toûjours sa premiere pensée: & il n'entendoit pas par *le bien de l'Etat*, un nom vain & chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du public, si on n'y trouve ses avantages,) & celui des autres, qu'il ne crut jamais être séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avoient la premiére considération; & le mérite avançoit sous lui, ceux qu'il eût ruiné sous ses suc-

cesseurs, où le crime étoit moins dangereux que la vertu. Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confidence que Mécénas; mais ses grandes qualités le rendirent bien plus considérable: & l'étant devenu à un point dans Rome, qu'Auguste se trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'acquerir tout-à-fait, il aima mieux lui donner sa fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspirations de la jalousie. Quant à Mécénas, comme il étoit plus agréable, & plus homme de cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses Courtisans, & ne fut pas fâché que ces Romains, autrefois si libres, voulussent profiter de ses bonnes graces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le mérite qui se rapportoit à l'Etat, étoit préferé à celui qu'on s'acqueroit par l'attachement à sa Personne: ce qu'il établissoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particulieres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la conduite. Il défendit un jour un de ses Amis, accusé

d'un crime horrible (1) ; & apparemment il le ſauva par ſa ſeule conſidération. Ce ne fut pas ſans choquer tous les gens de bien ; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à ſouffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les eſprits : & les mêmes qui s'étoient ſcandaliſés, revenus de leur indignation, excuſerent ce qu'il y a d'injuſte à proteger un méchant homme, par l'honnêteté qui ſe trouve à ne pas abandonner un ami.

Les Gens de Lettres eurent part à ſa familiarité ; Tite-Live entr'autres, Virgile, & Horace : par où l'on peut voir la bonté de ſon jugement, auſſi-bien pour les ouvrages, que pour les affaires. Il aimoit le goût exquis de ſon ſiécle, dont la délicateſſe a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les ſingularités qui venoient d'un eſprit faux, & dont les méchans connoiſſeurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats, il prenoit plaiſir de voir ſes choix approuvés ; & ſon opinion étoit, qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon ſens des autres par ſa raiſon, que de faire recevoir ſes caprices par autorité.

(1) Nonius Aſprenas, accuſé d'avoir empoiſonné 130. perſonnes avec un ſeul plat. Voyez Pline, Hiſt. N. *Lib. XXXV. cap.* 12. & Suetone, *in* Auguſto, *cap.* 56.

Outre l'honeur de son jugement, dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs : que la disgrace d'un honnête homme, au contraire, étoit ressentie de tous les honnêtes gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits : que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confidence : mais que les affaires devenues publiques, appartenoient, malgré qu'on en eût, au jugement du public ; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher, quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur, que Tite-Live osa écrire si hardiment la guerre de César & de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui récita son histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus & Cassius *les derniers des Romains*. Louange funeste à Cremutius

Cremutius sous Tibere, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inoüi jusqu'alors*, & qui lui coûta la vie. (1) Mécénas lui avoit donné un conseil particulier encore, mais d'un usage plus difficile; c'étoit » de ne se piquer » jamais de ce qu'on diroit contre lui.

» Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoûtoit » Mécénas, c'est plutôt à nous de nous corriger, qu'aux autres de se contraindre. Si » ce qu'on dit est faux, aussi-tôt que nous » nous en piquerons, nous le ferons croire » véritable. Le mépris de tels discours les décrédite, & en ôte le plaisir à ceux qui les » font. Si vous y êtes plus sensible que vous » ne devez, il dépend du plus misérable ennemi, du plus chétif envieux, de troubler » le repos de votre vie, & tout votre pouvoir ne sauroit vous défendre de votre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses, & demeura fort au-dessous en quelques au-

(1) *Titus-Livius eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut* Pompeianum *eum Augustus appellaret; neque id amicitiæ eorum offecit...... Cremutius Cordus postulatur, novo ac tunc primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium* Romanorum ultimum *dixisset.* Tacitus, Annal. Lib. IV. cap. 34. *Objectum & Historico* (Cremutio Cordo) *quod Brutum Cassiumque* ultimos Romanorum *dixisset.* Suetonius, *in* Tiberio, *cap.* 61.

tres. Je voi des injures oubliées, je le voi si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non-seulement véritable, mais toute prête à s'executer. (1)

Cependant quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique. Rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de Julie, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-pere, & les débauches de sa femme en même-temps, c'est une affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison; & il s'y portoit plus en simple personne privée, qu'en grand homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre; (ce qui véritablement n'est pas aisé,) ni du moins se mettre l'esprit en repos. Après

(1) La Conspiration de Cinna.

s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre ; & si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie sut le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plûtôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, & les desseins de Livie : mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine, qui ne le portoit à rien ; sa femme laissoit là son entendement avec des lumiéres inutiles, & se rendoit maîtresse de sa volonté. C'est ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à Auguste. (1) Il savoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein & du mystere, où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général. Il rendit le monde heu-

(1) *Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura successorem adscitum : sed quoniam adrogantiam, sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse.* ANNAL. Lib. I. cap. 10. Vide etiam SUETONIUM in *Tiberio*, cap 21.

reux, & il fut heureux dans le monde. Il n'eut rien à souhaiter du public, ni le public de lui: & considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison; qu'*il ne devoit jamais naître, ou jamais ne mourir.* (1)

Il mourut enfin, regretté de tous les hommes; moins grand, sans comparaison, que César, mais d'un esprit plus réglé: ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de César, & plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains, ils n'avoient rien de si élevé que dans le temps de la République, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'âme; mais quelque chose de plus socia-

(1) *Igitur mortuum* (Augustum) *seu necatum, multis novisque honoribus Senatus censuit decorandum. Nam præter id quod antea* PATREM PATRIÆ *dixerat, templa t m Romæ, quam per urbes celeberrimas ei consecravit, cunctis vulgo jactantibus,* UTINAM AUT NON NASCERETUR, AUT NON MORERETUR. *Alterum pessimi incepti exitus præclari alterum.* DE VITA ET MORIBUS Imperatorum Ramanorum, Excerpta ex Libris Sexti Aurelii Victoris, à Cæsare Augusto usque ad Theodosium Imperatorem: *cap.* I. §. 28. 29. On a dit la même chose de l'Empereur Sévére. Voyez *Aurelius Victor*, DE CÆSARIBUS, *cap.* xx. in *Septimio Severo*: & *Ælii Spartiani*, SEVERUS.

ble. Après tous les maux qu'on avoit souf-ferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus assez de vertu pour soutenir la liberté ; on eût eu honte d'une entiere sujetion : & à la réserve de ces ames fiéres, que rien ne put contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibere, & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition. La vertu Romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus & de Cassius, qui en soutenoient la fierté. Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'Auguste, & une complaisance égale pour sa personne. A l'avénement de Tibere, cette complaisance se tourna en bassesse & en adulation. On peut dire que ce Prince, naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre : mais les Ro-

mains, plus disposés à servir, que Tibere à commander, lui porterent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit esperer leur sujetion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple Romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, & faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, Tibere fit une science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mysterieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat; & presque toûjours opposé au bien public.

Le bon-sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le rafinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiser les Légions, fut d'un service fort avantageux, & peu de temps agréable. Quand le danger fut passé, on fit réfléxion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sû les y remettre. En vain il fut fidelle à Tibere, sa modération à refuser l'Empire, ne le fit pas

trouver innocent. On le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert; & tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée, où il eut moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un Empereur, qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique: le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mysterieux: les charges, les gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du service n'entroit plus en aucune considération; car, dans la verité, les armées avoient plutôt des proscrits que des Généraux; & les Provinces, des bannis que des Gouverneurs. A Rome, où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées, & avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mysterieux Cabinet.

Quand un homme d'un mérite considérable témoignoit de la passion pour la gloire de l'Empire, Tibere soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté, il passoit pour un esprit dangereux,

qui vouloit rétablir la République. Louer Brutus & Cassius, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter Auguste, une offense secrette, qu'on pardonnoit d'autant moins, qu'on n'osoit s'en plaindre ; car Tibere le louoit toûjours en public, & lui faisoit décerner des honneurs divins, qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis ; & une tendresse témoignée pour la mémoire de cet Empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des crimes inspirés par la jalousie d'une fausse politique ; presentement c'est la cruauté ouverte, & la Tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes maximes, on abolit les meilleures Loix, & on en fait une infinité de nouvelles, qui regardent en apparence le salut de l'Empereur, mais dans la verité, la perte des gens de bien qui restoient à Rome. Tout est crime de Leze-Majesté. On punissoit autrefois une véritable conspiration ; on punit ici une parole innocente malicieusement expliquée. Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs miseres ; les larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs ; les soupirs qui nous échapent malgré nous ; les simples regards, devenoient

devenoient funestes. La naïveté du discours exprimoit de méchans desseins: la discretion du silence cachoit de méchantes intentions. On observoit la joie comme un espérance conçûe de la mort du Prince : la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prosperité, ou un ennui de sa vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de crainte, on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une conscience effrayée, qui se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage & de la fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire, se réjouïr, s'affliger, avoir de la peur, ou de l'assurance, tout étoit crime, & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi, les soupçons d'autrui vous rendoient coupables. Ce n'étoit pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs, les faux rapports des espions, les suppositions de quelque délateur infame, vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur: & quand vous pensiez être à couvert par l'innocence, non seulement de vos actions, mais de vos pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures. Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien;

car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître, étoit infailliblement perdue ; & celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée. Comme on n'est pas exemt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan, qui s'avança dans ses bonnes graces par des voies aussi injustes que les siennes, ce grand favori, las d'honneurs & de biens, qui le laissoient toûjours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujetion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître. Instruit des maximes de l'Empereur, & devenu savant en son art, il lui enleve ses enfans par le poison ; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant : il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même ; ennemi de la vie d'autrui, & de la sienne. Enfin il mourut à la grande joie des Romains, n'ayant pu échaper à l'impatience d'un successeur, qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réfléxion sur la différence qu'il y a eu de la République à l'Em-

pire ; & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre ſous les Empereurs que ſous les Conſuls, ſi les maximes d'Auguſte euſſent été ſuivies. Rome ne fut pas ſi heureuſe. La politique de Tibere fut embraſſée de la plûpart de ſes ſucceſſeurs, qui mirent l'honneur de leur régne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à ſe l'aſſujettir davantage.

Dans ce ſentiment, Auguſte fut moins eſtimé, pour avoir ſû rendre les Romains heureux, que Tibere, pour les avoir fait impunément miſérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'inſuffiſance ou de la foibleſſe à garder les Loix ; & tantôt l'art de les éluder faiſoit le ſecret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroiſſoit une véritable hauteur & une digne autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les étrangers : la puiſſance de l'Empereur ſe faiſoit ſentir aux naturels, & les Romains opprimés tinrent lieu de Nations aſſujetties. Enfin les Caligules, les Nerons, les Domitiens pouſſerent la domination au-delà de toutes bornes ; & quoique les droits des Empereurs fuſſent au-deſſus de ceux des Rois, ils ſe porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains, de leur côté, devinrent également funeſtes aux Empereurs; car paſſant de la ſervitude à la fureur, ils en maſſacrerent quel-

ques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi les liens du gouvernement furent rompus, & les devoirs de la société venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre : mais si on veut remonter jusqu'à la premiere cause, on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de Tibere ; & le gouvernement établi sur les maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des regles, les plus déreglés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoûte pour le moins une politique à son tempérament. Ceux même qui font toutes choses sans y penser, y reviennent par réfléxion quand elles sont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature. Mais que les Empereurs ayent agi par naturel, par politique, ou par tous les deux ensemble; je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste, qui avoit des lumieres pures &

délicates, connut admirablement le génie de ſon temps, & n'eut pas peine à changer un aſſujettiſſement volontaire aux chefs de parti, en véritable ſujetion. Tibere plein de ruſes & de fineſſes, mais d'un faux diſcernement, ſe méprit à connoître la diſpoſition des eſprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, & incapables de ſouffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à ſervir ; les moins ſoumis étoient diſpoſés à l'obéiſſance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos ; car il eſt à remarquer qu'un Prince ſi ſoupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan, qui lui faiſoit craindre tous les autres. Avec ces fauſſes meſures, la cruauté augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faiſoit. Enfin, il agit ouvertement, & les traita comme ſes ennemis, parce qu'il leur avoit donné ſujet de l'être.

L'eſprit de docilité qui régnoit alors, faiſoit endurer paiſiblement la tyrannie. On ſouffrit la brutalité de Caligula avec une ſoûmiſſion pareille ; car ſa mort eſt un fait particulier où le Sénat, le Peuple ni les Légions n'eurent aucune part. On ſouffrit la ſtupidité dangereuſe de Claudius, & l'inſolence de Meſſa-

line. On souffrit la fureur de Néron, jusqu'à ce que la patience étant épuisée, il se fit une révolution dans les esprits.

Aussi-tôt on conspira contre sa personne. Des conspirations particulieres on vint à la révolte des Légions : de la révolte des Lé- à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la liberté ; mais déja accoûtumé aux Empereurs, il se contenta de disposer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent disposer elles-mêmes, & les Légions des Provinces ne pûrent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci ; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que massacres, que guerres civiles ; & jamais les esprits ne se trouverent dans leur véritable situation, si vous en exceptez le régne de quelques Princes, qui surent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibere avoit divisés pour le malheur commun des Empereurs & de l'Empire.

JUGEMENT SUR CESAR ET SUR ALEXANDRE.

A MONSIEUR ***.

C'EST un consentement presque universel, qu'Alexandre & César ont été les plus grands-hommes du monde; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquérans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation & leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne, plus hardi, se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de Vaugelas & d'Ablancourt ont fait ces Héros de toutes nos conversations (1), chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne : je ne me-

(1) Vaugelas a traduit la VIE D'ALEXANDRE écrite par Quinte-Curse; & d'Ablancourt les COMMENTAIRES DE CE'SAR.

donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre, fils d'un Roi considérable; César, d'une des premieres maisons de cette République, dont les citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre, par le songe d'Olympias, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance; ses larmes jalouses de la gloire de son pere; le jugement de Philippe, qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien, appuyerent l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs Marius. César songea qu'il avoit couché avec sa mere; & les Devins expliquerent que la Terre, mere commune des hommes, se verroit soumise à sa puissance. On le vit pleurer en regardant la statue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge, où ce Conquérant s'étoit rendu maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion

commune : mais Alexandre, ambitieux partout, étoit piqué d'une jalousie de superiorité en ses études ; & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'Aristote, d'avoir publié des connoissances secretres, qui ne devoient être que pour lui seulement ; & il avoue qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres, que par les armes. Comme il avoit l'esprit curieux & passionné, il se plut à la découverte des choses cachées, & fut touché particuliérement de la Poësie. Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour Homere ne soit connue, & qui ne sache qu'en faveur de Pindare, les maisons de ses descendans furent conservées, dans la ruine de Thebes, & la désolation générale de ses citoyens.

L'esprit de César, un peu moins vaste, ramena les Sciences à son usage ; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'Epicure, qu'il préfera à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins ; sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République, pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux Rostres (1), à la mort de sa tante Julia, avec beaucoup d'applaudissement. Il ac-

(1) La Tribune aux Harangues.

cusa Dolabella; & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate, pour sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'Alexandre, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame, & de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs sentimeus, est sur le sujet de la Religion. Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posseder par les Devins & par les Oracles: ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des Poëtes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & commposoient toute la Théologie de ces temps-là. Quant à César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Epicure; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le représente au siége de Marseille, la hache à la main, dans un bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les soldats, saisis d'une secrette horreur de religion, par des paroles assez impies (1). Saluste lui fait dire que

(1) Voici les vers de LUCAIN, Livre III, vers 432. 439.

Implicitas magno Cæsar terrore cohortes

la Mort est la fin de tous les maux ; qu'au délà il ne reste ni souci, ni sentiment pour la joie (1).

Mais comme les hommes, quelques grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toûjours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur où à l'ignorance ; César fut troublé d'un songe, qui lui

Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum;
Effatur merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam;
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba, sed expensa Superorum & Cæsaris ira.

C'est-à-dire, selon la Traduction de Brebeuf:

Il querelle leur crainte, il frémit de courroux;
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise:
Seul, j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux:
Et seul, je prens sur moi tout le courroux des Dieux.

(1) *In luctu atque miseriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse, eam cuncta mortalium mala dissolvere; ultra neque curæ neque gaudio locum esse.* De Conjuratione Catilinæ, cap. 51.

prédisoit l'Empire, & se moqua de celui de sa femme, qui l'avertissoit de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance. Véritablement il fut moderé en des plaisirs indifférens; mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin, ce bon mot, que César étoit *la femme de tous les maris, & le mari de toutes les femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération: il ne fut pourtant pas insensible. Barzine, & Roxanne lui donnerent de l'amour; & il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant (1).

Le plaisir du Repas, si cher à Alexandre, & où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à César. Ce n'est pas que parmi les travaux, & dans l'action, Alexandre ne fût sobre & peu délicat: mais le temps du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

(1) *Nabarzanes accepta fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat specie singulari spado, atque in ipso flore pueritiæ; cui & Darius fuerat assuetus, & mox Alexander assuevit.* QUINTUS-CURTIUS, de rebus gestis Alexandri Magni, *VI, cap. V. num. 22.*

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion ; mais César avec plus de dessein & dintérêt. Ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses présens à Curion, étoient plûtôt des corruptions, que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines: il se dépouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr. L'orsqu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poëtes, les Philosophes, (tous illustres nécessiteux) eurent part à sa magnificence, & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral: mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires; & à peine se vit-il maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Ephestion, ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient, ou des liaisons pour ses affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avoit rien de dangereux; & ceux qui le pratiquoient, n'ap-

prehenderent ni sa colere, ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême, ou il étoit le plus charmant, ou le plus terrible; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria auprès de la statue d'Achille: *O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidéle pendant ta vie, & un Poëte comme Homere après ta mort!*

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel. Il est temps d'examiner le génie des Conquérans, & de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espéce de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires: néanmoins, selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé en la place de César, il n'auroit employé ses grandes & admirables qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altiere, & ennemie des précautions, l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla: difficilement eût-il pû chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de libéralité, ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'Edilité, où les magnificences & les profusions étoient permises, ses dons & ses présens, hors de saison, l'auroient rendu

justement suspect au Sénat. Peut-être n'auroit-il pû s'assujettir à des Loix, qui eussent gêné une ame si impérieuse que la sienne ; & tentant quelque chose à contre-temps, il auroit eu le destin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la République, César, dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite étoit si fine & si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, & jamais convaincu ; lui, qui dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois, secouroit les uns pour opprimer les autres, & les assujettir tous à la fin : il est à croire, dis-je, que ce même César suivant son génie, auroit soumis ses voisins, & divisé toutes les Républiques de la Gréce, pour les assujettir pleinement. Et certes, avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour, avoir laissé des voisins mal affectionnés, la Gréce quasi soumise, mais peu affermie dans la sujetion, avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix talens, (1) & peu de vivres, avoir cherché un Roi de Perse, que les Grecs appelloient LE GRAND ROI, & dont les simples Lieutenans sur les frontieres faisoient trem-

(1) Qui font 42 mille écus de notre monnoie.

bler tout le monde; c'est ce qui passe l'imagination, & quelque chose de plus, que si aujourd'hui la République de Genes, celles de Luques & de Raguse entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au grand Roi, ç'eût été sur les frontieres de proche en proche, & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée; & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi avec cinq ou six Provinces, qu'Alexandre refusa peut-être insolemment? Enfin, si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perse suivi d'un million d'hommes. Quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles: je croi du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, & nous n'aurions de lui aucune des réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie; autrement Darius eût traîné la guerre de Province en Province toute sa vie; il falloit qu'il pérît, comme il arriva, & que mille peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce desir de gloire immodéré, &

& cette ambition trop vaste, qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout prêts de l'abandonner. Mais c'est-là particulierement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats, dire en votre pays, que vous avez laissé Alexandre avec ses amis, travaillant pour la gloire de la Gréce, parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* Dans toute sa vie, Monsieur le Prince (1) n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. » Alexandre, dit-il, » abandonné des siens parmi des barbares » mal assujettis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en » Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui » étoit indifférent : il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les Macédoniens eurent affaire à des Nations pleines de mollesse & de lâcheté, & que la conquête des Gaules dont les peuples étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuserai point à examiner le courage des uns & des autres; mais il est certain que César ne trouva

(1) Le Prince de Condé.

pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers, à la réserve des femmes, des enfans & des vieillards, qui s'armoient tumultuairemunt pour la défense de leur liberté : des multitudes de combattans sans ordre & sans discipline ; & à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvoit dire, VENI, VIDI, VICI, en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que Labienus commandant les Légions, n'eût pas moins assujetti nos Provinces à la République, ou selon toutes les apparences, Parmenion n'auroit pas donné cette grande bataille qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat ; & que César un jour étoit perdu sans Labienus, qui après avoir tout battu de son côté, envoya la dixiéme Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux ; Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie, & reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hazards, mais plus rares ; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres.

Je ne voi pas aussi que les peuples de l'Asie dûssent être si mols & si lâches, eux qui ont toûjours été formidables à l'Europe. Dans la

plus grande puissance de la République, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de Darius? Crassus y périt avec ses Légions du temps de César, & un peu après Antoine y fit un voyage funeste & honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celle des Gaules; car dans la guerre civile, il assujettit la République avec la meilleure partie de ses forces; & la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'Empire, pour s'être fait Empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains: les Scipions, Emilius, Marcellus, Marius, Sylla & Pompée, ses propres ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'étoit fait en six cens années, fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce qui me semble plus incompréhensible d'Alexandre, c'est qu'en douze ou treize ans; il ait conquis plus de pays que les plus grands Etats n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur est célebre, pour avoir traversé une partie des Nations qu'il a subjuguées: & afin qu'il ne manquât rien à sa felicité, il a joui paisiblement de son Empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus En quoi je plains le malheur de César, qui

n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur Alexandre : que tous les Capitaines Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres, comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte, si dans un pays où c'étoit une créance reçûe, que la plûpart des Dieux avoient leur famille en terre ; où Hercule étoit cru fils de Jupiter, pour avoir tué un lion, & assommé quelque voleur : je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de Philippe, qui pensoit que sa femme eût commerce avec un Dieu ; si trompé par les Oracles ; si se sentant si fort au dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance véritable, & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération ; & tandis qu'il se donnoit au monde pour une espéce de Dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un homme.

Après avoir parlé si long-tems des avantages d'Alexandre, je dirai en peu de mots, que par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes cho-

ſes ; dans les affaires de la République, & dans les emplois de la guerre. A la vérité, les entrepriſes d'Alexandre ont quelque choſe de plus étonnant ; mais la conduite & la capacité ne paroiſſoient pas y avoir la même part. La guerre d'Eſpagne contre Petreius & Afranius, eſt une choſe que les gens d'une expérience conſommée admirent encore. Les plus mémorables ſiéges des derniers temps ont été formés ſur celui d'Alexie : nous devons à César nos forts, nos lignes, nos contrevallations, & généralement tout ce qui fait la ſûreté des armées devant les places. Pour ce qui eſt de la vigueur, la bataille de Munda fut plus conteſtée que celle d'Aſie ; & Céſar courut un auſſi grand péril en Egypte, qu'Alexandre dans le bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins différens dans le procedé que dans l'action. Quand Céſar n'avoit pas la juſtice de ſon côté, il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raiſons que ſes volontés : il ſuivoit par tout ſon ambition ou ſon humeur. Céſar ſe laiſſoit conduire à ſon intérêt, ou à ſa raiſon. On n'a guére vû en perſonne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuoſités qui coûterent la vie à Clitus ; ces ſoupçons mal éclaircis qui cauſerent

la perte de Philotas, & qui, à la honte d'Alexandre, traînerent enſuite comme un mal néceſſaire la mort de Parmenion : tous ces mouvemens étoient inconnus à Céſar. On ne peut lui reprocher de mort que la ſienne, pour n'avoir pas eu aſſez de ſoin de ſa propre conſervation.

Auſſi faut-il avouer que bien loin d'être ſujet aux déſordres de ſa paſſion, il fut le plus agiſſant homme du monde, & le moins ému : les grandes, les petites choſes le trouvoient dans ſon aſſiette, ſans qu'il parût s'élever pour celles là, ni s'abaiſſer pour celles-ci. Alexandre n'étoit proprement dans ſon naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois. S'il aimoit la chaſſe, c'étoit celle des lions. Il avoit peine à faire un préſent qui ne fût digne de lui. Jamais ſi réſolu, jamais ſi gai, que dans l'abattement des troupes : jamais ſi conſtant, ſi aſſuré, que dans leur déſeſpoir. En un mot, il commençoit à ſe poſſeder pleinement où les hommes, d'ordinaire, ſoit par la crainte, ſoit par quelqu'autre foibleſſe, ont accoûtumé de ne ſe poſſeder plus. Mais ſon ame trop élevée s'ajuſtoit mal-aiſément au train commun de la vie ; & peu ſûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapât parmi les plaiſirs ou dans le repos.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire quel-

ques réflexions sur les Héros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux, ni de ces répugnances secrettes, ni de ces mouvemens intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéïssance forcée. Tout ce qui est en nous, est souple & facile: mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, & si fort au-dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujetion; & souvent c'est une condition facheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne régne pas dans les solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous; il seroit de leur intérêt de s'accommoder à notre foiblesse. Nous les revererions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des hommes.

Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens pratiquables, César a executé les plus grandes choses; qu'il s'est fait le premier des Romains.

Alexandre étoit naturellement au-dessus des hommes: vous diriez qu'il étoit né le maître de l'Univers, & que dans ses expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples.

SONNET.

QU'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer,
N'aviez-vous pas assez éprouvé mon courage?
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un malheureux à se desespérer?

Je n'avois pas voulu seulement soûpirer,
J'avois tout suporté sans changer de visage;
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'amour & la fortune
Rendant sur mon sujet leur disgrace commune,
M'ont éloigné d'Iris, & chassé de la Cour:
Poussez jusques au bout votre mortelle envie;
Et ne me laissez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma vie.

A MADAME ***

STANCES.

IL me souvient de mes plaisirs,
Je songe à Paris, à Valence;
Je pousse ici mille soûpirs,
Et pour Lisie & pour la France:

Je pense à tous momens à ces aimables lieux,
Qui faisoient autrefois mes plus cheres délices :
Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels supplices
Sont les maux que me fait l'absence de tes yeux.

En vain le murmure des eaux,
Triste charme des solitudes ;
En vain le chant de mille oiseaux
Veut flater mes inquiétudes :
Rien ne peut soulager de si vives douleurs ;
Soit que j'aille chercher le repos du silence,
Ou soit que je le trouble au récit des malheurs
Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

Quand nous étions en même Cour,
Et que sur les bords de la Seine
Voir mon Maître & parler d'amour,
Etoit une chose sans peine ;
Je voyois chaque jour tes innocens appas ;
L'amour touchoit bien peu ma jeune fantaisie ;
Et maintenant, hélas ! trop aimable Lisie,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

O vous, race de gens d'honneur,
Petits Montresors * de campagne,
Qui troublez tout notre bonheur
Du chagrin qui vous accompagne :

* Monsieur de Montresor se piquoit d'une régularité scrupuleuse & importune.

Professeurs éternels de régularité,
Ne romprez-vous jamais votre morne silence ;
Que pour nous alléguer quelque grave sentence ;
Et nous faire sentir votre sévérité ?

Meres, qui d'un esprit jaloux
Voyez les charmes de vos filles ;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes familles ;
Puisse arriver bien-tôt le terme de vos ans !
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre ;
Et contraire à celui qui tua les Enfans, *
Ne laisser ni Maris, ni Meres sur la terre !

Sur la complaisance que les Femmes ont en leur beauté.

IL n'y a rien de si naturel aux belles personnes que la complaisance qu'elles ont en leur beauté : elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles sont les premieres à se trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'amour-propre flate seulement, & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet ; le second

* Herode.

vient du dehors, ou attiré par une secrette sympathie, ou reçû par la violence d'une amoureuse impression. L'un, est un bien qui ne fait que plaire; mais toujours un bien, & qui dure autant que la beauté: l'autre, fait toucher davantage, mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'a la complaisance de la beauté sur le mouvement de la passion, vous pouvez ajoûter encore, qu'une belle femme se portera plûtôt à la conservation de sa beauté, qu'à celle de son amant; moins tendre qu'elle est pour un cœur assujetti, que vaine & glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant: mais avec raison elle se résoudra plûtôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur; & de là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

Qui me console, excite ma colere;
Et le repos est un bien que je crains:
Mon deuil me plaît, & me doit toujours plaire;
Il me tient lieu de celle que je plains. *

* Maynard, dans L'ODE sur la Mort de sa Fille.

Il n'en est pas ainsi de la perte de la beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'espérance d'aucun plaisir pour le reste de votre vie.

Avec votre beauté il n'y avoit point d'infortune dont vous ne pussiez vous consoler: sans votre beauté il n'y a point de bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout, le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets; par tout, la vûë de ce que vous êtes sera vos chagrins.

Le reméde seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez: & quel reméde pour une femme qui a été adorée, de revenir d'une vanité si chere à la raison! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernieres larmes que se reservent de beaux yeux, c'est pour se pleurer eux-mêmes quand ils seront effacés. De tous les cœurs, le seul qui soupire encore pour une beauté perdue, c'est celui d'une misérable qui la possedoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi son époux, veut lui faire honte de l'excès de son affliction, par l'exemple d'une Reine desesperée qui se prit au sort,

dit aux Astres des injures, & accusa les Dieux de la mort de son mari (1):

> Qui dit aux Astres innocens,
> Tout ce que fait dire la rage,
> Quand elle est maîtresse des sens. (2)

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'impieté pût être assez forte dans une ame outrée de douleur, il garde pour sa derniere raison à lui représenter l'intérêt de ses appas; comme s'il n'y avoit plus aucun reméde à son mal

(1) Artémise, qui avoit perdu Mausole, Roi de Carie, son époux.

(2) Ces vers sont de Malherbe, dans l'ODE qui a pour titre, CONSOLATION à CARITE'E *sur la Mort de son Mari.* Ménage, dans ses OBSERVATIONS *sur les Poësies de Malherbe*, dit que cette CARITE'E étoit une Dame de Provence de grand mérite & d'une beauté extraordinaire. Mais M. de S. Evremond nous apprend ici, que Malherbe composa cette Ode pour Marie de Medicis, après la mort de Henry IV. Cependant, comme il me sembloit que cette Piéce, quoique très-belle, étoit d'un style trop simple, & pour ainsi dire, trop familier pour une personne d'un si haut rang; je lui montrai la remarque que j'avois faite sur cet endroit, à la marge de mon exemplaire, où je rapportois l'Observation de Ménage, & les raisons qui me la faisoient paroître vraisemblable : mais il m'assûra que *de son temps, personne ne doutoit à la Cour*, que *Malherbe n'eût en vûe Marie de Medicis.*

que la considération du tort qu'elle fait à sa beauté :

> Que vous ont fait ces beaux cheveux,
> Dignes objets de tant de vœux,
> Pour endurer votre colere;
> Recevoir l'injuste salaire,
> D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Il pardonnoit aux femmes d'être impies; d'être insensées, il ne leur pardonnoit pas de s'être rendues moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur deuil; il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des femmes à leur beauté, il le faut considérer dans les plus retirées & les plus dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses, elles se flattent secrettement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austérités; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir, vous les entendrez soûpirer

de se voir changées. Elles sont avec la derniere ferveur ce qui défigure leur visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur visage défiguré.

La nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre changement de la beauté, par un mouvement d'amour-propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses appas lui seront chers. Ils lui seront chers dans la maladie; & si la maladie va jusqu'à la mort, le dernier soupir est moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté.

JUGEMENT SUR SENEQUE, PLUTARQUE ET PETRONE.

JE commencerai par Sénéque, & vous dirai avec la derniere impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Neron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire: du Philosophe & de l'Ecrivain je ne fais pas grand cas; je ne suis touché ni

de ſon ſtile, ni de ſes ſentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du temps d'Auguſte, rien de facile, rien de naturel; toutes pointes, toutes imaginations, qui ſentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Eſpagne, que la lumiére de Gréce ou d'Italie. Vous y voyez des choſes coupées, qui ont l'air & le tour des ſentences, mais qui n'en ont ni la ſolidité ni le bon ſens; qui piquent & pouſſent l'eſprit, ſans gagner le jugement. Son diſcours forcé me communique une eſpece de contrainte; & l'ame, au lieu d'y trouver ſa ſatisfaction & ſon repos, y rencontre du chagrin & la gêne.

Neron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laiſſoit pas d'être fort ſpirituel, avoit auprès de lui des eſpeces de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient Sénéque de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne ſuis pas de l'opinion de Berville, qui penſoit que le faux Eumolpe de Petrone fût le véritable Sénéque. Si Petrone eût voulu lui donner un caractére injurieux, c'eût été plûtôt ſous le perſonnage d'un Pédant Philoſophe, que d'un Poëte impertinent. D'ailleurs il eſt comme impoſſible d'y trouver aucun rapport. Sénéque étoit le plus riche homme de l'Empire, & louoit toujours la pauvreté: Eumolpe, un Poëte fort mal dans ſes affaires, & au déſeſpoir de ſa condition; il ſe plaignoit de l'ingratitude du ſiécle, & trouvoit pour

toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénéque avoit des vices, il les cachoit avec soin sous l'apparence de la sagesse. Eumolpe faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé si tout ce que dit Pétrone du stile de son temps, de la corruption de l'éloquence & de la poësie; si *controversia sententiolis vibrantibus picta*, qui le choquoient si fort; si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas Sénéque; si le *per ambages Deorumque ministeria, &c.* ne s'adressoit à la Pharsale de Lucain; si les loüanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'alloient pas au mépris de l'oncle & du neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses écrits, sans m'éloigner des sentimens qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, & le moins vicieux s'abandonneroit aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin, il parle tant de la mort, & me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages, sont les exemples & les citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour délicate, &

qu'il sçavoit mille belles choses de tous les temps, il en allégue de fort agréables, tantôt de César, d'Auguste, de Mécénas. Car après tout, il avoit de l'esprit & de la connoissance infiniment: mais son stile n'a rien qui me touche, ses opinions ont trop de dureté, & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort.

SUR PLUTARQUE.

MONTAGNE a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque & Séneque (1); tous deux grands Philosophes, grands prêcheurs de sagesse & de vertu; tous deux précepteurs d'Empereurs Romains: l'un, plus riche & plus élevé; l'autre, plus heureux dans l'éducation de son disciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montagne) sont plus douces & plus accommodeés à la societé: celles de Sénéque plus fermes selon lui; plus dures & plus austéres selon moi. Plutarque insinuë doucement la sagesse, & veut rendre la vertu familiére dans les plaisirs même: Sénéque raméne tous les plaisirs à la sagesse, & tient le seul Philosophe heureux. Plutarque naturel, & persuadé le premier, persuade ai-

(1) Voyez les ESSAIS de Montaigne, Livre II. chap. 12.

ſément les autres : l'eſprit de Sénéque ſe bande & s'anime à la vertu ; & comme ſi ce lui étoit une choſe étrangere, il a beſoin de ſe ſurmonter lui-même. Pour le ſtile de Plutarque, n'ayant aucune connoiſſance du Grec, je n'en ſaurois faire un jugement aſſuré : mais je vous avouerai que parmi les Traités de ſa Morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre, ſoit par la grande différence des choſes & des manieres de ſon temps à celles du nôtre, ou que véritablement ils ſoient au deſſus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de* SOCRATE ; *la Création de l'Ame* ; *le Rond de la Lune* (1), peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la beauté ; & s'ils ſont merveilleux, c'eſt une merveille qui me paſſe. On peut juger par les bons mots des anciens qu'il nous a laiſſés ; par ſes Dits, qu'il ramaſſe avec tant de ſoin ; par ſes longs propos de table, combien il étoit ſenſible à la converſation. Cependant, ou il y avoit peu de délicateſſe en ces temps-là ; ou ſon goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il ſoutient les matiéres graves & ſérieuſes avec beaucoup de

(1) Plutarque a fait trois petits Traités, intitulés, ſelon la Traduction d'Amiot : *Du Démon ou Eſprit familier de Socrate. De la création de l'Ame, que Platon décrit dans ſon Timæus : De la face qui apparoît dedans le rond de la Lune.*

bon-sens & de raison ; aux choses qui sont purement de l'esprit, il n'a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les VIES DES HOMMES ILLUSTRES, sont le chef-d'œuvre de Plutarque ; & à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous-y voyez ces grands-hommes exposés en vûe, & retirés chez eux-mêmes : vous les voyez dans la pureté du naturel, & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de Brutus, & cette réponse fiére au mauvais Génie qui lui parla : on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce fantôme, que le raisonnement de Cassius eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses troupes, & donner le combat si heureux de son côté, & si funeste par l'erreur de Cassius. On lui voit retenter la fortune, perdre la bataille, faire des reproches à la vertu, & trouver plus de secours dans son désespoir, que chez une maîtresse ingrate, qu'il avoit si bien servi (1).

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions ; & c'est de lui proprement qu'on peut dire, *facta dictis exæquata sunt* : mais il n'ou-

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle l'Article BRUTUS. (*Marc. Junius*) Rem. (B.) & (C.)

blie ni les médiocres, ni les communes; il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses COMPARAISONS, que Montagne a trouvées si admirables (1), elles me paroissent véritablement fort belles : mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis & des détours en notre ame qui lui sont échapés. Il a jugé de l'homme trop en gros : il ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même, méchant, vertueux ; équitable, injuste ; humain & cruel : ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangéres. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, étoient audessus de sa connoissance ; & il n'eût jamais démêlé ces contrarietés, que Saluste a si bien séparées, & que Montagne lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PETRONE.

I. POUR juger du mérite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite (2) ; &

(1) ESSAIS, Livre II. chap. 22.
(2) *Illi dies per somnum*, dit Tacite, *nox officiis & oblectamentis vitæ transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat ; habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique*

ſans mentir, il faut bien que c'ait été un des plus honnêtes-hommes du monde, puiſqu'il a obligé un Hiſtorien ſi ſévére de renoncer à ſon naturel, & de s'étendre avec plaiſir ſur les loüanges d'un voluptueux. Ce n'eſt pas qu'u-

ſua haurientium, ſed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto ſolutiora, & quandam ſui negligentiam præferentia, tantò gratiùs in ſpeciem ſimplicitatis accipiebantur. Proconſul tamen Bithyniæ, & mox Conſul, vigentem ſe ac parem negotiis oſtendit: dein revolutus ad vitia, ſeu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adſumptus eſt, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnnum, & molle affluentia putat, niſi quod ei Petronius approbaviſſet. Unde invidia Tigellini, quaſi adverſus æmulum, & ſcientia voluptatum potiorem. Ergo crudelitatem Principis, cui cætera libidines cedebant, aggreditur, amicitiam Scevidi Petronio objectans, corrupto ad indicium ſervo, ademptaque defenſione, & majore parte familiæ in vincla rapta. Forte illis diebus campaniam petiverat Cæſar, & Cumas uſque progreſſus, Petronius illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut ſpei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, ſed inciſas venas, ut libitum obligatas, aperire rurſum, & alloqui amicos, non per ſeria, aut quibus conſtantiæ gloriam peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & ſapientium placitis, ſed levia carmina & faciles verſus. Servorum alios largitione, quoſdam verberibus affecit. Iniit & vias, ſomno indulſit, ut quamquam coacta mors, fortuitæ ſimilis eſſet. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigellinum, aut quem alium potentium adulatus eſt; ſed flagitia principis ſub nominibus exoletorum, fœminarumque, & novitate cujuſque ſtu-

ne volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractére d'une politesse ingénieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possedé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires ; la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bithynie, la vertu d'un Consul dans son Consulat : mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plûpart des hommes, & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joies ; Pétrone d'un esprit supérieur à ses Charges, les ramenoit à lui-même ; & pour m'expliquer à la façon de Montagne, il ne renonçoit pas à l'homme en faveur du Magistrat. Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le désespoir des affaires de la

pri perscripsit, atque obsignata misit Neroni. Fregitque annulum, ne mox usui esset ad facienda pericula. C. TACITUS, *Annal.* Lib. XVI. cap. 18. 19. Au reste, M. de S. Evremond a crû que le *Petrone* dont Tacite parle ici, est l'Auteur de la *Satire*, qui porte le nom de *Pétrone* : mais cela n'est pas vraisemblable, comme je l'ai remarqué dans une Note sur la VIE de *M. de S. Evremond*, sur l'année 1663.

République, la perte de la liberté, la haine de César, aiderent beaucoup sa résolution ; & je ne sai si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses entrailles.

Socrate est mort véritablemenr en homme sage & avec assez d'indifference : cependant il cherchoit à s'assurer de sa condition en l'autre vie, & ne s'en assuroit pas : il en raisonnoit sans cesse dans la prison avec ses amis assez foiblement ; & pour tout dire, la mort lui fût un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la molesse & la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la liberté à des esclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flattoient, & son ame, au point d'une séparation si fâcheuse, étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers, que de tous les sentimens des Philosophes.

Pétrone, à sa mort, ne nous laisse qu'une image de la vie ; nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre. Le VIXIT des Romains lui appartient justement.

II. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croyent que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps, & qu'il a composé une Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plûtôt un courtisan délicat, qui trouve le ridicule, qu'un Censeur public, qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si Pétrone avoit voulu nous laisser une morale ingénieuse dans la description des voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est-là que paroît le vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est-là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son esprit.

Davantage, s'il avoit eu dessein de nous instruire par voie plus fine & plus cachée que celle des préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la justice divine ou humaine sur ses débauches. Tant s'en faut, le seul homme de bien qu'il introduit, le pauvre Lycas, marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt misérablement dans la tempête au milieu de ces corrompus qui sont conservés. Encolpe & Giton s'attachent l'un avec l'autre, pour mourir plus étroitement unis ensemble, & la mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse Tryphéne se sau-

ve dans un esquif avec toutes ses hardes. Eumolpe fut si peu ému du danger, qu'il avoit le loisir de faire quelque Epigramme. Lycas, le pieux Lycas (1), appelle inutilement les Dieux à son secours ; & à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de crime qu'il n'ait commis ; grace à la bonté de sa conscience, il vit sans remors ; ses larmes, ses regrets ont une cause bien

(1) M. Nolot a critiqué cet endroit dans ses Notes sur Pétrone ; mais mal à propos. Il a crû que M. de S. Evremond appelloit Lycas, *pieux*, à cause que Pétrone lui donne la qualité de *verecundissimus*. Ce n'est point cela. M. de S. Evremond accuse Pétrone de protéger l'impiété & le vice, pendant qu'il fait opprimer la vertu & la piété ; & il le prouve par l'exemple de Lycas, qui étant le seul dans la tempête qui craignît la colere des Dieux, & mît tout en usage pour l'appaiser, fut aussi le seul de la troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvemens de dévotion qu'il l'appelle le *pieux Lycas*. C'est à cause de l'empressement qu'il a de faire rendre le voile & le sistre d'Isis, & des instances réitérées qu'il fait à Encolpe sur ce sujet. *Tu, inquit, Encolpi, succurre periclitantibus ; id est, vestem illam divinnm, sistrumque redde navigio. Per fidem, miserere, quemadmodnm quidem soles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite procella circumegit, atque hausit.*

différente ; il se plaint de l'infidélité de Giton qui l'abandonne ; son déséspoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, & forsitan mutuis lubidinibus attriti, derident solitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont succédé heureusement, à la réserve d'un seul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse ; mais c'est un péché, pour qui les Loix Divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux caresses de Circé, & à la vérité son impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli plusieurs fois ; mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'histoire, il retombe dans le même crime, & reçoit le supplice mérité avec une parfaite résignation. Alors il rentre en lui-même, & connoît la colere des Dieux :

Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve, *funerata est pars illa corporis, quâ quondam Achilles eram* ; & pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens

de religion, mais en effet les ſeuls qu'il paroiſſe avoir dans toutes ſes avantures. Je pourrois dire encore que le bon Eumolpe eſt couru des petits enfans quand il récite ſes vers : mais quand il corrompt ſon Diſciple, la mere le regarde comme un Philoſophe ; & couchés dans une même chambre, le pere ne s'éveille pas : tant le ridicule eſt ſévérement puni chez Pétrone, & le vice heureuſement protégé ! Jugez par-là ſi la vertu n'a pas beſoin d'un autre orateur pour être perſuadée. Je penſe qu'il étoit du ſentiment de Bautru : » Qu'honnête-homme & bonnes mœurs ne » s'accordent pas enſemble. « *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico elegantiæ arbitrum, non ſapientiæ.*

III. On ne ſauroit douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, & que ce Prince ne ſoit le principal objet de ſon ridicule : mais de ſavoir ſi les perſonnes qu'il introduit, ſont véritables ou feintes, s'il nous donne des caractéres à ſa fantaiſie ; ou le propre naturel de certaines gens, la choſe eſt fort difficile, & on ne peut raiſonnablement s'en aſſûrer. Je penſe, pour moi, qu'il n'y a aucun perſonnage dans Pétrone, qui ne puiſſe convenir à Néron. Sous Trimalcion, il ſe moque apparemment de ſa magnificence ridicule, & de l'extravagance de ſes plaiſirs,

Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avoit pour le théatre : *sub nominibus exoletorum fœminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit ;* & par une agréable disposition de différentes personnes imaginées, il touche diverses impertinences de l'Empereur, & le désordre ordinaire de sa vie.

On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les vices, la mollesse & les plaisirs, lui qui fut si ingénieux dans la recherche des voluptés: *dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset.* Car, à dire vrai, quoique le Prince fût assez corrompu de son naturel, au jugement de Plutarque, la complaisance de ce courtisan a contribué beaucoup à le jetter dans toute sorte de luxe & de profusion. En cela, comme en la plûpart des choses de l'histoire, il faut regarder la différence des temps. Avant que Néron se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui étoit si agréable que Pétrone ; jusques-là, qu'une chose passoit pour grossiére quand elle n'avoit pas son approbation. Cette Cour-là étoit comme une Ecole de voluptés recherchées, où tout se rapportoit à la délicatesse d'un goût si exquis. Je croi même que la politesse de notre Auteur devint pernicieuse au public ; & qu'il fut un des prin-

cipaux à ruiner des gens considérables, qui faisoient une profession particuliere de sagesse & de vertu. Il ne prêchoit que la libéralité à un Empereur déja prodigue, la mollesse à un voluptueux. Tout ce qui avoit une apparence d'austérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Traséas eut son tour, Helvidius le sien; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompoit de plus en plus; & comme la délicatesse des plaisirs vint à céder au desordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin jaloux des agrémens de Pétrone, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus æmulum & scientiam voluptatum potiorem.* Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée; car l'Empereur, abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il étoit moins gêné par le remors de ses crimes, que par une honte secrette qu'il sentoit de ses voluptés grossiéres, quand il se souvenoit de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avoit pas de moindres dégoûts; & je pense que dans le temps de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrace ; & qu'ensuite de la conspiration de Pison, l'amitié de Scevinus fut le prétexte de sa perte.

IV. PÉTRONE est admirable par tout ; dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentimens ; mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractéres. Terence est peut-être l'Auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a peu d'étendue : & tout son talent est borné à faire bien parler des valets & des vieillards, un pere avare, un fils débauché, une esclave, une espéce de Briguelle (1). Voilà où s'étend la capacité de Terence. N'attendez de lui ni galanterie, ni passion ; ni les sentimens, ni les discours d'un honnête-homme. Pétrone, d'un esprit universel, trouve le génie de toutes les professions, & se forme comme il lui plaît à mille naturels différens. S'il introduit un déclamateur, il en prend si bien l'air & le stile, qu'on diroit qu'il a déclamé toute sa vie. Rien

(1) Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne, étoit Provençal, & s'appelloit Briguelle. Il y réussit si bien, qu'on a donné depuis le nom de *Briguelle* au Valet fourbe, qui conduit les intrigues.

n'exprime plus naturellement le desordre d'une vie débauchée, que les querelles d'Encolpe & d'Ascylte, sur le sujet de Giton.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces femmes prostituées, *quarum sic accensa libido, ut sæpius peterent viros, quam peterentur?* Les nôces du petit Giton & de l'innocente Pannychis, ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie?

Tout ce que peut faire un sot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent; vous l'avez, sans doute, au festin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit Néron pour le théatre, & sa vanité à réciter ses ouvrages; & vous remarquerez, en passant, par tant de beaux Vers dont il fait un méchant usage, qu'un excellent Poëte peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe, pour représenter Eumolpe un faiseur de vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa physionomie quelque chose de grand, il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicinia mortis*; sa volubilité à dire ses compositions en tous lieux & en tous temps, répond à son début ridicule: *& ego, inquit, poëta sum, & ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est,*

quas

quas etiam ad imperitos gratia deferre solet. Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soûtenir ses compagnons dans le vaisseau de Lycas, cette Cour plaisante de chercheurs de successions, qu'il s'attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en étoit promises: *senex canus, exercitati vultus, & qui videretur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Chrysis : toutes nos confidentes n'en approchent pas; &, sans parler de sa premiere conversation avec Polyenos, ce qu'elle lui dit de sa Maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *verum enim fatendum est ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lû Juvenal, connoît assez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que Pétrone qui eût pû nous décrire Circé si belle, si voluptueuse & si galante.

Enothea, la Prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la maniere dont elle s'appaise, quand Polyenos lui fait un présent dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philuméne, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs héritages dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, devenue vieille, & par conséquent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ses enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est Poëte, il est Orateur, il est Philosophe quand il lui plaît.

Pour ses Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit :* ensorte que Douza (1) ne sauroit plus souffrir la fougue & l'impétuosité de Lucain, quand il a lû la *Prise de Troye*, ou ce petit essai de la *Guerre Civile*, qu'il assûre aimer beaucoup mieux :

Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharsalicorum versuum Volumina.

Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que Lucréce n'a pas traité si agréablement la matiére des songes, que Pétrone.

Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris,

(1) Jan. Douza Pat. PRÆCIDANEORUM Petron. *Lib. II. cap.* 12.

Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit;
Quidque luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes;
Tela videt, &c.

Et que peut-on comparer à cette nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'ame de telle sorte, qu'on a besoin d'un peu de vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit ?

Qualis nox fuit illa: Dii, Deæque!
Quàm mollis torus! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc, & hinc labellis
Errantes animas. Valete Curæ.
Mortalis ego sic perire cœpi.

» Quelle nuit, ô bons Dieux ! quelle chaleur ! quels baisers ! quelle haleine ! quel mélange d'ames en ces chaudes & amoureuses respirations !

Quoique le stile de déclamateur semble ridicule à Pétrone, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'éloquence en ses déclamations ; & pour faire voir que les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation & de retour, la morale n'a rien de plus sérieux, ni de mieux touché, que les réflexions d'Encolpe

ſur l'inconſtance des choſes humaines, & ſur l'incertitude de la mort.

Quelque ſujet qui ſe préſente, on ne peut ni penſer plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ſes narrations, il ſe laiſſe aller au ſimple naturel, & ſe contente des graces de la naïveté : quelquefois il met la derniere main à ſon ouvrage ; & il n'y a rien de ſi poli. Catulle & Martial traitent les mêmes choſes groſſiérement ; & ſi quelqu'un pouvoit trouver le ſecret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au ſien, je répons pour les Dames, qu'elles donneroient des louanges à ſa diſcrétion.

Mais ce que Pétrone a de plus particulier, c'eſt qu'à la réſerve d'Horace en quelques Odes, il eſt peut-être le ſeul de l'Antiquité qui ait ſû parler de galanterie. Virgile eſt touchant dans les paſſions : les amours de Didon, les amours d'Orphée & d'Eurydice ont du charme & de la tendreſſe ; toutefois il n'a rien de galant ; & la pauvre Didon, tant elle avoit l'ame pitoyable, devint amoureuſe du pieux Enée au récit de ſes malheurs. Ovide eſt ſpirituel & facile ; Tibulle délicat ; cependant il falloit que leurs Maîtreſſes fuſſent plus ſavantes que Mademoiſelle de Scuderi. Comme ils allèguent les Dieux, les fables & des exemples tirés de l'antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des ſacrifices ; & je penſe

que M. Chapelain a pris d'eux la maniére de *brûler* les cœurs *en holocauste.* (1) Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier si-tôt qu'il parle d'amour. Ses courtisanes ont plûtôt le langage des lieux publics, que les discours des ruelles. Pour moi, qui suis grand admirateur des anciens, je ne laisse pas de rendre justice à notre Nation, & de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matiére, je ne sache aucun de ces grands génies qui eût pû faire parler d'amour Massinisse & Sophonisbe, César & Cléopatre, aussi ga-

(1) Chapelain fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes:

Pour ces celestes yeux, & ce front magnanime,
Je sens un feu subtil, qui surpasse l'estime:
Je n'en souhaite rien, & si j'en suis amant,
D'un amour sans desir je le suis seulement.
De ce feu toutefois que me sert l'innocence,
Si tout sage qu'il est, il me fait violence?
Hélas! il me dévore, & mon cœur embrasé
Déja par sa chaleur est de force épuisé.
Et soit, consumons-nous d'une flamme si belle;
Brûlons en holocauste au feu de la Pucelle:
Laissons-nous pour sa gloire en cendres convertir,
Et tenons à bonheur d'en être le martyr.

LA PUCELLE Liv. II. à la fin.

lamment que nous les avons oui parler en notre langue. (1) Autant que les autres nous le cédent, autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une histoire si agréable que la MATRONE D'EPHESE. Rien de si galant que les Poulets de Circé & de Polyenos : toute leur avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractére fort au-dessus de la politesse de notre siécle. Jugez cependant s'il est traité délicatement une belle passion ; puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes, qui à leur premiere vûe, devoient goûter le dernier plaisir.

LA MATRONE D'EPHESE.

IL y avoit une Dame à Ephése (2) en si grande réputation de chasteté, que les femmes mêmes des pays voisins, venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette pru-

(1) Voyez la SOPHONISBE, & la MORT DE POMPE'E, de P. Corneille.

(2) Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, qui a inséré ce morceau de Pétrone dans son Livre *des Vanités de la Cour*, nous assûre, après un au-

de ayant perdu son mari, ne se contenta pas, selon la coutume, d'assister au convoi toute échevelée, & de se battre la poitrine devant le peuple; elle voulut suivre le défunt jusqu'au monument; & après l'avoir mis dans un sépulchre à la maniére des Grecs, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se désolant de la sorte, & résolue à se laisser mourir de faim; les parens, les amis ne l'en sûrent détourner. Les Magistrats rebutés les derniers l'abandonnerent; & une femme si illustre, pleurée de tous, comme une personne morte, passoit déja le cinquiéme jour sans manger. Une suivante fidelle & affectionnée étoit toujours auprès de la misérable, mêloit ses larmes aux siennes, & renouvelloit la lumiére toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre chose dans la Ville, & tout le monde demeuroit d'accord que c'étoit le premier exemple d'amour & de chasteté qu'on eût jamais vû.

cien Auteur, qu'il y a effectivement eu à Ephese une Dame telle que Pétrone la représente ici; & qu'elle fut punie comme elle le méritoit. *Tu historiam*, dit-il, *aut fabulam*, *quod his verbis refert Petronius*, *pro libitu appellabis. Ita tamen ex facto accidisse Ephesi, & Flavianus auctor est. Mulieremque tradit impietatis suæ, & sceleris parricidialis & adulterii pœnas luisse.* Joannes Saresberiensis POLICRATICUS, *sive de nugis Curialium, & vestigiis Philosophorum*, Lib. VIII. cap. 11.

Il arriva qu'en ce même-temps le Gouverneur de la Province fit attacher en croix quelques voleurs tout proche de cette même cave où la vertueuse Dame se désoloit sur le corps de son cher époux. La nuit suivante, comme un Soldat qui gardoit les croix, de peur que les corps ne fussent enlevés, eut apperçu de la lumiére dans le monument, & entendu les plaintes d'une personne affligée; par un esprit de curiosité, commun à tous les hommes, il voulut savoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faisoit. Il descend donc au Sépulcre; & surpris à la vûe d'une fort belle femme, il demeure d'abord épouvanté, comme si c'eût été quelque fantôme: puis ayant vu un corps mort étendu devant ses yeux, consideré les larmes, un visage dechiré avec les ongles, & toutes les autres marques de désolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit souffrir sans désespoir la mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte ensuite son petit souper au monument, & commence à l'exhorter de ne perseverer pas davantage dans une douleur inutile, & des gémissemens superflus; que la sortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes; qu'il falloit aller tous en même lieu: n'oubliant rien de toutes ces raisons dont on a coutume de guérir les esprits les plus malades. Mais elle, irritée

encore par une consolation si peu attendue ; redouble son deuil ; se déchire l'estomac avec plus de violence, & s'arrache des cheveux ; qu'elle jette sur ce misérable corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela ; & avec les mêmes exhortations il essaye de lui faire prendre quelque nourriture ; jusqu'à ce que la Suivante, gagnée sans doute par l'odeur du vin, autant que par son discours, tendit la main à celui qui les invitoit si obligeamment : & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger, elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa Maîtresse. » Et que vous servira cela, *dit-elle*, » de vous laisser mourir de faim, de vous en- » sevelir toute vive, & rendre à la destinée » une ame qu'elle ne demande pas encore ?

» Pensez-vous que des morts les insensibles cendres
» Vous demandent des pleurs & des regrets si tendres ?

» Quoi ! vous voulez ressusciter un mort » contre l'ordre de la nature ? Croyez-moi, » défaites-vous d'une foiblesse dont les seu- » les femmes sont capables : jouissez des » avantages de la lumiére tant qu'il vous sera » permis. Ce corps que vous voyez devant » vous, montre assez le prix de la vie, & vous » avertit que vous devez mieux la ménager.

Personne n'écoute à regret quand on la presse de manger en de pareilles occasions : on se laisse persuader aisément de vivre. Ainsi cette femme, extenuée par une si longue abstinence, laissa vaincre son obstination, & se remplit de viande avec la même avidité que la Suivante, qui s'étoit rendue auparavant. Au reste, vous savez que les tentations viennent d'ordinaire après le repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre son désespoir, avec les mêmes il attaque sa pudicité. Le jeune homme ne paroissoit à la Prude ni desagréable, ni sans esprit ; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices ; disant à sa maîtresse :

» Songez, songez à vous, voyez votre intérêt,
» Et ne combattez pas un amour qui vous plaît.

Enfin, pour ne vous plus tenir en suspens, la bonne Dame eut la même abstinence en ce qui regarde cette partie de son corps ; & le Soldat pleinement victorieux, vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurerent ensemble non seulement la premiere nuit de leur jouissance, mais encore le lendemain, & le jour d'après ; les portes si bien fermées, que quiconque fût venu au monument, soit connu, soit inconnu, auroit cru sans doute que la plus honnête femme du monde avoit expiré sur le corps de son mari.

Le Soldat charmé de la beauté de sa *Dame*, & du secret de sa bonne fortune, achetoit tout ce que son peu de bien lui pouvoit permettre ; & à peine la nuit étoit-elle venue, qu'il l'apportoit dans le monument. Cependant comme les parens d'un de ces pendus s'aperçurent qu'il n'y avoit plus de garde, ils enleverent le corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre Soldat, qui s'étoit laissé abuser, pour demeurer trop long temps attaché à son plaisir, voyant le lendemain une de ces croix sans cadavre, alla trouver sa maîtresse dans la crainte du supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé : qu'au reste il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation ; & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la supplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même tombeau fatal à son époux & à son galant. Cette femme, aussi charitable que prude: *Eh! aux Dieux ne plaisent*, dit-elle, *que je voye en même-temps les funérailles de deux personnes si cheres : j'aime mieux pendre le mort que de faire périr le vivant.* Selon ce beau discours, elle tire le corps du cercueil, pour l'attacher à cette croix où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conseil ingénieux d'une femme si avisée ; & le lendemain tout le peuple s'étonna de quelle maniere un homme mort avoit pu aller au gibet.

CONVERSATION DU MARÉCHAL D'HOQUINCOURT AVEC LE PERE CANAYE.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt (1), le Pere Canaye qui y dînoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion éxige de nous ; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

» A qui parlez-vous des Esprits-forts, dit le » Maréchal, & qui les a connus mieux que » moi ? Bardouville & Saint-Ibal ont été les » meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui » m'engagerent dans le parti de Monsieur le

(1) Le Maréchal d'Hoquincourt étoit alors (1654.) à Péronne, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

» Comte (1) contre le Cardinal de Richelieu.
» Si j'ai connu les Esprits-forts? Je ferois un
» livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville
» mort, & Saint-Ibal retiré en Hollande, je
» fis amitié avec la Frette & Sauvebœuf.
» Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves
» gens. La Frette étoit un brave homme, &
» fort mon ami. Je pense avoir assez témoi-
» gné que j'étois le sien dans la maladie dont
» il mourut. Je le voyois mourir d'une petite
» fiévre, comme auroit pu faire une femme;
» & j'enrageois de voir la Frette, ce la Frette,
» qui s'étoit battu contre Bouteville, s'étein-
» dre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous
» étions en peine, Sauvebœuf & moi, de sau-
» ver l'honneur à notre ami; ce qui me fit
» prendre la résolution de le tuer d'un coup
» de pistolet, pour le faire périr en homme
» de cœur. Je lui appuyois le pistolet à la tête,
» quand un B.... de Jesuite, qui étoit dans
» la chambre, me poussa le bras, & détour-
» na le coup. Cela me mit en si grande cole-
» re contre lui, que je me fis Janséniste.

Remarquez-vous, Monseigneur, dit le Pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan est toûjours aux aguêts*: circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres: il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer; pis que dévorer, pour*

(1) Le Comte de Soissons.

vous faire Janséniste. Vigilate, vigilate; *on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.*

» Le Pere a raison, *dit le Maréchal.* J'ai » ouï dire que le Diable ne dort jamais. Il » faut faire de même; bonne garde, bon pied, » bon œil. Mais quittons le Diable, & par- » lons de mes amitiés. J'ai aimé la Guerre de- » vant toutes choses; Madame de Montbazon » après la guerre; & tel que vous me voyez, » la Philosophie après Madame de Montba- » zon. *Vous avez raison*, reprit le Pere, *d'aimer la guerre, Monseigneur; la guerre vous aime bien aussi; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi moi? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de son armée de Flandre: n'est-ce pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat? Je le suis, Monseigneur, & ne rens pas moins de service à Dieu dans le Camp, que je lui en rendrois au Collége de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, est servir son Prince; & servir son Prince, est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente.*

» Quoi, mon Pere, vous voudriez que j'aimasse comme un sot ? Le Maréchal d'Hoquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne faire que soupirer. Je voulois, mon Pere, je voulois : vous m'entendez bien ». JE VOULOIS ! *Quels* JE VOULOIS ! *En verité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de Saint-Louis seroient bien étonnés de ces* JE VOULOIS. *Quand on a été long temps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons ; vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.*

» Il n'y a point là de divertissement, mon » Pere ; savez-vous à quel point je l'aimois » ? *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR. » Point » d'*aras* mon Pere. Voyez-vous *dit le Maréchal, en prenant un couteau, dont il serroit* » *le manche* ; voyez-vous, si elle m'avoit » commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. ». Le Pere surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-fait à la priere il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable ; & à lui voir le coûteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en éxécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant ; je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte (1), & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux, *reprit le* » *Maréchal* : la plus belle du monde (2) » commençoit à me lanterner, lorsqu'elle » mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle un » certain Abbé de Rancé (3), un petit Janséniste,

(1) Madame la Duchesse de Montbazon, fille du Comte de Vertus, étoit encore en vie : elle ne mourut qu'en 1657. M. de S. Evremond ne l'ignoroit pas ; mais il a cru qu'on lui pardonneroit aisément cet anachronisme si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a long-temps que M. Baile a fait cette remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA RE'PUBLIQUE DES LETTRES, Décembre 1686. Article IV.

(2) C'est ainsi que le Maréchal d'Hoquincourt appelloit Madame de Montbazon.

(3) Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, si connu depuis sous le nom d'*Abbé de la Trappe*, étoit un des amans de la Duchesse de Montbazon; & quoiqu'en disent ses panégyristes, il est sûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame, fut le principal motif de sa conversion & de sa retraite.

» niste, qui lui parloit de la GRACE devant
» le monde, & l'entretenoit de toute autre
» chose en particulier. Cela me fit quitter le
» parti des Jansénistes. Auparavant je ne per-
» dois pas un sermon du Pere Desmâres, &
» je ne jurois que par Messieurs de Port-Royal.
» J'ai toujours été à confesse aux Jesuites de-
» puis ce temps là ; & si mon fils a jamais
» des enfans, je veux qu'ils étudient au Col-
» lége de Clermont, sur peine d'être déshé-
» rités.

Oh! que les voyes de Dieu sont admirables! s'écria le Pere Canaye. *Que le secret de sa justice est profond! Un petit coquet de Janséniste poursuit une Dame, à qui Monseigneur vouloit du bien: le Seigneur miséricordieux se sert de la Jalousie, pour mettre la conscience de*

Voici comment cela arriva. Madame de Montbazon mourut de la petite vérole dans une maison de campagne. L'Abbé, qui étoit parti de Paris sur la premiére nouvelle de sa maladie, arrive dans cette maison. Ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'appartement de la Duchesse par un degré dérobé qu'il connoissoit; & le premier objet qui se présente à sa vûe, c'est la tête toute sanglante de Madame de Montbazon qu'on avoit coupée, parce que le cercueil s'étoit trouvé trop court, & à côté de la tête ses yeux sur une assiette. Cela fit une impression si vive sur lui, qu'il renonça au monde, & établit dans son Abbaye de la Trappe une réforme très-austére. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

Monseigneur entre nos mains. Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eut fini ses pieuses réfléxions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, & je demandai à Monsieur le Maréchal, si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succedé à la passion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

» Je ne l'ai que trop aimée la Philosophie, » *dit le Maréchal*, je ne l'ai que trop aimée ; » mais j'en suis revenu, & je n'y retourne pas. » Un Diable de Philosophe m'avoit tellement » embrouillé la cervelle de *premiers parens*, » de *pomme*, de *serpent*, de *paradis terrestre*, » & de *cherubins*, que j'étois sur le point de » ne rien croire. Le Diable m'emporte si je » croyois rien. Depuis ce temps-là je me fe» rois crucifier pour la Religion. Ce n'est » pas que j'y voye plus de raison; au contraire, » moins que jamais : mais je ne saurois que » vous dire, je me ferois crucifier sans savoir » pourquoi

Tant mieux, *Monseigneur*, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux : ce ne sont point mouvemens humains, cela vient de Dieu.* Point de raison ! *c'est la vraye religion cela :* Point de raison ! *Que Dieu vous a fait, Monsieur, une belle grace !* Estote sicut infantes ; *soyez comme des Enfans. Les enfans ont encore leur innocence ; & pourquoi ?*

parce qu'il n'ont point de raison. Beati pauperes spiritu; *bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pechent point: la raison? c'est qu'ils n'ont point de raison.* POINT DE RAISON; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE; JE NE SAI POURQUOI: *les beaux Mots! Ils devroient être écrits en lettres d'or.* CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. *En verité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel.* POINT DE RAISON! *Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace* (1)!

Le Pere eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la Raison: mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas, & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. » Si je voulois faire le » politique, comme les autres, je me retire- » rois dans mon cabinet, pour lire les dépê- » ches de la Cour, mais j'agis, & je parle » toujours à cœur ouvert. Monsieur le Cardi- » nal me mande que Stenay est pris (2), que » la Cour sera ici dans huit jours, & qu'on » me donne le commandement de l'armée

(1) Voyez le Jugement que M. Bayle a fait de ce passage dans le III. ECLAIRCISSEMENT, mis à la fin de son DICTIONNAIRE.

(2) Stenay fut pris le 6. d'Août 1654.

» qui a fait le siége, pour aller secourir Arras
» avec Turenne & la Ferté. Je me souviens
» bien que Turenne me laissa battre par Mon-
» sieur le Prince (1), lorsque la Cour étoit à
» Gien: peut-être que je trouverai l'occasion
» de lui rendre la pareille. Si Arras étoit
» sauvé, & Turenne battu, je serois content:
» j'y ferai ce que je pourrai: je n'en dis pas
» davantage (2).

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre Monsieur de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit déja assez loin de la ville. Ce qui nous fit prendre congé plûtôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au Camp. » Et quel cheval voulez-vous, mon Pere? dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monseigneur; ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre :* qualem me decet esse, mansuetum; *tel qu'il faut que je sois, doux, » paisible. Qualem me decet esse, mansuetum!*
» J'entens un peu le Latin, dit le Maréchal,

(1) A Bleneau le 7. d'Avril 1652.
(2) Ces trois Maréchaux ayant forcé les lignes en trois endroits, battirent les Espagnols, entrerent dans Arras, & obligérent M. le Prince à se retirer.

» *mansuetum* seroit meilleur pour des brebis
» que pour des chevaux. Qu'on donne mon
» cheval au Pere, j'aime son ordre, je suis
» son ami; qu'on lui donne mon bon che-
» val ».

J'allai dépêcher mes petites affaires, & ne demeurai pas long-temps sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre Pere Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le bon cheval de Monsieur d'Hoquincourt. C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il mâchoit éternellement son mords, alloit toûjours de côté, hennissoit de moment en moment; & ce qui choquoit fort la modestie du Pere, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales. » Et que
» vois-je, mon Pere, *lui dis-je en l'abordant*;
» quel cheval vous a-t-on donné-là ? Où est
» la monture du bon Pere Suarez, que vous
» avez tant demandée » ? *Ah ! Monsieur, je n'en puis plus, je suis roué*...... Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il part un liévre. Cent cavaliers se débandent pour courir après, & on entend plus de coups de pistolet qu'à une escarmouche. Le cheval du Pere, accoutumé au feu sous le Maréchal, emporte son homme, & lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une chose plaisan-

te de voir le Jesuite à la tête de tous malgré lui. Heureusement le liévre fut tué, & je trouvai le Pere uu milieu de trente cavaliers, qui lui donnoient l'honneur d'une chasse, qu'on eût pût nommer une Occasion. Le Pere recevoit la louange avec une modestie apparente; mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du bon Pere Suarez, & se savoit meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le Barbe de Monsieur le Maréchal. Il ne fut pas long-temps sans se souvenir du beau Dit de SALOMON : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* A mesure qu'il se refroidissoit, il sentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu insensible ; & la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la Société, & la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée. Mais toutes ses réflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au camp, & il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa premiere peine, & l'exemtai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pû souhaiter. Il me remercia mille fois, & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en Jesuite réservé, qu'en homme libre & sincére.

(1) Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. *C'est un bon Seigneur*, me dit-il, *c'est une bonne ame : il a quitté les Jansénistes : nos Peres lui sont fort obligés ; mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette premiére franchise, je voulois m'en attirer encore une autre. » D'où » vient, *continuai-je*, la grande animosité » qu'on voit entre les Jansénistes & vos Pe- » res? Vient-elle de la diversité des sentimens » sur la Doctrine de la GRACE? » *Quelle folie! quelle folie!* me dit-il, *de croire que nous nous haïssons, pour ne penser pas la même chose sur la* GRACE! *Ce n'est ni la* GRACE, *ni les* CINQ PROPOSITIONS *qui nous ont mis mal ensemble. La jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence; ils affectent l'austérité & la rigueur : nous consolons les ames par des exemples de la miséricorde de Dieu, ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la*

(1) M. de S. Evremond avoit fait sa Rhétorique sous le P. Canaye au Collége de Clermont, comme je l'ai remarqué dans sa VIE.

crainte où nous portons l'espérance, & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes, mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant, & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois purement Jesuite avec lui, & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel esprit que sa derniere profession lui avoit fait prendre ; & il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus longtemps : mais comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procédé, que j'étois satisfait de sa confidence.

CONVERSATION

CONVERSATION DE M. D'AUBIGNY AVEC M. DE S. EVREMOND.

AYANT raconté un jour à Monſieur d'Aubigny (1) la converſation que j'avois eue avec le Pere Canaye : » Il n'eſt pas » raiſonnable, *me dit-il*, que vous rencon- » triez plus de franchiſe parmi les Jeſuites, » que parmi nous. Prenez la peine de m'é- » couter, & je m'aſſûre que vous ne me trou- » verez pas moins d'honneur qu'au révérend » Pere dont vous me parlez.

» Je vous dirai que nous avons de fort » beaux eſprits, qui font valoir le Janſéniſ- » me par leurs ouvrages, de vains diſcou- » reurs, qui pour ſe faire honneur d'être Jan- » séniſtes, entretiennent une diſpute conti- » nuelle dans les maiſons ; des gens ſages &

(1) Louis Stuart d'Aubigny, oncle du Duc de Richemond & de Lenox. Voyez la VIE de M. de S. Evremond ſur les années 1662. & 1666.

» habiles, qui gouvernent prudemment les
» uns & les autres. Vous trouverez dans les
» premiers de grandes lumiéres, assez de bon-
» ne foi, souvent trop de chaleur, quelque-
» fois un peu d'animosité. Il y a dans les se-
» conds beaucoup d'entêtement & de fantai-
» sie : les moins utiles fortifient le parti par le
» nombre ; les plus considérables lui donnent
» de l'éclat par leur qualité. Pour les politi-
» ques, ils s'employent, chacun selon son
» talent ; & gouvernent la machine par des
» moyens inconnus aux personnes qu'ils font
» agir.

» Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la
» GRACE, qui traitent cette question si cé-
» lébre, & si souvent agitée; ceux qui mettent
» le Concile au-dessus du Pape, qui s'oppo-
» sent à son infaillibilité, qui choquent les
» grandes prétentions de la Cour de Rome,
» sont persuadés de ce qu'ils disent : capables
» toutefois de changer de sentiment, s'il arri-
» ve un jour que les Jesuites trouvent à pro-
» pos de changer d'opinion. Nos Directeurs
» se mettent peu en peine de la doctrine. Leur
» but est d'opposer société à société, de se fai-
» re un parti dans l'Eglise, & du parti dans
» l'Eglise une cabale dans la Cour. Ils font
» mettre la réforme dans un Convent sans se
» réformer : ils exaltent la pénitencce sans la
» faire ; ils font manger des herbes à des gens

» qui cherchent à se distinguer par des singu-
» larités, tandis qu'on leur voit manger tout
» ce que mangent les personnes de bon goût.
» Cependant nos Directeurs, tels que je les
» dépeins, servent mieux le Jansénisme par
» leur direction, que ne font nos meilleurs
» Ecrivains par leurs beaux Livres.

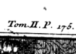
» C'est une conduite sage & prudente qui
» nous maintient; & si jamais M. de Beliévre,
» M. de Légue, & M. du Gué Bagnols, vien-
» nent à nous manquer, je me trompe, ou
» l'on verra un grand changement dans le Jan-
» sénisme. La raison en est, que nos opinions
» auront de la peine à subsister d'elles-mêmes.
» Elles font une violence éternelle à la na-
» ture; elles ôtent de la Religion ce qui nous
» console; elles y mettent la crainte, la dou-
» leur, le désespoir. Les Jansénistes voulant
» faire des Saints de tous les hommes, n'en
» trouvent pas dix dans un Royaume, pour
» faire des Chrétiens tels qu'ils les veulent.
» Le christianisme est divin; mais ce sont
» des hommes qui le reçoivent; & quoiqu'on
» fasse, il faut s'accommoder à l'humanité.
» Une Philosophie trop austére fait peu de sa-
» ges: une politique trop rigoureuse peu de
» bons sujets; une Religion trop dure peu d'a-
» mes Religieuses qui le soient long-temps.
» Rien n'est durable, qui ne s'accommode à
» la nature. LA GRACE dont nous parlons

» tant, s'y accommode elle-même. Dieu se
» sert de la docilité de notre esprit, & de la
» tendresse de notre cœur, pour se faire ai-
» mer. Il est certain qne les Docteurs trop ri-
» gides donnent plus d'aversion pour eux que
» pour les péchés. La pénitence qu'ils prê-
» chent, fait préférer la facilité qu'il y a de
» demeurer dans le vice, aux difficultés qu'il
» y a d'en sortir.

» L'autre extrémité me paroît également
» vicieuse. Si je hais les esprits chagrins qui
» mettent du péché en toutes choses, je ne
» hais pas moins les Docteurs faciles & com-
» plaisans, qui n'en mettent à rien; qui favo-
» risent le déréglement de la nature, & se
» rendent partisans secrets des méchantes
» mœurs. L'Evangile entre leurs mains a plus
» d'indulgence que la morale : la Religion
» ménagée par eux, s'oppose plus foiblement au
» crime que la raison. J'aime les gens de bien
» éclairés, qui jugent sainement de nos actions,
» qui nous exhortent sérieusement aux bon-
» nes, & nous détournent, autant qu'il leur
» est possible, des mauvaises. Je veux qu'un
» discernement juste & délicat leur fasse con-
» noître la véritable différence des choses;
» qu'ils distinguent l'effet d'une passion, &
» l'exécution d'un dessein; qu'ils distinguent
» le vice du crime, les plaisirs du vice; qu'ils
» excusent nos foiblesses, & condamnent nos

» désordres ; qu'ils ne confondent pas des ap-
» pétits legers, simples & naturels, avec de
» méchantes & perverses inclinations. Je veux,
» en un mot, une morale chrétienne, ni au-
» stére, ni relâchée.





SIR POLITICK.
Comedie

SIR
POLITICK
WOULD-BE,

COMEDIE

A la maniére des Anglois.

ACTEURS.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

M. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

MADAME DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact & régulier, qui voit jusqu'aux derniéres Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *homme d'esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE, *faisant la* DOGESSE, *& ses* DEMOISELLES, *faisant les* FEMMES DE SENATEURS.

DOMINICO, *Vénitien mystérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, Ami de* TANCREDE.

QUATRE SENATEURS.
- AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
- AZARO, *beau Discoureur.*
- AMELINO, *du même esprit.*
- PAMFILINO, *homme de bon sens.*

UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scéne est à Venise.

SIR POLITICK WOULD-BE, *COMEDIE.* (1)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK WOULD-BE.

M. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de votre réputation en général, & les graces que ma maison a reçûes de vous en particulier, m'obligent à vous assûrer du respect que j'ai pour votre personne, & de la reconnoissance que j'ai de vos faveurs.

(1) Le Duc de Buckingham, & M. d'Aubigny, ont eu beaucoup de part à la composition de cette Piéce. Voyez la VIE de M. de S. Evremond sur l'année 1662.

SIR POLITICK.

Permettez que je ſache votre nom.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je ſuis ce François, dont la femme a reçû chez vous tant de courtoiſie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à votre bien humble ſerviteur, de lui avoir rendu quelque ſervice. Le pouvoir eſt petit, mais la bonne volonté eſt grande.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoiſſons par notre propre expérience la bonne volonté & le crédit : trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans notre mauvaiſe fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à votre âge & en famille, vous ne voyagiez pas ſans cauſe. Poſſible quelque ſtratagême de Cour vous a obligé d'en ſortir.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu aſſez de prudence pour me garantir de ces ſtratagêmes de Cour : mais on ſe trouve enveloppé dans des malheurs publics, que la prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France eſt la grande mer, où s'élevent les tempêtes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Chaque Pays a ſes tempêtes : la vertu a des

envieux par tout ; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques orages en ma vie : mais j'ai su m'accommoder aux vents,& me servir assez bien des voiles. Graces à la Politique, je pense être arrivé au port présentement.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au public de vos talens : & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'est pas tout-à-fait oisive : nous avons de quoi nous donner toujours un peu d'occupation.

M. DE RICHE-SOURCE.

Votre capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de conseil : & quoique vous n'ayiez de poste ici, je massure que vous ne laissez pas d'avoir grande part au affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toûjours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années, du moins, ont dû me donner de l'expérience : mais la République est bonne & sage ; elle n'a pas besoin d'autre conseil que du sien.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est en quoi paroît sa sagesse, de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avoue qu'on se trompe dans la bonne opinion qu'on a de moi. A la vérité, beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des lumiéres que je n'ai pas.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mérite ; & le Sénat vous mettant dans son corps, fera par intérêt ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR POLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous avez quitté le Pays orageux, pour chercher celui où regne le calme.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ah ! Monsieur je ne hais rien tant que le repos, & tiens à grand malheur pour moi, d'avoir quitté la France. C'est le Pays des affaires & de la fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas ; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce pays-ci.

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné, vous peut-être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

M. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à Venise un secours si nécessaire : & en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre connoissance peut-être compté entre les meilleures fortunes. Mais, Monsieur......

SIR POLITICK.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté ? Je vais dire un mot à un Sénateur, qui m'avoit chargé de quelque projet politique.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon temps, si vous le trouvez bon, pour jouir quelquefois d'une conversation si profitable.

SIR POLITICK.

Vous en serez toujours le maître, & pouvez commander à toute heure à un serviteur particulier. Si toutefois vos affaires vous permettoient de demeurer ici un moment, je reviendrois vous trouver.

M. DE RICHE-SOURCE

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira ; j'attendrai avec plaisir votre retour.

SCENE II.

M. DE RICHE SOURCE, Me. DE RICHE-SOURCE.

M. DE RICHE-SOURCE.

AH ma femme, que je viens d'entendre un habile-homme!

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit? C'est le premier homme que j'aye vû de ma vie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement; mais je ne m'y connois point, ou Sir Politick est une personne bien capable.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Capable! au delà de tout ce que vous pouvez penser; & le meilleur ami qu'on vît jamais. Si nous en avions eu un en France, fait comme lui, nous ne serions pas à Venise.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choses comme elles sont; Sir Politick étoit à Venise quand nous étions à Paris: présentement nous sommes tous deux en même lieu, & j'entrevois des choses qui pourroient bien nous consoler de la disgrace où nous sommes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne fauriez vous imaginer le fecours que vous en pouvez tirer : & ne craignez point de lui communiquer vos lumiéres, (en cas qu'il vous communique les fiennes, cela s'entend ;) il eft homme d'honneur, & auffi fûr qu'il eft habile. C'eft un tréfor que d'avoir Sir Politick pour ami.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'eft bien mon deffein de faire une bonne liaifon avec lui : mais me confeilleriez-vous de lui découvrir notre grande affaire ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui, la Circulation, qui eft, comme vous favez, le plus beau projet du monde.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne fauriez mieux faire : auffi-bien eft-il impoffible de le conduire feul.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raifon, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une converfation avec lui auparavant ; non pas que je m'en défie, de la forte que vous m'en parlez : mais un fi bon Politique pourroit prendre quelque méchante impreffion de moi, fi je lui communiquois d'abord une fi grande penfée.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'eft pas à nous autres femmes d'entrer

en de telles affaires : vous en userez comme il vous plaira.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déja de retour. Allez-vous-en ; je me trompe, ou nous allons entamer bien des choses.

SCENE III.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, DOMINICO, *qui les écoute.*

M. DE RICHE-SOURCE.

MOnsieur, nous nous sommes assez observés. Il est de la prudence d'un homme sage de ne se fier pas légérement aux inconnus : mais puisque les hommes ne font pas les affaires seuls, & qu'il est impossible de rien exécuter de beau, sans entrer en confiance ; je vous supplie, Monsieur, de ne me refuser pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma pensée : mais il n'étoit pas, ce me semble, de la dignité de ma politique de m'ouvrir le premier.

M. DE RICHE-SOURCE.

La France est assez considérable dans l'Europe,

rope, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre femme m'en a averti plus d'une fois; je ne suis pas à apprendre votre mérite & vos qualités: mais puisque vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques observations que j'ai faites. Chaque Pays a ses usages; c'est pourquoi je vous recommande ces choses: Premiérement, le pas grave, & la contenance composée: cela sent son personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez, & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira: que toutes vos actions soient reglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout; ce que je laisse purement à votre choix (1).

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile-homme, si assisté comme je suis de vos conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumiéres de la constitution de cet Etat.

(1) Cela est imité de la COMEDIE de *Ben. Johnson* intitulée, VOLPONE, OR THE FOX; c'est-à-dire LE RENARD.) Act. IV. Sç. I.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée. Vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce monde, & je pense que le gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier secret, que les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul DOGE.

DOMINICO *qui vient sur le Théatre, les écoute à ces mots de* République *& de* Doge, *& dit à part,*

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge ! Il y a quelque mystére ici dessous; écoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge est une espéce de Consul. Les Romains en avoient deux : moi, j'en voudrois quatre. En voici la raison. Un Doge a toujours soixante & dix ans, & quelquefois plus : ce qui lui reste de vie, n'est qu'infirmité : tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un seroit couché, trois seroient debout; si deux malades, deux en santé ; si trois, il en resteroit toujours un pour vaquer aux affaires, & se trouver à tous les Conseils.

DOMINICO, *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui

cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raiſon, tirée de la Politique. C'eſt une maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Veniſe, unité de Doge eſt abſurde, comme choſe qui ſent ſon air monarchique.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de ſi juſte. La derniére raiſon eſt d'un vrai homme d'Etat. La premiere eſt de ces choſes que l'on croit naturelles, & que tout le monde penſe, auſſitôt qu'elles ſont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République, ſans que perſonne s'en ſoit jamais aviſé. J'avoue bien qu'il y a des projets plus profonds; & vous en allez entendre un qui eſt bien d'une autre ſpéculation. Il regarde les affaires étrangéres. Vous devez ſavoir que la République a de grands intérêts à la Porte, & qu'il lui eſt néceſſaire d'être bien informée de cette Cour-là : mais ſi notre Ambaſſadeur en donne la moindre connoiſſance, il y va de ſa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des nouvelles en deux jours : & de recevoir des ſiennes en auſſi peu de temps, ſans aucun danger.

M. DE RICHE-SOURCE.

Comment, Monsieur! il faut être Magicien pour cela!

SIR POLITICK.

Si vous appellez magie ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses, je l'avoue; il n'y a pourtant rien de surnaturel; écoutez seulement. J'ai des relais de pigeons chez mes correspondans....

M. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons!

SIR POLITICK.

Cela vous surprend? Oui, de Pigeons. Je vois bien que vous n'êtes pas profond dans les affaires du Levant; écoutez. J'ai à Venise des Pigeons de l'Istrie, à qui j'attache une lettre pour l'Ambassadeur: mon correspondant de l'Istrie la prend, & l'attache au pigeon de Dalmatie: celui de Dalmatie l'attache au pigeon de la Bossine: un autre Vénitien dépêche ce dernier, qui porte ma lettre à l'Ambassadeur. Voilà des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours: cela est-il extraordinaire & utile?

M. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le sauroit être plus.

SIR POLITICK.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature; mais j'ai quitté les projets politiques, pour travailler en Spécula-

tion militaire ; & je vous dirai, comme à mon ami, que j'ai trouvé de beaux ſecrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les ſiéges ; ce qui fait que je m'y applique moins : j'en ai pluſieurs pour les batailles, qu'un Empereur ne ſauroit trop acheter.

DOMINICO *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND-SEIGNEUR*, & il ſera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monſieur, n'avez-vous pas cru que pour devenir grand homme de guerre, il falloit être aux armées ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû juſqu'ici ; & je vous avoue que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire : il n'y a rien de ſi oppoſé au grand Capitaine, que de ſe trouver aux occaſions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

M. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'eſt contre une opinion générale, & reçûe de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos peres ; mais ils étoient hommes comme nous. Si en toutes choſes on s'en étoit tenu à ce

qu'ils ont trouvé, on feroit la guerre encore avec des fléches, & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur temps. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux & pour moi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Puisque vous le trouvez bon, je vais examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir : ça, ne m'avoûrez-vous pas qu'à l'approche d'une armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage ?

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si votre Général est sujet à la crainte ; il laissera perdre l'occasion de défaire les ennemis.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien, il combat mal-à-propos, & se fait défaire lui-même.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à répliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le cabinet, on conduit une guerre de sang froid ; on fait la supputation de deux

armées : on considére quelques autres circonstances.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes, en voyant les troupes ?

SIR POLITICK.

Point du tout : à un homme d'esprit, voyez-les, ne les voyez pas, c'est la même chose. C'est toujours une armée, des gens de pied, & des gens de cheval, des canons, des mousquets, des piques, des pistolets. La spéculation militaire fait tout.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'avoue qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma supputation faite, j'envoye ordre à un Lieutenant de donner bataille, je défais les ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens ; l'armée ennemie se dissipe, & voilà un pays que j'ai sauvé.

M DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement, & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connut de bonne heure ces maximes ; & s'en est toujours fort bien servi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II ! Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son pere ; & voyant l'erreur où Charles-Quint étoit tombé, de se trouver aux occasions, il prit le parti de faire la guerre du cabinet. Qu'en arrive-t-il ? Philippe II. projette une bataille ; le Duc d'Albe la donne : à votre avis, qui la gagne ? Philippe II. assûrément ; & n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de Parme. Le Duc assiége Anvers, & Philippe prend la Ville. Oui, je tiens Philippe le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'antiquité, si vous en exceptez Périclès.

M. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, tous les hommes que j'ai vus jusques ici ; je dis les plus habiles, n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matiéres ; l'esprit demeure convaincu de vos raisons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digére les choses.

M. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je esperer une grace ?

SIR

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt être bien incivil; mais je ne ſaurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre: Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon fils en ſpéculation militaire. Le plaiſir que j'aurois de le voir plus Capitaine que ces petits Meſſieurs, qui font les entendus, pour avoir fait cinq ou ſix campagnes! Monſieur, je ne ſuis pas importun; mais je vous demande en grace quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît. Vous êtes François, & je ſuis Anglois. Nos nations ont eu autrefois de grands differends; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des armes pour nous battre.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux nations ſont en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut être ne durera-t-elle pas long-temps. Un Politique doit tout prévoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous aſſure qu'il ne me reſte aucune

amitié pour un pays, où mon mérite a été si mal reconnu.

SIR POLITICK.

Le chagrin passe, & l'amitié peut revenir. Bref, Monsieur, n'esperez pas que je vous donne rien, qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose, faites état que personne n'est plus à vous que Sir Politick. (*Ils sortent.*)

DOMINICO *seul.*

Gens dangereux à la République! Attaquer les Législateurs! Se prendre à la constitution de l'Etat! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique! Mutation de gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & rafinée par la méditation d'un spéculatif! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un projet, qui va à lui donner trois compagnons. Je veux l'en avertir lui-même; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé,) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO; MYLORD TANCREDE, *qu'il avoit connu à Londres.*

ANTONIO.

QUE voi-je! bon Dieu! Le ciel favorable à Venise, envoye ici l'Etoile du Nord briller parmi nous!

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Etoile, & je viens d'un pays où vous savez qu'on ne brille pas. Je suis de vos amis il y a long-temps, ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveller notre connoissance.

ANTONIO

Vous venez donc faire rougir nos jasmins du vermeil de vos roses?

TANCREDE *bas.*

Ce n'est plus le même homme que j'ai connu autrefois; & quel langage est ceci? Voyons pourtant jusqu'au bout. (*haut.*) Il est vrai que nous avons des roses en abondance; & puis, ce sont les armes d'Angleterre.

ANTONIO.

Les armes d'Angleterre sont des roses en

peinture ; mais en effet des tonnerres si redoutables sur les ondes, que les foudres de terre-ferme en comparaison, à peine sont des éclairs.

TANCREDE.

Monsieur je ne sai que répondre là-dessus.

ANTONIO.

Les rivieres les plus profondes font le moins de bruit, & les petits torrens nous étourdissent : de même les esprits vains & legers ont plus de langage ; les solides moins de paroles & de discours.

TANCREDE.

Vous êtes obligeant pour ma nation & pour moi.

ANTONIO.

Excusez, si l'humilité de mes pensées, & la bassesse de mes termes ne peuvent s'élever à la grandeur de mon zéle ; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes services, dont vous pouvez disposer uniquement.

TANCREDE.

Je me suis toujours attendu que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos bonnes graces.

ANTONIO.

La même différence que je trouve dans les Arts, entre la théorie & la pratique ; la même se rencontre en fait de services, entre l'offre &

l'éxécution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames ont-elles le même aſcendant ſur vos inclinations, que vous avez ſur leurs ames ?

TANCREDE.

Je les ai toujours fort aimées.

ANTONIO.

Si vous aimez ces grandes beautés, fatales au repos des humains, nous avons des Helenes & des Cléopatres.

TANCREDE.

Laiſſons-les pour les Rois & les Empereurs : j'en veux, qui bien loin de troubler l'Univers, ne puiſſent pas me troubler moi-même.

ANTONIO.

Vous n'en voulez donc pas qui faſſent les tourmens des cœurs, comme les délices des yeux ?

TANCREDE.

Je veux trouver du plaiſir ſans peine.

ANTONIO.

Ah! je le comprens. Il vous faut de ces beautés innocentes, dont les traits ſont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuiſant : ſemblables à ces beaux jours, où le ſoleil adoucit ſes regards, & déſarmé de ſes brûlantes ardeurs, laiſſe jouir les hommes d'un temps agréable & ſerain.

TANCREDE *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon ami, je veux voir s'il m'est bon à quelque chose.(*haut.*) Vous m'entendrez mieux, si vous comprenez que je veux de belles Putains.

ANTONIO *bas.*

Expression du Nord ! (*haut.*) Vous voulez dire des Courtisanes : personnes officieuses, qui rappellant une image des premieres Loix de la nature, s'affranchissent de la tyrannie des nôtres, pour le plaisir commun des deux sexes.

TANCREDE.

Voilà justement mon fait.

ANTONIO.

Nous vous conduirons, quand il vous plaira, chez des Flores & des Laïs. Vous ne désagréerez pas que j'y fasse trouver un concert, où les Sirénes, d'enchanteresses qu'elles sont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas que si peu de chose m'acquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai, & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un repas d'invention, & j'ai besoin d'officiers ingénieux, qui puissent bien répréſenter la gentilleſſe de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là, de gentilleſſe & d'artifice dans un repas ? Les viandes les plus naturelles ſont les meilleures.

ANTONIO.

Votre Seigneurie parle encore ſelon la coutume groſſiére de France & d'Angleterre, où l'on convie ſes amis à un repas pour boire & manger. Notre nation a des maniéres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à votre retour, comme vous le jugerez à propos. Nos feſtins ſe font ici pour le charme de la vûe.

TANCREDE.

Et pour le goût, rien ?

ANTONIO.

Le goût n'eſt que pour les repas vulgaires : ce ſont ici des illuſions agréables.

TANCREDE.

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme curieux, & ſans appétit.

ANTONIO.

Si, ſi; vous comprenez.

TANCREDE.

Vous me donnez une grande curioſité.

Quand puis-je espérer cette fête ?

ANTONIO.

Je ne puis pas répondre du temps. J'ai bien un homme admirable pour plier le linge, qui représente toutes sortes de poissons, & divers oiseaux.

TANCREDE.

C'est déja une assez grande merveille.

ANTONIO.

Ah ! j'ai plus. J'ai un pâtissier, qui peut faire un service de patés, à l'ouverture desquels sortiront mille oiseaux, qui voltigeront dans la sale, au grand contentement des curieux, ravis d'une chose si surprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc ; après tout cela ?

ANTONIO.

Un homme bien nécessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui sait travailler une rave en Siréne, d'un artifice sans égal. C'est un ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconvénient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

ANTONIO.

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en sucre.

TANCREDE.

Un Confiturier, voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Un Ingénieur, qui fait un château de sucre avec des tours & d'autres fortifications si bien entenduës, que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

TANCREDE.

Cela vaut une leçon de Mathématique.

ANTONIO.

Mieux sans doute. C'est-là particuliérement que j'ai appris l'Art militaire.

TANCREDE.

Je suis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement, non comme nos brutaux, qui ne trouvent au repas que le plaisir de manger.

ANTONIO.

En ce pays, tout est esprit, gentillesse, invention. S'il faut manger, par une nécessité naturelle que nous avons commune avec les bêtes, on mange chacun chez soi, pour cacher les imperfections où la nature nous assujettit : mais en public, ce ne sont que subtiles apparences, figures ingénieuses, & délicates représentations ; car vous devez

ſavoir que tout dépend du bel art, & de la belle cérémonie.

TANCREDE.

Je ne ſuis déja plus ſi groſſier que j'étois, & j'eſpére de me rendre digne un jour de votre table. En attendant ce repas, que vous me promettez, vous trouverez bon que ſuivant votre conſeil, j'aille cacher mes imperfections naturelles à mon logis.

ANTONIO *ſeul.*

Quelque effort que faſſe notre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux choſes ſublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes penſées & mes diſcours au génie de ſon peuple. J'ai voulu faire ici l'honneur de ma nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux, & très-relevés: mais je me ſuis apperçu par des réponſes vulgaires, que j'allois au de-là de ſa portée. Je hais les eſprits bas & rampans, je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme ſi commun.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de temps, je vous prie, & voyons aujourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi, promenons-nous, je vous prie; nous n'aurons que trop de loisir à Venise pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous conversation? s'amuser à discourir? Je ne suis pas venu d'Allemagne pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas un quart-d'heure d'entretien. Mais qui est cet étranger qui vient vers nous?

L'ALLEMAND.

C'est un Mylord avec qui je loge, cousin du Duc de Buckingham : voulez-vous faire connoissance avec lui ?

LE MARQUIS.

Cousin, dites-vous, du Duc de Buckingham ; & si je veux faire connoissance ?

L'ALLEMAND.

Je ne sai pas si vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoissance de personne.

LE MARQUIS.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc, je négligerois la connoissance de son parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puisque l'occasion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Présentez-moi, je vous prie.

L'ALLEMAND.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui desire de vous connoître.

LE MARQUIS.

Monsieur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire que je dois tout au parent de Monsieur le Duc de Buckingham.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monsieur de Buckingham m'est avantageux en tout, &

particuliérement à me donner celui de votre amitié.

LE MARQUIS.

C'est peu de chose, Monsieur, que mon amitié ; mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'assurément vous pouvez disposer de mon bien & de ma vie.

TANCREDE.

On est heureux, Monsieur, de pouvoir obliger un homme de mérite, & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un plaisir médiocre l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la chose comme elle est, sans manquer d'un mot. Monsieur de Montmorency, l'honneur de notre nation, (cela se peut dire,) ayant su que j'allois en Angleterre, me donna une lettre pour Mylord-Duc, votre parent, & me chargea de lui témoigner la joie qu'il avoit de l'heureux accouchement de Madame sa femme, & de la naissance de Monsieur son fils. C'étoit une pure civilité. Monsieur de Montmorency étoit Amiral de France, Monsieur de Buckingham Amiral d'Angleterre : d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de France est plus grand que celui d'Angleterre, la flote Angloise plus considérable que la nôtre ; tous deux Ducs, grands-Seigneurs, bien

faits, libéraux, généreux. Ce n'eſt pas à moi de décider ; & il me ſemble que toutes choſes étoient aſſez égales entr'eux. Enfin, Monſieur de Montmorency me chargea de ce compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la poſte auſſi-tôt. J'arrive à Calais, & m'embarque avec le vent & la marée : mais la mer étoit ſi groſſe, & la tempête ſi furieuſe, qu'à la damnation de mon ame, les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du bateau. Nous fûmes cinq groſſes heures à paſſer, qui furent cinq années pour moi. Mon nom n'eſt pas inconnu dans les armées. J'ai vu quelques batailles en ma vie, & me ſuis trouvé à quelques logemens. C'eſt-là qu'on connoît les braves. J'ai ouï dire à Monſieur de Vignoles (1) qu'il n'y avoit pas une action plus périlleuſe dans la guerre. Ce n'eſt pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire ſans vanité, que j'ai fait d'aſſez beaux combats, & de toutes ſortes. Avec cela, Monſieur, mon paſſage a été la plus grande, & peut-être la ſeule peur que j'aye jamais euë.

TANCREDE.

Cela ne ſe doit pas appeller peur ; c'eſt manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

(1) Vieux Maréchal de Camp ſous le régne du Loüis XIII. à qui on ſe remettoit ordinairement du ſoin de l'Infanterie.

LE MARQUIS.

Je me suis mépris aux termes : ce n'étoit pas peur, Mylord, vous avez raison ; cependant j'aimerois mieux cent périls de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois, de ces marauts sans doute, qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur ! ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une tempête ! vous m'avoüerez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un homme de cûr, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des coquins faire les intrépides mal-à-propos. J'aurois donné la moitié de mon bien, pour tenir ces brutaux à une sortie, ou à quelque assaut. Nous eussions vu, morbleu....... Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah ! Monsieur, il faudroit être de méchante humeur, pour ne prendre pas plaisir à un récit si agréable.

LE MARQUIS.

Enfin ; me voilà passé. Je compte la poste pour rien, excepté que les maîtres des postes rançonnent les François. J'arrive à Londres, où le soir je fais mettre un habit à l'air, pour

lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné, & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pus; non pas magnifiquement: mais les gants, le collet, les plumes, les rubans, avoient ce je ne sai quoi, qu'il ne faut pas disputer aux François. Les autres Nations nous veulent imiter: mauvais singes, ou Dieu me damne. En cet état, je m'en vais chez Mylord-Duc. Ah, Monsieur, quel visage, quel air, quelle mine. Il n'avoit rien d'étranger, & jamais François n'a eu la mine plus Françoise que lui. Voici le compliment, que je lui fis, le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour, pour savoir que les longues harangues y sont mal reçuës. *Monsieur*, lui dis-je, *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la naissance de Monsieur votre fils.* Je ne parlai point des couches de la femme, de peur d'allonger le compliment: je crus que la naissance du fils comprenoit tout. *Mais*, continuai-je, *de tous ceux, Monsieur, qui s'interessent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui soit plus votre serviteur que lui.* J'ajoûtai cela de moi, pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eut toûjours son chapeau hors de la tête; & après que j'eus fini, il me répondit en ces termes, que je n'oublierai jamais; *Je suis bien obligé à Monsieur*

sieur de Montmorenci de sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment, & en votre particulier, Monsieur, de vous servir. Par-Dieu, cela est bien civil !

TANCREDE.

Monsieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'assure qu'il ne fut pas long-temps sans vous faire ces petits plaisirs dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'est-là le plaisir dont je vous parlois : un homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plûpart des gens ont le cœur fait : je sai bien pour moi que ces choses-là sont les seules qui me touchent. Peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniére, si j'avois demeuré plus long-temps à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappella sans doute à Paris ?

LE MARQUIS.

Nulle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laissent pas un homme de votre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

LE MARQUIS.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord. Il est vrai que je n'ai guére été sans quelque Amourette en ma vie. En ce temps-là j'aimois une Dame, aussi-bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs, qui font un métier de la galanterie, les faiseurs de siéges attaquerent cette place, & furent repoussés. Un des plus renommés parmi les galans, ne put souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai; il y eut une affaire entre nous, où il ne fut pas heureux. Voilà de l'éclat, comme vous pouvez penser, & aussi-tôt martel en tête au mari, qui sous prétexte d'affaires domestiques, l'emmena à la campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le temps de son absence pour voyager, & j'allai en Angleterre, dans le dessein d'y faire quelque sejour; mais....

TANCREDE.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de France, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

LE MARQUIS.

Point du tout, votre pays me paroît agréable; outre que la guerre tantôt de-çà, tantôt

de-là, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement : les Anglois n'aiment pas notre Nation : nos bons vins de Grave les font toujours ſouvenir de la perte de la Guienne : ils ne ſauroient nous le pardonner.

TANCREDE.

Nous garderions long-temps notre reſſentiment. Je vous aſſûre qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils ſont honnêtes gens ; & je ſuis fâché qu'un plus long ſéjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

LE MARQUIS.

Vous me parlez de gens de qualité ! il n'y a rien de ſi civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avouez qu'il eſt furieux. Comment ! Je ne pouvois faire deux pas dans la rue, ſans entendre à mes oreilles : *Francheman* : c'eſt un *Francheman*. Ah ! Monſieur, qu'on nous haït !

TANCREDE.

Monſieur, je me rens, puiſque cela vous eſt arrivé à vous-même : juſques-là, je n'avois pas remarqué une animoſité ſi extraordinaire.

LE MARQUIS.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne ſuis pas menteur. Sur la perte de mon ſalut, j'entendois *Francheman*

à droit, *Francheman* à gauche, *Francheman* par-tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guéres d'injures. Aussi, de se fâcher sottement, & de se commettre avec un peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repasser la mer, & ensuite de voir l'Italie.

TANCREDE.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande différence de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curiosité d'un voyageur. Mais je ne m'aperçois pas que j'empêche ici votre conversation : je me retire, & rens graces à Monsieur, de m'avoir donné l'honneur de votre connoissance.

LE MARQUIS.

C'est à moi de le remercier, Mylord. Il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes respects, & vous assurer de mon obéissance. (*parlant à l'Allemand*) Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoissance de ce Mylord. Il est pardieu fort honnête homme, & il se connoît en gens. On ne peut pas en user plus civilement qu'il a fait avec moi. Il a été long-temps en France assurément.

L'ALLEMAND.

Et à Strasbourg, à Francfort, à Nuremberg. Il a fort voyagé.

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui ?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici. Voilà deux Venitiens qui approchent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance, & je n'ai pas de temps à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

VOTRE Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystére m'a donné envie de les

écouter ; & heureusement j'ai oüi ce que je m'en vais dire à votre Excellence.

AGOSTINO.

On m'a déja donné quelques avis sur ces deux Etrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Poursuivez.

DOMINICO.

Il se passoit entr'eux divers discours tendans à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

AGOSTINO.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs noms ?

DOMINICO.

Je ne les ai point quittés de vûe qu'ils ne soient entrés dans leur maison ; & m'étant informé autant que j'ai pû, de la qualité de ces personnages, j'ai sû qu'il y a un Chevalier Anglois, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en politique ; & un François, dont on n'a su me dire le nom, grand faiseur de projets pour les affaires d'argent.

AGOSTINO.

Voilà mes deux hommes. Le premier consommé dans la politique, n'est-ce pas ?

DOMINICO.

Le même.

AGOSTINO.

Je sai quels ils sont, & de quoi ils sont capables. Qu'avez-vous oüi ?

DOMINICO.

Tout d'un coup Sir Politick a baissé le ton de la voix; mais le bon génie de la Républi-que a rendu sa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu distinctement ce qu'il disoit. *Les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge. Le Doge est une espéce de Consul. Les Romains en avoient deux; moi j'en voudrois quatre.*

AGOSTINO.

De quel déréglement n'est point capable l'esprit de l'homme, puisqu'on ose trouver des défauts dans la constitution de notre gou-vernement! Mais, dites-moi, n'avez-vous rien oüi, qui vous fasse soupçonner quelque conspiration?

DOMINICO.

J'ai bien connu par leurs discours que ce sont des gens tout propres à conspirer..... Dans la vérité, je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une conspiration formée.

AGOSTINO.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappellez dans votre esprit ce que vous pourrez de leur conversation.

DOMINICO.

Ils ont parlé de *grands Capitaines.*

AGOSTINO.

Mes avis portent qu'ils ont intelligence avec

certains Généraux. Vous souvient-il point du nom de ces *Capitaines* ?

DOMINICO.

Charles-Quint, *Philippe II*, le *Duc d'Albe*, le *Duc de Parme*.

AGOSTINO.

Ce sont noms empruntés, qui sont leur chifre.

DOMINICO.

Cela pourroit bien être.

AGOSTINO.

Dites hardiment que cela est : il n'y a pas à douter.

DOMINICO.

Il est vrai qu'ensuite de ces *Capitaines*, ils ont discouru long-temps de *troupes*, de *gens de pied*, de *gens de cheval*, de *canons*, de *mousquets*, de *piques*, de *pistolets* ; ce qui n'avoit point de rapport à *Philippe II.* car il me paroissoit qu'ils parloient de choses présentes; ajoutant une particularité qui me surprit fort: » Que pour devenir grand Capitaine, on n'a» voit pas besoin d'aller à l'armée ; que la » guerre se conduisoit mieux du cabinet ; & » que la spéculation militaire faisoit tout.

AGOSTINO.

Ils ont raison. Je vois bien que ce sont gens profonds dans l'algébre. Avec l'algébre on fait tout : ils ont raison. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié justement ce qu'il

y a de plus important. C'en est assez pour ce qui regarde la guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangéres ?

DOMINICO.

Vous en jugerez vous-même par leur conversation, que sur ce point je pense avoir fort bien retenue. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui est bien d'une autre spéculation : il regarde les affaires étrangéres.*

AGOSTINO.

C'est-là qu'il falloit bien écouter.

DOMINICO.

Je puis assurer votre Excellence que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, poursuivit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

AGOSTINO.

Malheur à la Chrétienté, & particuliérement à la République.

DOMINICO.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correspondans* en *Istrie* & en *Dalmatie*, dans la *Bossine*, &c.

AGOSTINO.

Cela est extraordinaire : mais il n'est pas impossible ; & j'ai oüi parler autrefois de quelque chose d'approchant. Ce seroit un coup

d'Etat de savoir leurs correspondans : n'en ont-ils nommé aucun ?

DOMINICO.

Votre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus, excepté qu'il se vantoit d'avoir de merveilleux *secrets pour la guerre*. Voilà tout.

AGOSTINO.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat ; & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée : elle n'en sera pas ingrate. (*Dominica sort.*)

AGOSTINO *seul.*

Cet homme est bien intentionné : mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumiére. Je lui ai fait accroire que j'avois déja eu les mêmes avis ; ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes questions. Sans cela, il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assurément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je voi nettement où l'affaire va : ces gens sont gagnés du Turc, qui se prépare à une grande guerre contre nous : il a choisi déja ses *Capitaines*, que Sir Politick nous cache sous de faux noms ; il a fait ses *troupes*, tant de *pied*,

que de *cheval*, & tiré de ses magazins toutes les armes & les machines nécessaires pour son dessein. La guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret. C'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses, sans être à l'armée. Voilà, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste, il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier; & si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose espérer de garantir la République d'un grand danger.

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver votre Excellence, pour lui dire, que ces deux Etrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre. Il sera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils sont, & trouvons quelque endroit commode, où nous puissions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous, mettons-nous ici derriére.

SCENE IV.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, AGOSTINO, & DOMINICO *qui les écoutent*.

M. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, jamais homme n'a porté la politique au point où vous l'avez mise. La ſpéculation militaire, & les ſecrets pour la guerre, ſeroient des choſes inconnues ſans vous: mais, Monſieur, à quoi bon vôtre politique, toute excellente qu'elle eſt, ſi vous n'avez de l'argent pour en faire mouvoir les reſſorts, & exécuter les projets? Que vous ſervira la ſpéculation militaire, & comment pouvoir conduire une armée du cabinet, ſi vous n'avez de l'argent pour compoſer cette armée, & la faire ſubſiſter? Vos ſecrets pour la guerre demeurent inutiles faute d'argent: car, comme vous le ſavez, l'argent eſt le nerf de la guerre.

SIR POLITICK.

Monſieur, ſi les Etats où je me trouve

veulent m'employer, c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra. S'ils ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avoue, & il n'y a rien de si certain : mais outre le service du public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur est bien aise de voir ses talens mis en usage. Or, Monsieur, faites les plus belles propositions du monde, si elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimérique, ou d'imposteur.

SIR POLITICK.

Votre discours est solide, & j'en suis persuadé : mais je vous dirai librement ce que dit notre Plutarque de Cheronée :

Onc ne furent à tous toutes graces données.

Tous les dons sont départis diversement. Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confesserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'argent.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonnerez pas de vanité ;) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma science à un métier méchanique d'augmenter les revenus, de retrancher des dépenses superflues, de mettre un ordre exact en toutes cho-

ſes, de bien régler les affaires du Prince, & celles de la Nation en même temps : j'ai un projet qui va au bien général de tous les peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande affaire ; & ſi vous la conduiſez avec une bonne politique, il en réuſſira quelque choſe de merveilleux. Je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne ſurprend les génies extraordinaires.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le projet eſt grand ; mais un homme comme vous le concevra aiſément. Je l'ai découvert quelquefois à des eſprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR POLITICK.

C'eſt le malheur des grands perſonnages. Leurs conceptions paſſent la portée preſque de tout le monde. Achevez.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la politique me fera beſoin ; & là vos talens ſeront employés. Ecoutez, je vous prie ; car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je ſuis tout préparé, & j'eſpére que je ne perdrai rien de votre diſcours.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la circulation: tout mon projet aboutit à cela; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'or, communicable entre les hommes, qui doit couler par des canaux libres; & suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours jusqu'à ce qu'il ait accompli sa circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichit tous les pays par où il passe; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les Nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet or, si nécessaire au monde, n'a plus son passage libre. Ma circulation est empêchée; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bien-tôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de votre politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas: faites-en état comme d'un secours assuré.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient, le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, le Mogol, sont ceux qui par un intérêt particulier, préjudiciable au bien général, ont bouché les canaux dont je vous parle. Mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci la *Science de la circulation*, & la *doctrine des canaux*.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du corps humain; & à vous dire le vrai, la circulation du sang, nouvellement découverte, m'a beaucoup servi à former l'idée de mon projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matiére.

M. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les Orientaux trafiquoient avec nous par échange de denrées, & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage sur nous, que nous n'en avions sur eux; car ils ont établi le trafic de l'or; & comme leurs marchandises sont inépuisables, & notre luxe infini, il arrive que le fond de notre métail ne l'étant pas, c'est une nécessité que tout l'or de l'Occident passe en Orient, & que l'Asie soit maîtresse un jour de toutes les richesses du monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous Darius: mais Alexandre sut vanger la pauvreté de l'Europe; & notre fer, c'est-à-dire, la guerre, pourra nous en faire raison.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état

sont les choses; c'est à vous maintenant de déboucher nos canaux. Si cela se fait par négociation, voilà un beau champ ouvert à votre politique. Si les traités ne servent de rien, alors vous pourrez mettre en usage la spéculation militaire, & employer quelqu'un de vos secrets pour la guerre. Celui des batailles, à mon avis, suffira, ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'est pas aisée: elle est grande de mon côté, & plus que du vôtre: je l'entreprens néanmoins, & j'espére d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'Europe maîtresse de l'Asie?

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

SIR POLITICK.

Hé bien donc! je ferai mon plan sur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Asie. Quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eu que de la mauvaise fortune, & j'en sai les raisons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux..... Mais si nous nous contentions de lever les obstacles de la circulation?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je pense que ce seroit le mieux.

SIR POLITICK.

En ce cas, il faut unir quelques Cités prin-

cipales. Faisons un Triumvirat de Paris, de Londres & de Venise.

M. DE RICHE-SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

SIR POLITICK.

Il doit se traiter avec le Maire de Londres, avec le Prévôt des Marchands de Paris, & avec les Procurateurs de S. Marc.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'admire comme sur le champ, & si à propos, vous savez trouver les véritables gens avec qui vous avez à négocier.

SIR POLITICK.

Un politique, j'entens un politique consommé, doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les différens Ministres ausquels il faut s'adresser. Mais un si grand dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voilà donc mon Triumvirat établi. Aussi-tôt je dépêche une Ambassade solemnelle, qui représente à ces Rois que la circulation est du droit des gens; que vouloir l'empêcher, c'est intéresser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les peuples.

M. DE RICHE-SOURCE.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

SIR POLITICK.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets

dans le plein & libre exercice de la circulation. S'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes de l'Orient, & que mesdits Ambassadeurs reviennent sans rien faire : alors Paris, Londres & Venise joignent leurs forces, & ces trois Puissances unies envoyent une armée navale brûler tous les vaisseaux de l'Orient, pour réduire ces peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi : vos canaux sont débouchés ; c'est à vous de faire le reste.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les canaux étant ouverts, mon or à l'instant reprend son cours, & repassant d'Orient en Occident, ma circulation se fait sans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la chose ira. Tout l'argent qui va de Marseille dans les coffres du Grand-Seigneur, passera dans ceux du Roi de Perse ; de la Perse dans ceux du Mogol, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé, il repassera en Europe par le moyen des Anglois & des Hollandois qui trafiquent aux Indes : d'Angleterre & de Hollande il retournera en France, où après une petite circulation particulière, il reviendra à Marseille, d'où il est parti, par le moyen du canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ses canaux ; & il suffit de savoir que les obstacles étant levés, l'or & l'argent auront un tour & un retour éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne ; & j'avoue sans envie que le projet est grand & beau : mais sans moi vos canaux seroient encore à déboucher ; & partant ce grand ouvrage de la circulation seroit demeuré long-temps une belle idée.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous ; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela j'en demeure d'accord volontiers ; & si nous allons tous deux de bon pied, nous sommes les maîtres de notre affaire.

M. DE RICHE-SOURCE.

On ne sauroit commencer trop tôt. Voulez-vous que j'écrive au Prévôt des Marchands de Paris ?

SIR POLITICK.

Nous avons affaire ici à des gens soupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procurateurs de S. Marc. Pour le Maire de Londres, j'en répons.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, du Prévôt des Marchands de Paris.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pou-

vons souhaiter. Gardons seulement le secret.

M. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

SCENE V.

AGOSTINO & DOMINICO, *qui les écoutoient.*

AGOSTINO.

JE rends graces au bon génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois desirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : en quel quartier de la Ville est leur maison ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOus avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le cousin du Duc de Buckingham? n'étoit-ce pas assez de le saluer? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres. C'est ainsi qu'on fait des amitiés, & non pas dans les places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt tombeaux avec les épitaphes.

LE MARQUIS.

Vous m'en contez bien; & n'aimai-je pas mieux avoir eu commerce avec un honnête-homme, que d'avoir vû tout l'Arsenal de Venise! Je dis l'Arsenal; car si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour les choses qui regardent la guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les Allemands, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour

des Catons ; & vous êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieues charger un registre d'Inscriptions & d'Epitaphes ! belle curiosité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-temps que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque, Messieurs, de vos petits chefs-d'œuvre ; & tiens même au dessous d'un galant-homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de savoir l'Original, la Copie, l'Antique, le Moderne ; & cent autres fadaises de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour, quand je saurai quel est le plus grand maître de *Michaël* ou d'*Angelo* ; de *Raphaël*, ou d'*Urbain* ? Si je revenois à Paris avec uue science de pareilles Couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, si les Dames ne me chassoient des ruelles, & les Courtisans des Cabinets. C'est un pays délicat que le nôtre : on n'y sauroit être savant en quoi que ce soit, sans passer pour un Pédant ; je dis parmi les honnêtes-gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les Allemands, Mort-non-sang Dieu (1), taisez-vous, & ne parlez pas de ma nation.

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand,

LE MARQUIS.

Et moi, je vous abandonne la mienne. Parlez des François tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me teniez honnête-homme, & votre serviteur.

L'ALLEMAND.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne pensez pas être de mes amis, quand vous médirez de mon pays. Dire que les *Allemands* sont des *fous*, qui *viennent de deux cens lieues charger un registre d'Inscriptions & d'Epitaphes!* S'il ne me souvenoit d'avoir bu avec vous....

LE MARQUIS.

Touchez-là : nous boirons encore ensemble, & je vous prie de croire que si votre maniére de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des armes, qui est commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos voyages me déplaît, je l'avoue, aussi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons notre différend au jugement de quelque personne spirituelle. La femme de Sir Politick, femme de grand esprit, comme vous savez, l'en voulez-vous croire ?

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voilà, ce me semble.

L'ALLEMAND.

L'Allemand.

C'est elle sans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR POLITICK, L'ALLEMAND.

Le Marquis.

Madame; vos deux bons amis ont failli à se brouiller. La colere est passée présentement; mais le sujet de la dispute ne l'est pas: nous allons vous l'exposer; & décidez je vous prie; car nous sommes convenu l'un & l'autre d'acquiescer à votre jugement.

La Femme de Sir Politick.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le différend qu'un démon, auteur de la discorde, a fait naître. Mon zéle, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possede nécessairement la Jurisprudence. En second lieu, il faut ..... il faut enfin bien des choses. C'est un métier très-difficile que de bien juger!

Le Marquis.

Tout un Parlement ensemble ne fait pas ce

que vous demandez à un Juge ſeul, & puis ;
il n'y va ni du bien, ni de la vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah! Monſieur, il y va de plus que vous ne penſez : il y va de la concorde & de l'amitié, deux choſes bien précieuſes. Mais puiſque vous avez honoré votre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une ſentence équitable.

LE MARQUIS.

La queſtion eſt de ſavoir quelle eſt la meilleure maniére de voyager, de celle de Monſieur, ou de la mienne?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Queſtion fort épineuſe! où la connoiſſance de la Géographie me ſervira bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de ſens commun pour notre affaire; & la femme de Sir Politick ſait toutes choſes.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous avons un peu voyagé : peut-être ſavons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premiérement ſavoir les Loix & les coûtumes des pays où l'on paſſe : je l'entens toujours dire à Sir Politick.

LE MARQUIS.

Laiſſons là Sir Politick : nous ſommes de ſimples Voyageurs, qui ne voulons pas nous

embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles! Si vous aviez trois conversations avec Sir Politik, il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de temps; que n'en sait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'affaires d'Etat ni à Venise, ni à Paris, quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des sacs, & dans les papiers jusqu'aux oreilles; sans plumes, sans rubans, n'osant faire galanterie, ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter, nous perdrons le reste de la journée. Voulez-vous m'entendre?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coutume générale en Allemagne que de voyager: nous voyageons de pere en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous nous préparons au voyage. La premiére chose dont on se fournit, c'est d'un ITINERAIRE, qui enseigne les voyes. La seconde, d'un petit Livre, qui apprend ce

qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos Voyageurs sont gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme Album Amicorum, & ne manquent pas d'aller visiter les Savans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom : ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur ; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûe ces gens doctes, qui font tant de bruit dans le monde, & d'avoir un *specimen* de leur Ecriture.

La Femme de Sir Politick.

Est-ce là tout l'usage que vous faites de cet ingénieux Livre ?

L'Allemand.

Il nous est aussi d'un très-grand secours dans nos débauches : car lorsque toutes les santés ordinaires ont été bûes, on prend l'Album Amicorum, & faisant la revûe de ces grands hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un Journal, où nous écrivons nos remarques, à l'instant même que nous les faisons,

Rarement nous attendons jusqu'au soir; mais jamais Voyageur Allemand ne s'est couché, sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe; il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les Rivieres, nous en devons savoir la source, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de passages, & particuliérement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un Aphithéatre, le débris d'un Temple, quelques arches d'un Pont, de simples Piliers; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, si je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument.....

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice* & *Monument*?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises?

L'ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Convents. Il y a bien d'autres choses; les Places publiques, les Hôtels-de-Ville, les Acqueducs,

les Citadelles, les Arſenaux.

LE MARQUIS.

Eh ! dites-moi, Monſieur, quel temps avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs repas ?

L'ALLEMAND.

Dans nos voyages, nous ne dînons point. La nuit eſt faite pour la débauche : mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maiſon, de beaux Bois, de belles fontaines, de beaux Jardins, que nous ne ſoyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau devoir, à ma fantaiſie ! belle obligation !

L'ALLEMAND.

La plus belle que ſauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes : on ſait bien que c'eſt par-là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers, & leurs Carillons, ni les Horloges, qui font paſſer les douze Apôtres avant que de ſonner ; non plus que le Paradis terreſtre, & l'Arche de Noé, où tous les animaux ſe remuent comme par magie. Mais c'eſt en Allemagne qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en ſortir pour de pareilles inventions. Il ne ſera pas hors de propos de vous apprendre certaines coutumes que les Voyageurs obſervent ſans manquer. Par exemple, nous ſommes fort curieux des

Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y sont. Dans mon voyage de France, je vis le Louvre l'été, quand le Roi étoit à Fontainebleau ; & Fontainebleau l'hiver, quand la Cour fut revenue à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort bizarre, ce me semble : les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lorsque la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose à sa raison ; & celle-ci est très-considérable. Nous ne sortons pas de notre pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être Courtisan, il le seroit de son Souverain, ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous ; & vous jugez bien qu'il seroit impossible de les considérer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raison est profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François : mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long temps.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu-là ?

L'Allemand.

Personne. Ce n'est pas notre coûtume de connoître les gens du pays où nous sommes, hors un Maître, qui nous apprend la Langue par les regles de la Grammaire ; & en voici la raison. Les naturels méprisent les Voyageurs. Tout au contraire les Etrangers se cherchent ; & font amitié ensemble ; car ils ont un même intérêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les François en Angleterre, les Anglois en France, les Flamands en Italie, & les Italiens à Bruxelles, ou ailleurs.

La Femme de Sir Politick.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vû les Raretés de notre Royaume ?

L'Allemand.

Je les ai toutes vûes, elles sont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de Westminster, & sur-tout l'Epitaphe de Talbot, (1) le Portrait de Henri VIII. à White-Hall, avec la Procession entrant dans Boulogue. Vous avez les Lions de la Tour, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues, qui sont pièces fort curieuses.

(1) Jean Talbot premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un coup de canon devant Châtillon près de Bourdeaux en 1453.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce font des choſes de très-grande curioſité : vous pouviez néanmoins y ajoûter beaucoup d'autres merveilles.

L'ALLEMAND.

J'eſtime fort le combat des Cocqs, la courſe des hommes, celle des chevaux, les harangues des pendus, & la cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enſeignes des Cabarets, & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une choſe que je n'approuve pas : c'eſt la coutume que vous avez en Angleterre, de n'y point mettre d'Inſcriptions, comme on fait à Paris & ailleurs : *AU LION NOIR, A L'OURS, &c*; au grand détriment de nos compatriotes, amateurs de votre Langue, qui en conſidérant les Enſeignes, pourroient apprendre pluſieurs mots néceſſaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvénient eſt certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remediât, ſi vous vouliez bien le petitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choſes curieuſes en Angleterre; les Rochers que le Diable a aſſemblés en pleine campagne (1); les foſſés faits par le Diable pareillement à New-Mar-

(1) Le *Stone-henge*, dans la Plaine de Salisbury.

ket. Oxford & Cambridge ſont pleins de raretés. J'ai remarqué ſur tout à Oxford la Lanterne du déloyal Gui Faux, qui devoit mettre le feu aux poudres, & qu'on garde ſoigneuſement. On peut voir encore les Egliſes de Cantorbery & de Salisbury.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je ſuis pleinement ſatisfaite. Il ne ſe peut rien deſirer de plus. C'eſt un beau métier que celui d'un Voyageur, quand on le fait comme vous. Il eſt vrai qu'il eſt pénible.

L'ALLEMAND.

Nul bien ſans peine. Ce n'eſt pourtant pas là notre plus grand travail. Les choſes qui arrivent extraordinairement, & où nous ſommes obligés de nous trouver, ſont les plus rudes. Par exemple, je ſuis à Turin, je ſuis à Genes, je ſuis prêt d'entrer à Rome; ſi j'entens parler de l'Election de l'Empereur, du Sacre du Roi de France, du Couronnement d'un Roi d'Angleterre, d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée; il faut prendre la poſte où l'on ſe trouve, & arriver à temps pour voir la cérémonie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous m'apprenez-là de grands myſtéres. De toutes les maniéres de voyager, il n'y en a point de ſi admirable, après celle de Sir Politick, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il paſſe.

LE MARQUIS.

Suspendez votre jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raisons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vu que les honnêtes gens se donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil ?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une disgrace qui arrive à la Cour pour une belle action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Statues, ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à connoître les Cours étrangeres, pour voir si on y peut faire quelque chose ; on cherche à pratiquer les honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes Angloise, Madame ; & vous, Monsieur, vous avez vû l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûe.

LE MARQUIS.

Posons le cas que j'y veuille demeurer quel-

que temps; voici la maniére que j'y tiendrois.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'Angleterre avantageusement pour nous, qui la connoissons: c'est proceder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez notre Ambassadeur; que je connois, s'il est homme de Cour; & aussi-tôt mille amitiés. *Comment avez-vous pû vous résoudre à quitter la Cour? il faut bien qu'une affaire d'importance vous améne ici?* & cent autres choses que sait dire un galant-homme à son ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de complimens; & après mille civilités, je lui dis quelque chose de mes avantures; ni trop, ni trop peu. Remarquez; car il me souvient toujours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politik; vous n'en sauriez guére davantage.

LE MARQUIS

La Cour n'est pas une mauvaise école: on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux politique, qu'on ait vû rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de recommandation de ses amis; & à peine les a-t-il lûes, que j'en reçois beaucoup de civilité, Après l'avoir assûré de mon très-humble ser-

vice, je répons à diverses questions qu'il me fait, assurément bien : puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ses connoissances ; ajoûtant adroitement quelque chose de la satisfaction qu'ont les Ministres de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'acquerir une grande liberté dans sa maison. La table d'un Ambassadeur est bonne ; c'est une retraite, s'il vous arrive une affaire, un combat, l'enlevement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelqu'autre action d'honneur. Cela fait, je cherche un Anglois, qui me présente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par votre Ambassadeur ?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il est homme de Cour ? Il diroit galamment au Roi : *SIRE voici Monsieur le Marquis de Bousignac, qui sera bien connu de VOTRE MAJESTE', par sa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa personne* ; & le Roi répondroit : *Je ne suis pas si peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne sache la qualité & le mérite du Marquis de Bousignac.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais si votre Ministre est seulement homme d'Etat ?

LE MARQUIS.

Quoi, de ces formalistes! qui croyent toûjours représenter *le Roi leur Maître*: je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez plûtôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du Marquisat.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquisat?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre monde. Apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE!) nous faisons nous mêmes notre qualité, sans avoir besoin du Roi pour cela, comme en ont vos Anglois pour être *MYLORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs, j'ai recours à l'industrie, & voici mes machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de White-Hall, qui soit bon, & où viennent les plus honnêtes-gens: j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns & lier avec eux un peu d'amitié.

L'ALLEMAND.

Comment un étranger *liera-t-il* avec eux ce *peu d'amitié* aux Ordinaires? On dîne, on paye, on s'en va.

LE MARQUIS.

Il y a mille choses à faire, que vous n'entendez pas.

L'ALLEMAND.

Je voudrois bien les savoir, ces choses.

LE MARQUIS.

Je bois, durant le repas, à leur santé, sans oublier la Civilité Angloise, après avoir bû. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôtie au beurre, me semblent meilleures que les lardées; je me créve de *Poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; & s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à White-Hall: je suis les derniers; & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Ecoutez ma maniére, Madame, elle est assurément fort noble. Si-tôt que sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation: cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille: *Qui est ce François-là? Le Marquis de Bousignac*, dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procedé les étonne; & je me rens maître généreusement de la Conversation.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

On a bien raison de dire que la Nobleſſe Françoiſe a quelque choſe que celle des autres pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même ſoir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue; mais on fait une révérence de certain air, qui attire les yeux des belles: & ſans vanité, on a je ne ſai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs: *Mylord*, *Mylord*, *Mylord-Duc*: Je ne ſai que dire après; mais il n'importe: la familiarité s'établit toujours. Je rens viſite à toutes les Dames qui parlent François, & dis en paſſant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* ſoûrit pour le moins: & quelquefois il ſe fait de petites converſations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, Monſieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos Courtiſans, & pour nos Dames: non pas des Tombeaux de Weſtminſter; non pas Oxford & Cambrige. Cela eſt-il bien penſé, Madame? décidez préſentement en faveur des merveilles que Monſieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, je ſuis confuſe de ces différentes merveilles; & mon eſprit embarraſſé ne ſait où ſe prendre pour former le jugement que

vous attendez. Quand je songe à cette curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation, je suis prête à décider en faveur de l'Allemand. Si je pense au gentil François, l'Alcibiade de nos jours, je suspens mon jugement, & dis en moi-même : O ! la chose ardue, que de bien juger ! D'autre part, c'est une pensée judicieuse à l'Allemand de ne point voir les naturels du pays où il se trouve ; pour en éviter le mépris ; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admirera la civilité du François à l'Ordinaire proche de White-Hall ; sur tout, quand il *se créve de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres.* Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne sai comment elle a pû tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme consommé dans les affaires de notre pays : c'est ce que Sir Politik entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux projets.

LE MARQUIS.

On a des vûes comme un autre, & on pense quelquefois ce que pensent les gens d'esprit : non pas que je veuille me comparer à Sir Politick. A Dieu ne plaise que j'aye cette vanité-là !

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Assurément mon mari a quelque chose d'ex-

traordinaire ; je le puis dire sans vous offenser : mais finissons la digression, & reprenons notre sujet. *Voir le Louvre en été, quand le Roi est à Fontainebleau, & Fontainebleau en hiver, quand la Cour est revenue à Paris*; c'est une prudence Allemande, qui ne peut venir que d'un très-grand sens : car l'Allemand cherche la Maison du Roi, & non pas le Roi dans la Maison. Le François, au contraire, cherche les Rois, & ne se soucie pas de leurs Maisons. Or après avoir employé tous les moyens que l'esprit humain peut fournir, il a recours à cette hardiesse Françoise, qui le fait parler au Roi, sans que le Roi lui parle, & qui *le rend maître généreusement de la conversation*, au grand étonnement de nos Anglois. Plus je considére la chose, plus je suis irrésolue, & ne sai qui des deux je dois couronner. Bien dirai-je, que dans la maniére Allemande, vous êtes, Monsieur le premier homme de votre Nation ; & que nul des François n'est comparable à celui-ci dans la sienne.

LE MARQUIS.

Je suis content, Madame, & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L'ALLEMAND.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait seulement mon devoir.

SCENE III.

MADAME DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK.

Me. DE RICHE-SOURCE.

TANDIS que nos maris ſongent au bien des Etats, il m'eſt venu une choſe dans la penſée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, ſi on en pouvoit venir à bout: mais en cela, Madame, j'aurois beſoin de votre ſecours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, ſans ſavoir ce que vous voulez me communiquer, j'oſerois affirmer que la penſée eſt conſidérable; & ſi pour l'exécution de quelque projet, vous avez beſoin de mon aſſiſtance, vous en pouvez diſpoſer entiérement.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu, Madame, n'avez-vous point pitié de ces pauvres eſclaves, que la jalouſie des maris tient ſi cruellement enfermées? Le cœur me ſaigne toutes les fois que je ſonge à la miſére de leur condition.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Les eſclaves de Tunis & d'Alger ſont libres,

si on compare leur captivité aux fers de ces misérables femmes ; & depuis que je réside à Venise, c'est la seule chose qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuses.

Me. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans hommes, qui tyrannisent de pauvres Dames sans aucun fruit : car j'ai assez bonne opinion de notre sexe, pour croire qu'elles ne laissent pas de faire l'amour, tant bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, *a les clefs de toutes les portes* : non pas que ce soit de véritables clefs. L'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré, que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par-tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte, voir & jouir n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâmer la jouissance ; j'estime que c'est le vrai but de toutes sortes d'amitiés : mais c'est toujours un grand malheur à des personnes bien nées de se passer du beau procédé de la belle galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuses ? Je suis d'avis en fait d'amour, qu'on retranche les

choses superfluës, & que sans s'amuser à l'inutilité des prémices, on vienne solidement à la conclusion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Cependant il est bien rude de n'avoir ni jeu, ni promenades, ni collations, ni assemblées : j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertissemens que peut donner un honnête homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amusemens de personnes oisives ! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer solidement certaines heures sans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement ; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes victimes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, sans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau monde? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont assurément un fort méchant air, & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la belle maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame ; changeons de discours : voilà Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire : je vais les engager dans une conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine : je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, MADAME DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MESDAMES, je vous améne un honnête homme de mes amis, qui souhaite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous sommes trop obligées à sa civile curiosité, & à sa civilité curieuse : bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eûe de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux per-

ſonnes, dont les bonnes qualités ſont auſſi connues que les vôtres.

Me. de Riche-Source.

Je ſuis d'un pays où l'on parle avec franchiſe: j'oſe dire que vous nous trouverez certain air, & des manieres qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes: mais où les auroient-elles priſes, les pauvres femmes? C'eſt le beau monde qui les donne, & elles ne voyent que des maris. Hélas! elles ſont bien à plaindre.

Antonio.

Je vous aſſûre, Madame, que j'en ai plus de compaſſion que vous: juſques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, ſelon la coutume du pays, à rendre une femme malheureuſe.

Me. de Riche-Source.

Paris eſt le Paradis des femmes. Quand un honnête-homme ſe marie, il ſait bien que ſa femme ne peut pas vivre ſans quelque petite inclination, & qu'autre choſe eſt un Epoux, autre choſe un Galant. S'il y a un bal, un ballet, quelque aſſemblée, où il faille paroître & ſe faire des Amans, le mari va chercher partout des pierreries; connoiſſant bien que ce n'eſt pas pour lui qu'on ſe pare: mais comme je viens de dire, il eſt honnête homme. Dame auſſi, les femmes vivent à peindre avec leurs maris. Elles les careſſent, elles les flatent,

elles les baisent, elles leur témoignent tant d'amitié; ce n'est que douceur d'un côté, & complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage !

ANTONIO.

L'heureuse vie dont vous me parlez ! Tous les maris jouissent-ils de ce bonheur-là?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

ANTONIO.

Qu'appellez-vous des Prudes ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ces femmes incommodes, fâcheuses, de méchante humeur.

ANTONIO.

Cela est trop général: je ne connois point encore les Prudes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Des personnes sauvages, retirées, qu'on nomme fort ridiculement *Femmes de bien*: des vertueuses de profession, que les honnêtes gens n'abordent pas, & qu'on laisse dans les familles pour faire enrager les maris.

TANCREDE.

Ces accidens-là sont heureusement fort extraordinaires: car c'est une vraie damnation d'épouser de ces femmes qui croyent qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'amour.

ANTONIO.

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs : ils n'estiment que ces femmes-là dans les maisons.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Grand abus ! C'est de-là que viennent tous les desordres de vos familles.

ANTONIO.

J'en demeure d'accord avec vous.

Me. DE RICHE-SOURCE *bas à la femme de Sir Politick.*

Madame, je le tiens homme d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK *bas.*

Et moi pareillement.

Me. DE RICHE-SOURCE *bas.*

J'en répons. (*haut.*) Monsieur, je ne me suis jamais trompée en physionomie : je jurerois que vous êtes un homme sûr, un homme à qui on se peut fier de toutes choses.

ANTONIO.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne.

TANCREDE.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Eh ! bien ; ç'en est assez : nous vous recommandons le secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame & moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

ANTONIO.

Voilà justement mon projet.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée ! Après cela, je ne désespérerai jamais de ma bonne fortune.

TANCREDE.

Mais encore, où aboutit ce projet ?

ANTONIO.

D'établir à Venise la douceur des bons ménages.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir, de mettre ces pauvres femmes dans le commerce du beau monde.

TANCREDE.

Voyons un peu par où il faut commencer.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrois pas tant de finesse : prions-les à un bal dès ce soir. Un impromptu réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pourpenser les choses avec loisir & méditation : & puis, les Dames de Venise ne vont pas au bal chez les Etrangers.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai pensé d'abord comme vous : mais j'ai crû que la considération qu'on a pour Sir Politick en pouvoit ôter toute la difficulté.

TANCREDE.

Ne cherchez plus rien après cela : c'eſt la ſeule choſe qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouer que la grande opinion qu'on a de mon mari, peut applanir bien des choſes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Nous ne ſommes plus en peine que de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

TANCREDE.

Il faut s'en remettre à Monſieur : perſonne au monde n'y peut réuſſir ſi bien que lui.

ANTONIO.

Je m'en charge volontiers, & vous répons de vous en amener cinq ou ſix des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce ſeroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogeſſe : telle gravité que la ſienne autoriſeroit fort l'aſſemblée

TANCREDE.

Il gouverne tout dans ſa maiſon.

ANTONIO.

C'eſt celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela ſe faſſe bientôt ?

TANCREDE.

Le plutôt eſt le mieux.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir: pourquoi différer ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans en parler à nos maris ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux d'avoir si bonne compagnie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sera donc pour ce soir, puisque Madame l'a résolu.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Songeons à disposer toutes choses pour le bal.

ANTONIO.

Fort bien. De mon côté, je m'en vais disposer les Dames à venir honorer votre fête.

SCENE V.

Me. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

Me. DE RICHE-SOURCE.

ALLONS, Madame, travaillons un peu à notre affaire : ces Meſſieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous ſerions peu civils aux Dames, de leur refuſer nos ſervices dans une choſe galante comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez ſeulement, vos ordres ſeront executés.

L'ALLEMAND.

Je ſuis prêt à tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut diſpoſer les ſiéges. Un grand fauteuil pour la Dogeſſe ſur une eſtrade ; des chaiſes à dos pour les femmes des Sénateurs ; puis des ſiéges plians pour les Etrangers & pour nous, comme on a coutume de les ranger.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, il faut excuſer une Françoiſe, qui ne connoît que les uſages de ſon pays : j'oſe vous dire néanmoins que votre ordonnance n'a pas la gravité requiſe pour une telle occaſion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre choſe je vous céderai volontiers : mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'eſt fait bal, ni aſſemblée à la Ville, où je n'aye été. J'en ai vû même au Louvre aſſez ſouvent ; car mon mari étoit comme de la Cour, par les amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comteſſe, chez Madame la Princeſſe de Conti, où j'ai fort bien obſervé comme les choſes devoient aller ; & il n'y a point d'année que je n'aye donné moi-même quelques fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes aſſemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choſes qu'on a vûes ; & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à repréſenter.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joie) je donnai les violons aux Dames

de ma cotterie, d'une maniére aussi galante que chose qui se fût passée de tour l'hyver. Je commençai par un souper-collation, qui étoit un ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des cadeaux; mais tout y étoit excellent: des viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été un peu dures; un quart d'heure plus tard, elles auroient commencé à se passer. On n'en trouve point de même ailleurs; & mon mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La salle étoit éclairée comme en plein jour; pas un siége qui passât l'autre, & la place pour danser à ravir. Des Suisses à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés; l'élite de la Cour & de la Ville, avec la parenté, cela s'entend, & les amis particuliers de la maison. Au milieu du bal, je me dérobai finement, pour me déguiser, & faire une mascarade entre nous, rien que de la famille. Nous la dançâmes sans que personne nous reconnût; & sitôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieues: c'est le plus grand plaisir d'une mascarade; & je vous avoue que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, pour ce qui se fait à votre Cour, je n'en parle pas; mais sachez qu'un bal de

République demande un peu plus de mesure; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des femmes de Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, votre ordonnance.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dites votre sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte, qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des bancs. Ce leur sera une chose agréable de tenir la place de leurs maris, & courtoise à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame ; mais je voudrois qu'il y eût au trône de petites figures en bosse fort bien taillées, & de beaux feuillages au dos des bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ? Y a-t-il rien de mieux pensé ?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les femmes ensemble ? La pensée est judicieuse, je l'avoue ; mais je ne me dédis pas : notre maniére Françoise est plus galante ; & il est fort suffisant à Madame la

République

République de ne prendre pas les modes de Paris, quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point homme de République : d'un pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je sai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à Paris ; & personne ne m'apprendra rien en fait de bal & d'assemblée : mais s'il faut observer de telles cérémonies dans une République, Dame je m'en rapporte ; elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos galantises : pour la premiere fois, il faut de la gravité.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je sai me rendre à la raison, ne me plût-elle pas. Allons, Madame, disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

NOus avons donné bien des affaires à nos folles ; elles ont été je ne sai combien de temps à disputer sur la maniére dont il faut recevoir la Dogesse, quelle place, quels siéges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenues d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que notre conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment finir la Comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez-vous davantage ?

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menassiez une entremetteuse & quelques filles, qui représentassent la Dogesse & des femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inspirez là une pensée fort plaisante, & fort aisée à exécuter; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir, & laissez-moi le soin du reste.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

ANTONIO.

JE suis fort en peine de ce que pensera votre Excellence, d'un dessein de divertissement que nous avons fait le Mylord & moi; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel est ce divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera. Parlez.

ANTONIO.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangeres assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules personnes que j'aie jamais vûes. La première est une Angloise, grave, composée; fausse en discours, en politique; en prudence sottement mysterieuse. L'autre est une petite Françoise, d'un esprit tout opposé. Elle n'aime que le *beau monde*, ne parle que du *bel air*, de la *belle manière*, se croit délicate, galante, polie; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les femmes des Marchands les plus grossiéres.

PAMFILINO.

Que voulez-vous faire de ces deux femmes? Il est temps de les mettre à quelque usage. Achevez.

ANTONIO.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames Venitiennes de la déplorable captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les coutumes, l'air, la maniére, le procedé des femmes les plus galantes.

PAMFILINO.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour; mais j'espére que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

ANTONIO.

Ce n'eſt rien encore. Apprenez juſqu'où va leur extravagance. La petite Françoiſe veut donner le Bal ce ſoir à vos femmes ; & l'Angloiſe voudroit que la Dogeſſe y fût ; diſant gravement que telle gravité autoriſeroit fort l'aſſemblée. Le Mylord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maiſons, & qu'il n'y avoit rien de ſi facile pour moi que de les amener. J'y ai conſenti ; & me voilà chargé de faire venir la Dogeſſe, & cinq ou ſix femmes de Sénateurs chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquitterez-vous de cette commiſſion-là ?

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menaſſe...... Oſerois-je dire le mot devant votre Excellence ?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une entremetteuſe & des filles, pour répréſenter la compagnie qu'elles demandent : mais ...

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche : cela ſe peut faire avec des Etrangers. Il me ſouvient qu'étant à Paris fort jeune : on me faiſoit eſ-

ſuyer ſouvent de ces tours là ; on me produiſoit des Princeſſes, qui ſe trouvoient des filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une entrepriſe ſi heureuſement commencée ; je prens la choſe ſur moi.

ANTONIO.

Avec un ſi bon garant que votre Excellence, nous travaillerons ſans ſcrupule à nous donner ce divertiſſement-là.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Me. DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET *du Signor Antonio.*

SIR POLITICK.

MA femme, que vois-je? Le Sénat doit-il se tenir céans aujourd'hui?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monsieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire, dont vous ne serez pas fâché.

Me. DE RICHE-SOURCE *à Sir Politick.*

Vous parlez mieux qne vous ne pensez. Oui, le Sénat doit se tenir céans aujourd'hui.

Remerciez vos femmes, Messieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu sais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR POLITICK.

Dans les familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne de savoir tout ce qui s'y passe.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien! il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La chose en soi nous est grandement honorable: mais je veux en savoir le projet, & par quels instrumens elle s'est faite.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur Antonio nous est venu voir avec le Mylord; & après plusieurs discours sur la captivité des Dames de Venise, enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissoient pas d'aller au Bal, & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir céans. Là dessus, le

Seigneur Antonio s'est fait fort d'y amener la Dogesse, & quelques nobles Venitiennes avec elle.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans leurs maisons?

SIR POLITICK.

C'est la premiére affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les présens de la fortune, & je ne sai comment je recevrois un Royaume, qui me viendroit sans projet & sans politique.

TANCREDE.

Permettez-moi de vous dire que jamais affaire ne fut moins de hazard que celle-ci; & n'en déplaise à vos Dames, la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de votre gravité & de votre sagesse, nous ne verrions céans ni Dogesse, ni femmes de Sénateurs. C'est l'effet de vos projets & de votre grande politique, exercée depuis si long-temps.

SIR POLITICK.

La chose avoit besoin d'être expliquée. Oui, vous me faites comprendre facilement que nous ne devons rien au hazard : on fait plus d'estime de moi que je ne vaus, je le confesse, mais rendons honneur pour honneur, & songeons à bien recevoir une si auguste compagnie. Je n'ai pas oublié nos rangs d'Angleterre, & n'ignore pas ce que doit un

CHEVALIER à un *LORD* : néanmoins, comme nous sommes à Venise, & que la Fête se fait dans ma maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

TANCREDE.

J'honore trop votre vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit ici, & ailleurs ; outre que personne n'est capable de s'acquitter de cet emploi-là si bien que vous.

LE MARQUIS.

Monsieur Politick, salue-t-on la Dogesse ?

SIR POLITICK.

Oui vraiment, on salue la Dogesse, avec des inclinations profondes, & des révérences bien basses.

LE MARQUIS.

Je demande si on baise ?

SIR POLITICK.

Baiser à Venise ! baiser une Dogesse ! Ma femme, votre gentil François demande si on baise la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des femmes de qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Maréchales de France, quantité.

UN VALET *du Signor Antonio.*

Le Seigneur Antonio m'a envoyé ici pour

vous dire que la Dogeſſe va venir. Elle eſt en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Meſſieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier : les deux femmes ſuivront, pour faire les honneurs du logis : Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoiſe : Mylord & le mari de Madame ſuivront après, & ces deux Meſſieurs enſuite.

LE MARQUIS *à l'Allemand.*

Je ne ſuis point un trouble-fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de miſérable. Aller derriere un Bourgeois à la cérémonie, ſont les graces qu'on nous fait céans. Ce n'étoit pourtant pas la même choſe à Paris : car, ſans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cede ; non pas en qualité de Mylord, fût-il Duc ; un Marquis François, brave & bien vêtu ne cede à perſonne : mais après les obligations que j'ai au Duc de Bukingham, je ne diſputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici ſans conſé-

quence, pour le présent : ne troublez pas, je vous prie, un personnage qui va faire une grande action à la tête de cette compagnie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le lieu où nous sommes ; sans le respect de la Dogesse, qu'il faut recevoir, & la considération de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

Me. DE RICHE-SOURCE

Allez, petit Suivant, c'est bien à vous de faire comparaison avec mon mari.

TANCREDE.

Eh ! Messieurs, voilà la Dogesse : remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler Sir Politick.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine ; le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Messieurs, silence.

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK *haranguant la Dogesse.*

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapisseries; VOTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçûes dans la petite & simple maison de cettui votre plus qu'humble serviteur : mais si vous cherchez à loger dans les cœurs, plûtôt que dans les palais, vous trouverez les nôtres enrichis de zéle, garnis de fidelité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la République en géné-

tal ; pour VOTRE SERENITE', & VOS EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il vous plaît, en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de nos vœux : figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueuses Nations, qui viennent vous en rendre leurs hommages. Mylord, ma femme & moi, mettons à vos pieds l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande : ces deux Messieurs & Madame vous offrent la France, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais ; & Monsieur, qui réunit en soi mille intérêts différens, vous présente les vastes Provinces de la Germanie. Voilà, très-Serene Dogesse, & très-excellentes Sénatrices, tout ce que je puis dire en public : mais VOTRE SERENITE' me permettra de confier à son oreille quelque chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront pas scandalisés, s'il leur plaît. (*bas.*) Je vous dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la circulation : projet merveilleux, qui par des canaux, inconnus au reste des hommes, fera venir une abondance de richesses dans cet état.

LA DOGESSE.

La République vous est fort obligée ; je dis fort ; & le Doge mon mari, mon mari le Doge, vous en remerciera en son particulier, comme nous faisons au nôtre. (*bas.*) Quant

à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligerez de mettre à part quelque chose pour moi, quand vous ferez venir tant de biens dans cet état.

SIR POLITICK *à part.*

Voici de la corruption jusques dans la maison du Doge! Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit: ils s'observeroient les uns les autres. (*à la Dogesse.*) Cette réïtération des obligations que nous veut bien avoir la République, nous assure d'une double reconnoissance, dont l'une nous regarde, comme personnes publiques, & députés de ces grandes Nations, l'autre comme des particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet homme; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge*, qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois votre dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence?

LE MARQUIS.

Autre version excellente, qui vaut la premiére, pour le moins.

SIR POLITICK *à part.*

Puisqu'elle est intéressée, il faut la gagner politiquement par l'intérêt. (*à la Dogesse.*) Un mot à l'oreille de votre Sérénité. Nous aurons

soin de votre maison : ce n'est rien dérober au public, car votre rang a besoin d'être soutenu. Il se fera pour vous une petite circulation particuliére ; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE *bas.*

Vous avez raison, Monsieur Politick ; nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

LE MARQUIS.

J'enrage, morbleu, quand il parle bas ; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

Me. DE RICHE-SOURCE
à la Dogesse.

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuser des personnes mal préparées à vous recevoir : car enfin........ c'est qu'après tout........ effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuses ; j'espére de leur faire voir quelques maniéres assez galantes, qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuses entre amies : nous venons vous voir sans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit Sir Politick dans sa harangue : Votre Serenité veut se *loger dans les cœurs.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.
à son mari.

Monsieur, voici le Signor Antonio, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK *au Signor Antonio.*

Le respect que j'ai pour la présence Serene, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je sai connoître & reconnoître la grande faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une chose assez extraordinaire : mais je me tiens assez heureux si j'ai réussi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.
à la Dogesse.

Madame, je crains que VOTRE SERENITE' ne soit amusée ici trop long-temps. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bal ?

SCENE III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

LAissons-les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais oüi si bien parler ?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai oüi mille Sermons; & de si hauts, qu'il falloit être bien savant pour les entendre : j'ai oüi des Oraisons funébres admirables, je dis admirables : mais, à la damnation de mon ame, je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

TANCREDE.

Il y a beaucoup de choses relevées, & j'y en ai trouvé aussi de fort agréables.

LE MARQUIS.

J'ai remarqué un joli trait. La maison de Sir Politick n'est pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement, la faisant *loger dans nos cœurs, plûtôt que dans un Palais*. Là-dessus il fait merveille : il *enrichit nos cœurs de zele*, les *garnit de fidélité*, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve admira-

rablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avoue qu'il m'a plû extrémement.

TANCREDE.

Je m'assure que peu de gens y ont pris garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveilleuse pour les Sciences, mais je n'ai osé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pédant. Avec cela, le naturel demeure toujours; & quand j'entens de belles choses, je les connois aussi-tôt.

TANCREDE.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons *mis aux pieds* de la Dogesse?

LE MARQUIS.

Ah! rien de plus grand, de plus magnifique; & trop: il m'en reste un scrupule, qui m'inquiéte, je le confesse.

TANCREDE.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en donneroit la peine?

LE MARQUIS.

Ce ne feront pas des gens considérables: mais il y a de petits écriveurs dans les pays étrangers, qui ont des correspondances obs-

cures, par où ils sont tout savoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre sait tout.

TANCREDE.

Et quand il sauroit ceci, que pourroit il vous en arriver ?

LE MARQUIS.

Que pourroit-il m'en arriver! Eh! rien; rien qu'une disgrace! Privation de cabinet, éxil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? faire ici le député de la France, qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce sont de simples civilités.

LE MARQUIS.

Des civilités! d'offrir un Etat ?

TANCREDE.

Sir Politick a fait la même chose de l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Peut-être en a-t-il la commission. Un vieux Politique comme lui ne fait rien mal-à-propos. Sur ma parole, il sait bien par où en sortir.

TANCREDE.

Il est vrai que cet homme-là ne s'engage à rien légérement.

LE MARQUIS

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres : c'est avoir bien peu de considération pour ses amis.

TANCREDE.

L'affaire est faite : il faut empêcher quelle ne produise de méchans effets en France.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de reméde, que celui de garder le secret.

TANCREDE.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Insinuez, je vous prie, la même discrétion aux autres : sans rien dire de mon appréhension toutefois. Vous savez, mon maître ; comment il faut servir ses Amis.

TANCREDE.

Laissez-m'en le soin : je vais faire un intérêt commun du secret ; & j'ose vous assûrer qu'on n'en parlera point.

SCENE IV.

*On léve un rideau, & on voit la Salle du Bal, où l'*ENTREMETTEUSE *se disant* DOGESSE, *est dans le Trône, & les* DEMOISELLES, *qu'on prend pour les Nobles Venitiennes, sur des Bancs.*

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHESOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE: quarrons-nous dans ce trône, & faisons un peu de NOTRE SERENITE'. (*haut.*) Mes filles....... (*bas.*) J'oubliois déja...... (*haut*) Sénatrices, tenez bien la place de vos maris.

UNE DES PRE'TENDUES FEMMES DE SE'NATEURS.

Nous saurons fort bien tenir notre rang.

LA FEMME DE SIR POLITICK. *à Me. de Riche-Source.*

Hé, bien, Madame, êtes-vous convaincue? Vos fauteuils & vos chaises à dos auroient-elles fait le même effet? Ces pauvres Dames sont si transportées de joie, qu'elles ne sauroient se contenir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une étrangere, mais avouez que je me suis rendue de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, VOTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un air harmonieux avant de commencer la Danse?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie: j'aime la Mélodie.

SIR POLITICK.

Musique, une Piéce harmonieuse.

(On joue une Piéce ridiculement grave.)

Ceci est profond, & grandement cromatique. Il suffit. Signor Antonio, sachez de SA SERENITE' si elle voudroit me faire l'honneur de danser une Pavane avec le très-humble & très-dévoué Serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le savoir. (*à la Dogesse bas.*) Il faut

danser une Pavane avec Sir Politick.

LA DOGESSE *bas.*

Je ne la sai pas.

ANTONIO *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE *bas.*

Comment ferai-je ?

ANTONIO *bas.*

Comme lui: regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danser une Pavane avec VOTRE SERENITE', d'autant plus hardiment, que cette Danse grave me semble convenir à la dignité de *Dogesse*.

LA DOGESSE.

Vous avez raison, Monsieur Politick : me voilà prête, dansons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lû beaucoup de Traités de la Danse, & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme : mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'est à VOTRE SERENITE' de mener, & à moi de me laisser conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio, Monsieur Politick veut que je prenne la place de l'homme : cela est extrémement civil ; que me conseillez-vous ?

ANTONIO.

ANTONIO.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoûtumé: VOTRE SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à Sir Politick.

Sir Politick mène: elle danse la Pavane ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui danse aussi ridiculement qu'elle, avec sa gravité ordinaire.

SIR POLITICK, *après avoir dansé.*

Cette danse est politique extrémement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois la Pyrrhique, danse militaire.

TANCREDE *au Marquis.*

Le rafinement de respect étoit ingénieux à Sir Politick, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point. Cela ne s'est pourtant jamais fait à danse du monde; & il n'y a point d'homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de beaux contes aux Créquis & aux Bassompieres à mon retour!

TANCREDE.

Tandis que vous étes ici, il faut s'accommoder aux maniéres du pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reste : mais retournons à la danse. Signor Antonio, Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on danse les branles ? C'est proprement ce qui fait un bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne savez ce que c'est ?

TANCREDE.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de l'Europe qui ne sache pas son *branle simple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivande*.

ANTONIO.

Aussi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les courantes : vous les ignorez ?

ANTONIO.

Non pas les courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danser avec vos Dames ; aussi-bien ne garde-t-on aucune régle à votre bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand, & faisons-nous raison nous-mêmes. Je veux attaquer

cette brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danser une courante avec moi ?

LA DAME.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La courante, violons, & de mesure, je vous prie : je ne prendrois pas plaisir à me voir hors de cadence. Cette révérence est assez cavaliére, ce me semble ; elle ne sent pas le baladin. Battons du pied pour prendre le temps. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela ! mais ces coquins de violons m'ont déja mis hors de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites, violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, si vous me faites manquer, je vous le pardonne. (*Quand la courante est dansée.*) A la fin j'en suis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de diable avec ces maudits violons. J'ai dansé tout un hyver à Paris (chacun le sait) sans avoir jamais sorti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les Vingt-quatre.

TANCREDE.

Je ne sai ce que vous avez fait à Paris : mais ici, c'est danser admirablement.

LE MARQUIS.

Non pas cela : assez en homme de qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone* & d'une *Belleville :* il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour qu'on peut danser des figurées.

TANCREDE.

Ne dansez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

LE MARQUIS.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation : j'en suis bien sorti ; danse qui voudra. Mylord, je veux vous faire une confidence. Cette belle, avec qui je viens de danser, elle m'aime, & ce sont des œillades ! il n'y a rien de pareil.

TANCREDE.

Toute femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'amour, quand elle en trouve l'occasion.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le cœur est pris sur ma parole.

TANCREDE.

Je commence à m'en apercevoir. Tenez ; elle vous regarde.

LE MARQUIS.

Ne faites pas semblant de rien voir, & soyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à Venise, que d'être aimé de la femme d'un Sénateur.

TANCREDE.

Je vous en répons. Mais je ſai me taire ; ſoyez aſſuré de ma diſcrétion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous, Mylord ; & c'eſt m'y fier de ma vie.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Allons : ça, acquittons-nous de notre promeſſe. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choſes & des maniéres : enfin, je vais faire pour l'amour d'elles, ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

M. DE RICHE-SOURCE.

Elle va danſer la *Sarabande* : c'eſt une merveille ! Quand nous nous mariâmes, on ſe mettoit à genoux devant elle pour la voir danſer.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Qui eſt-ce qui ſe ſouvient ici de *la petite Suzon ?* Mon ami, t'en ſouviens-tu ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui, ma mie ; & je ſouhaite que tu donnes autant de plaiſir à la compagnie, que tu en donnois en ce temps-là.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la petite Suzon, qui va danſer la Sarabande ! Des caſtagnettes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Des caſtagnettes ! des caſtagnettes !

TANCREDE.

On n'en trouve point.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Il y a remède : mes doigts m'en serviront ; essayons. Cela ne va pas mal.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Messieurs, je vous prie.

Me. DE RICHE-SOURCE *en dansant.*

Ce balancement de corps vous plaît-il ? Parlez, Mesdames ?

LA DOGESSE.

A ravir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras ; qu'en dites-vous ? Cet air est-il Espagnol ?

SCENE V.

UN VALET *de Sir Politick*, L'ENTREMETTEUSE *prise pour Dogesse*, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHE-SOURCE.

UN VALET *de Sir Politick à son Maître, & à M. de Riche-Source.*

ON vous demande de la part du Sénat ?

SIR POLITICK.

Ouais ! que veut dire ceci ? Nous demander à l'heure qu'il est ! Il faut que ce soit une affaire bien pressante.

M. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande nouvelle, sur quoi on veut nous consulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre chose.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais, pourquoi moi ?

SIR POLITICK.

Il y a quelque fonds à trouver, ou quelque dépense à faire.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ce seroit m'employer pour peu de chose. Je croirois plûtôt qu'on a eu vent de notre projet.

SIR POLITICK.

Ne raisonnons pas davantage, & allons apprendre ce qu'on veut de nous. (*à la Dogesse.*) Madame, vous nous excuserez, Monsieur & moi, de quitter votre SERENITE'. La République desire de nous quelque service, que nous allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

LA DOGESSE.

Revenez bientôt, Messieurs, nous vous attendons.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne laissons pas de continuer notre bal. Voyez ce second pas de Sarabande ; il est tout-à-fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS, *qui avoit suivi Sir Politick & M. de Riche-Source, rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos maris de la part du Sénat ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je, qui les ont fait prisonniers d'Etat. Je m'y connois: j'en ai vû mener plus de trente à la Bastille.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie! quelle trahison! tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes, ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes: la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO *bas à Tancrede.*

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. (*haut à la Femme de Sir Politick.*) Madame, il faut pardonner à votre amie l'excès de son ressentiment: mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre mari, de vous voir si peu politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes le coup est grand & imprévu; mais il n'est pas au-dessus de notre prudence. Je

projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la politique.

TANCREDE.

Voilà ce qui s'appelle une femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur, & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK
à la Dogesse.

Madame, VOTRE SERENITE' est trop équitable, pour ne pardonner pas à mon amie l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensévelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers votre mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos maris.

ANTONIO.

Dépêchons-nous de servir les malheureux; dans la chaleur de l'affaire: il n'y a point de temps à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu; laissez nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vîte, allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VOTRE SERENITE' nos respectueuses observances.

La Dogesse & les Sénatrices sortent avec précipitation.

TANCREDE.

Au desordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous-mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit; & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé toute une autre dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGOSTINO, AZARO, AMELINO, PAMFILINO, SIR POLITICK, M. DE RICHESOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces misérables, qui vivant dans le sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier attentat, pour monter aux plus noires trahisons, ont enfin consulté avec le Turc la ruine de la République. Parlez, méchans : parlez, execrables; & dites la vérité : je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujours dite, & je la dirai toujours, si ce n'est en matiére d'Etat : en ce cas je tiens qu'on peut mentir pour le bien de la chose publique.

AGOSTINO.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez: de quel pays êtes-vous?

SIR POLITICK.

Je suis Anglois, pour l'honneur, & pour la vie.

AGOSTINO.

De quelle profession?

SIR POLITICK.

Politique; & il n'est pas que vous n'en ayez oüi parler. C'est moi qui ai sû joindre la véritable science des projets avec les maximes de Nicolas Machiavel, & de François Bodin.

AGOSTINO.

De quelle qualité?

SIR POLITICK.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

AGOSTINO.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une si longue suite d'ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçû beaucoup d'honneur de mes devanciers: mais nous en laisserons un peu à nos successeurs; & la postérité nous fera justice, quand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accusé

nos Législateurs, & voulu établir chez nous quatre Doges?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayiez pû savoir, je le confesse.

AGOSTINO.

Habemus confitentem reum.

SIR POLITICK.

Je l'ai voulu, il est certain; & je le veux encore: mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge, & pour la dignité de la République.

AGOSTINO.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces *relais de pigeons* établis de Venise à Constantinople : cette invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen de lier commerce avec le Turc. C'est sur vos bons avis qu'il a fait le projet d'une guerre contre nous, que vous devez *conduire du cabinet*; & voilà comment se doit entendre votre *spéculation militaire*, & vos *secrets pour la guerre.* Il n'est plus temps de dissimuler: vous voyez que nous savons tout.

SIR POLITICK.

Votre Excellence ne sait pas tout, puisqu'elle ignore nos bonnes intentions. J'ai trouvé une invention admirable d'établir mes commerces à Constantinople; mais certes pour le bien de cet Etat, & pour le salut de votre Am-

baſſadeur. Si j'entens la *ſpéculation militaire*, ſi j'ai quelques *ſecrets pour la guerre*, le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de conduire une armée en même-temps. Je voulois vous enſeigner l'art de défaire vos ennemis ſans vous expoſer aux coups : *ars belli perfectiſſima !* C'eſt une grande qualité à un Général d'armée de ſavoir faire combattre toutes les troupes avant que de combattre lui-même. C'eſt la dernière ſcience du Capitaine, de ſavoir faire combattre l'armée ſans y être.

AGOSTINO.

Nous ſavons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. (*à M. de Riche-Source,*) Et vous, malheureux, d'où êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit ſavoir que c'eſt moi qui porte la parole en toutes choſes : il trouvera bon que je réponde pour lui.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

Nous avons bien affaire de vos conventions. Parlez : de quel pays êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il eſt François, vous dis-je.

AGOSTINO.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle profeſſion ?

SIR POLITICK.

Circulateur général & particulier.

AGOSTINO.

Il seroit inutile de les interroger davantage; Qu'on les reméne en prison.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

LES QUATRE SENATEURS, UN HUISSIER.

AGOSTINO.

NOus sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs crimes par leurs propres bouches. Ils n'avouent pas seulement leurs entreprises contre nos Loix: ils les soutiennent; ils demeurent d'accord de leurs intelligences avec le Turc; mais c'étoit, disent-ils, pour le salut de notre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux? Qui les a employés? A qui ont-ils communiqué leurs bons desseins? *Constat de facto.* Du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions qu'on n'a pas connues. Voici, Messieurs, voici la fin du projet, aussi politique qu'exécrable. Après avoir concerté avec le Turc cette expédition impie, ils font je ne

sai

ſai quelle confédération, entre Paris, Londres & Veniſe pour nous engager dans l'Orient, & porter nos armes contre la Perſe. Il arrive de-là, Meſſieurs, que le Grand Seigneur trouve la République dépourvûe, & que le Perſan occupé par nous dans ſes propres États, ne peut entrer dans ceux de notre ennemi commun. Catilina, ce conſpirateur célébre, ce grand & renommé ſcélérat, étoit un homme de bien, & un bon Citoyen, au prix de ces gens abominables; c'étoit un Romain, qui vouloit ſe rendre maître des Romains. S'il avoit réſolu de tuer le Conſul, & de ſe défaire du Sénat, au moins laiſſoit-il à Rome ſes Dieux, ſes Loix, ſes mœurs & ſa langue. Dans la ſervitude qu'on nous avoit préparée, on ne laiſſoit à Veniſe ni Religion, ni Loix, ni Coutumes; on ne laiſſoit peut-être aucun veſtige de la Nation. Qui chercheroit, Meſſieurs, un ſupplice égal à leur forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux tyrans: mais je ne puis, je le confeſſe, me dépouiller des ſentimens de l'humanité, *quamquam fortaſſe inhumanum ſit humanum eſſe erga eum qui hominem exuerit.* Qu'on les étrangle ſeulement, Meſſieurs; & pour une marque éternelle de la benignité de nos jugemens, puniſſons du ſupplice le plus commun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

AZARO.

Mon ſentiment eſt tout contraire à celui de l'excellentiſſime Seigneur qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des perſonnes extraordinaires, ennemies de notre gouvernement, capables de grands & pernicieux deſſeins ; qui concertent enfin avec le Turc la ruine de la République : pour moi, Meſſieurs, je penſe que ce ſont des foux : mais il y a de deux ſortes de *folie ;* l'une, qui vient de *privation de ſens ;* l'autre, d'une *imagination déréglée.* La premiére toute imbécille, nous fait plaindre en elle la miſére de la condition humaine : la ſeconde, toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ſes viſions, & excite la haine des gens raiſonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'eſt pas mal-aiſé de connoître laquelle de ces deux folies poſſede nos conſpirateurs prétendus, puiſque leur imagination les porte au-delà de toutes les choſes les mieux établies. Ils ſe donnent la liberté de créer chimériquement des Magiſtrats : ils ſe font en idée des correſpondances à Conſtantinople : ils forment des ligues imaginaires, & réglent, en un mot, toutes nos affaires de paix & de guerre à leur fantaiſie. Je voudrois ſavoir, Meſſieurs, de quelle autorité ils agiſſent, avec quel ordre, quelle miſſion? Certes la folie a un grand avantage ſur la ſageſſe, ſi les paroles & les actions des ſages

ſont punies, auſſi-tôt qu'elles ſortent de la régle, tandis que les fols ont le privilége de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces priſonniers? Mon avis n'eſt pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet excellentiſſime Seigneur, par un excès de zéle pour la République: mais qu'on ôte la liberté à des fols ſcandaleux, qui traitent extravagamment les matiéres ſérieuſes, réſervées à la prudence des ſages.

AMELINO.

Peu de gens s'étonneront, excellentiſſime Seigneur, de votre emportement contre la folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la ſageſſe. Comme les opinions des hommes ſont différentes, j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre ſentiment; & vous ſerez ſurpris, Meſſieurs, que la ſeule conſidération des gens ſenſés, m'inſpire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les fols. Oui, Meſſieurs, le ſujet de ma douceur eſt une pitié intéreſſée, qui fait que je m'oppoſe à leur punition en faveur des ſages. En effet, il y a un ſi grand mélange de ſageſſe & de folie dans les perſonnes raiſonnables, qu'on ne peut aſſez admirer l'inégalité qui nous fait voir ſi divers & ſi contraires à nous-mêmes. Celui qui a ſû gagner notre jugement, & aſſujettir notre raiſon par la ſupé-

riorité de la sienne, a besoin de notre facilité peut-être le même jour, pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose, qui est extravagant dans une autre. Ces grands hommes, dont nous honorons la mémoire, n'étoient pas exemts de folie: les esprits extraordinaires de tous les temps ont eu la leur: c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts: le *caprice* des Peintres, des Poëtes, des Musiciens, n'est qu'un nom civilement adouci, pour exprimer leur *folie*, sans leur déplaire. Laissons, Messieurs, laissons les fols en repos, s'ils y peuvent être: il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix, ordonnons-leur des châtimens selon leur crime: mais si on veut les punir pour l'intérêt du bon sens, & pour l'honneur de la raison; qu'on se souvienne que cette raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens, & que les plus zélés pour la vengeance, ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

PAMFILINO.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat, j'ai observé que l'envie de faire voir notre esprit, & la vanité de bien parler, nous tirent souvent hors du sujet dont il est question, pour nous jetter en des choses générales, dont il ne s'agit pas. Je connoissois, Messieurs, comme le reste des gens, qu'il y avoit

des foux dans le monde : mais d'en favoir les ordres, les rangs, les diftinctions ; de connoître ces différentes délicateffes qu'il y a de folie à folie, les affinités & les alliances qui fe trouvent entre la fageffe & cette même folie, c'eft, Meffieurs, ce que je ne favois point, & ce que je viens heureufement d'apprendre de vos beaux difcours. Pour l'affaire préfente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réfléxions ; & tout ce que je puis recueillir de vos avis, fe réduit à châtier des foux férieux, qui font le métier des fages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes fages, qui fortant de leur affiéte, ne font que trop fouvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace ! Jugeons, Meffieurs, jugeons Sir Politick & fon compagnon, par eux-mêmes ; fans les charger du crime des imaginations déréglées, s'ils font innocens ; & fans appeller les grands hommes à leur fecours, fans intéreffer les Peintres, les Poëtes, les Muficiens à leur falut, s'ils font criminels. Mais, Meffieurs, c'eft nous-mêmes qui donnons corps à une chofe purement chimérique : n'allons pas plus loin qu'il ne faut : retranchons la moitié de notre efprit ; il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'innocens, ni de coupables : nous verrons feulement des foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du

ſens aux chimeres ; travailler ſon intelligence où rien ne peut-être entendu, c'eſt encherir ſur les chimériques, & ſe faire une folie myſtérieuſe, qui paſſe la naturelle.

AGOSTINO.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumiéres, & j'ai les miennes, qui ne ſont point fondées ſur de ſimples conjectures : je parle *ex viſu & auditu.* Il faut avouer que vous avez l'eſprit bien en repos, *cum agitur de ſumma rerum.* Le Sénat Romain, en de moindres périls, chargeoit les Conſuls de prendre garde *ne quid detrimenti Reſpublica caperet*...... Mais qui frappe à la porte, quand nous déliberons ſur une affaire de telle importance ? (*Il tire la ſonnette, & l'Huiſſier entre.*)

L'HUISSIER.

Excellentiſſimes Seigneurs, un Anglois, un Mylord ſouhaite de vous parler.

AGOSTINO.

Qu'on le mette en priſon.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une choſe de conſequence.

PAMFILINO.

Faites-le entrer.

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens: je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux misérables, que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord: vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Sénateurs de Venise.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers?

TANCREDE.

Je viens dire à vos Excellences que ces

pauvres Prisonniers n'ont point d'autre crime que leur folie.

PAMFILINO.

Les connoissez-vous ?

TANCREDE.

On ne peut pas les connoître davantage.

PAMFILINO.

Et qui sont-ils ?

TANCREDE.

Il y a un Chevalier Anglois, que les Livres de Politique ont rendu fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'Angleterre. Pour l'autre, je ne le connois que depuis que je suis à Venise : c'est un François chimérique, qui veut établir la circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du monde.

PAMFILINO.

En avois-je bien jugé, Messieurs ? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un danger au-dedans, nous ne perdions la réputation au dehors ; & que le Sénat, qui a donné jusqu'ici une si grande opinion de sa sagesse, ne s'expose à la raillerie Françoise, & au mépris des Anglois, quand on saura que nous traitons si gravement leurs Ridicules publics, & leurs Chimériques déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on les mette aussi-tôt en liberté : nous ferons voir notre discernement à séparer les choses dont on doit se moquer, d'avec

d'avec celles qu'on doit véritablement craindre.

AZARO.

Si j'ai été d'une autre opinion, je me rens présentement à la vôtre, comme à la seule raisonnable.

AMELINO.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux insensés; mais vous me faites connoître qu'il faut se moquer de ceux-ci: je suis de votre avis en toutes choses.

PAMFILINO.

Qu'on ramène les Prisonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

AGOSTINO.

N'allons pas si vîte, Messieurs: la précipitation est la mere du repentir.

PAMFILINO.

C'est trop discourir sur une affaire si ridicule.

AGOSTINO.

Je persiste en mon opinion, quoique seul de mon avis; & plaise à Dieu que le vôtre ne soit pas funeste à la République.

SCENE IV.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE.

PAMFILINO.

VEnez scelerats, venez, gens dangereux à la République; venez recevoir le pardon de tous vos crimes. Politique, Circulateur, allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique où il vous plaira.

SIR POLITICK, *à M. de Riche-Source.*

Ouais! du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de foux deux si grands personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprens pas! Il y va de la réputation de ma politique, & de l'honneur de votre circulation: je ne souffrirai jamais l'infamie de ce jugement-là. (*aux Senateurs.*) Messeigneurs, retournez aux avis tout de nouveau: je vous déclare que nous aimons

mieux être pendus, comme Conſpirateurs, que d'être ſauvés comme foux.

M. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau, Monſieur Politick, ſi vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi: fou, ou ſage, pourvû qu'on me ſauve, je ſuis content.

PAMFILINO.

Mylord, où ſont les femmes de ces Meſſieurs?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, MADAME DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien-venues, Meſdames; je ſuis chargé de grands remercimens pour vous de la part des femmes de Veniſe. Leur *captivi-*

té vous donne de la compassion : leur *méchant air* vous fait pitié : vous les voulez mettre dans le *commerce du beau-monde :* elles vous en sont infiniment obligées ; mais leur bonheur est reservé pour un autre temps, & il doit arriver un jour par des personnes plus considérables que vous. Adieu, belle & honorable compagnie.

(*Les Sénateurs sortent.*)

SIR POLITICK.

Adieu, de bon cœur, petits politiques ; vous ne vous connoissez guére en grands personnages, & Venise n'est pas digne de nous posseder.

M. DE RICHE-SOURCE.

On ne sait ce que c'est ici du bel air, du beau procedé, de la belle maniére. Les femmes n'y voyent que des maris. Sortons le plûtôt que nous pourrons.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à Tancrede.*

Mylord, si vous demeurez en cette ville après nous, je vous supplie de faire mes complimens à la Dogesse. Cette honnête Dame n'a point de part à notre disgrace, assurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de complimens à faire à personne. Qui me rattapera dans une Répu-

blique, sera bien fin : on n'y sauroit être aimé d'une femme, sans courir hazard de sa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé, m'a témoigné quelque passion, il est vrai ; mais rien de concluant ; & j'ai déja reçu dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la France pour les Galans ; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le mari, ou avec un rival : ici, le poignard, ou le poison : le tout avec honneur, & dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames ; très-humble & très-obéissant serviteur. (*Il sort.*)

L'ALLEMAND.

Laissons aller Bousignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzic : ce sont des Cités d'un riche trafic, où il sera facile d'établir la circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en serez sortis : j'irai à Rome, ce grand théatre du monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous possedera.

SIR POLITICK.

Mylord, en quelque lieu que nous soyons, disposez de notre politique, & de notre circulation, comme de choses qui sont autant à vous qu'à nous-mêmes

TANCREDE, *après qu'ils sont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaisante étoile; de me faire tomber entre les mains les foux & les ridicules de toutes les Nations : ils divertissent quelque-temps; mais à la fin ils ennuyent, & Dieu merci, m'en voilà défait.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE PROPHETE IRLANDOIS, (1)

NOUVELLE.

DANS le temps que Monsieur de Comminges étoit Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien, auprès du Roi de la Grande Bretagne, il vint à Londres un Prophéte Irlandois, qui passoit pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, & peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié Monsieur de Comminges de le faire venir chez lui, pour voir quelqu'un de ces miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction; tant par sa curiosité naturelle, que par complaisance pour eux; & il fit avertir le prétendu Prophéte de venir à sa maison.

Au bruit qui se répandit par tout de cette nouvelle, l'Hôtel de Monsieur de Comminges fut bien tôt rempli de malades, qui venoient chercher dans une pleine confiance

(1) Il s'appelloit Valentin Greatérick. Après avoir assez long-temps abusé l'Irlande, il passa en Angleterre, & y joua le même rôle. Voyez la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1664.

leur guérison. L'Irlandois se fit attendre quelque temps ; & après avoir été impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. Monsieur de Comminges se préparoit à l'examiner profondément, espérant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans Helmont & dans Bodin : mais il ne le put faire, à son grand regret ; car la foule devint si grosse, & les infirmes se pressérent si fort, pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même, on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophéte rapportoit toutes les maladies aux esprits : toutes les infirmités étoient pour lui des Possessions. Le premier qu'on lui presenta, étoit un homme accablé de goutes, & de certains Rumatismes, dont il lui avoit été impossible de guérir. Ce que voyant notre faiseur de miracles. *J'ai vû*, dit il, *de cette sorte d'esprits en Irlande il y a long-temps. Ce sont esprits aquatiques, qui apportent des froidures & excitent des débordemens d'humeur en ces pauvres corps.* ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTÉ LE SEJOUR DES EAUX, POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISÉRABLE ; JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOU-

VELLE ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit, le malade se retira ; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypocondriaques, & malades d'imagination, quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. ESPRIT AERIEN, dit l'Irlandois, RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPESTES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.

Ce malade fit place à un autre, qui selon l'opinion du Prophéte, n'avoit qu'un simple Lutin, incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroissoient pas ; & faisant un souris à l'Assemblée. *Cette sorte d'Esprit*, dit-il, *afflige peu souvent, & divertit presque toujours.* A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiére d'Esprits. Il savoit leur nombre, leurs rangs, leur noms, leurs emplois, toutes les fonctions ausquelles ils étoient destinés ; & il se vantoit familiérement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons, que les affaires des hommes.

Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques & Protestans venoient le trouver de toutes parts ;

& vous eussiez dit que la puissance du Ciel étoit entre les mains de cette homme-là, lors qu'une Avanture, où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la Contrée (1), mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre certains Esprits de discorde, disoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maison. C'étoit un Gentilhomme, âgé de quarante-cinq ans, qui sentoit assez & sa naissance & son bien. Il me semble que j'ai la Demoiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans; & paroissoit bien faite de sa personne: mais on pouvoit déja voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang: la femme voulut néanmoins parler la première, soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie naturelle à son sexe de parler.

» J'ai un mari, *dit-elle*, le plus honnête-» homme du monde, à qui je donne mille » chagrins, & qui ne m'en donne pas moins » à son tour. Mon intention seroit de bien vi-» vre avec lui, & je le ferois toujours, si un

(1) Expression Angloise. C'est-à-dire, *de la Campagne*, ou *de Province*.

» Esprit étranger, dont je me sens saisir à certains momens, ne me rendoit si fiére & si insupportable, qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes agitations cessées, je reviens à ma douceur naturelle, & je n'oublie alors aucun soin, ni aucun agrément, pour tâcher de plaire à mon époux : mais son Démon le vient posseder, quand le mien me laisse ; & ce mari, qui a tant de patience pour mes transports, n'a que de la fureur pour ma raison ». Là se tût une femme, en apparence assez sincere ; & le mari, qui ne l'étoit pas moins, commença son discours de cette sorte.

» Quelque sujet que j'aye de me plaindre du Diable de ma femme, je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas appris à mentir ; & il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-véritable. Tout le temps qu'elle me paroît agitée, je suis patient : mais aussi-tôt que son esprit la laisse en repos, le mien m'agite à son tour ; & avec un nouveau courage & de nouvelles forces, dont je me trouve animé, je lui fais sentir, le plus fortement qu'il m'est possible, la dépendance d'une femme, & la superiorité d'un mari. Ainsi notre vie se passe à faire le mal, ou à l'endurer, ce qui nous rend de pire condition que les plus misérables. Voilà nos tourmens, Monsieur ; & s'il est

» possible d'y apporter quelque remède, je » vous conjure de nous le donner. La cure » d'un mal aussi étrange que le nôtre, ne sera » pas celle qui vous fera le moins d'honneur.

Ce ne sont ici ni Lutins, ni Farfadets, dit l'Irlandois; *ce sont Esprits du premier ordre, de la Légion de Lucifer; Démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance, & fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs*, poursuivit-il, en se tournant vers l'assemblée, *que je regarde un peu dans mes livres; car j'ai besoin de paroles extraordinaires*. Là-dessus il se retira dans un cabinet, pour y feuilleter ses papiers; & après avoir rejetté cent Formules, comme trop foibles contre de si grands ennemis, il tomba sur une à la fin, capable, à son avis, de confondre tous les diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même; car les yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces & de contorsion, qu'il pouvoit paroître le Possédé à ceux qui venoient chercher du remède contre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, & les frappant tous deux d'une baguette, qui ne devoit pas être sans vertu : ALLEZ DEMONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENTION, EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET

LAISSEZ RE'TABLIR PAR VOTRE DE'PART L'HEUREUSE UNION QUE ME'CHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possedés, & haussant un peu le ton de la voix : JE VOUS ENTENS MURMURER, DE'MONS, DE L'OBEISSANCE QUE VOUS ETES FORCEZ DE ME RENDRE : MAIS DÛSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-temps.* » C'en est assez, Messieurs, je vous » jure que je suis tout en sueur du travail que » m'a fait la résistance de ces Diables obstinés. » Je pense bien avoir eu affaire à deux mille » Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne » m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

Les démons expédiés, le bon Irlandois se retira. Tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable, par un changement d'esprit, qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un air riant en toutes choses. Ils se regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas pour exprimer leur amour. Mais, vains plaisirs ;

qu'il faut peu se fier à votre durée ! & que les personnes nées pour l'infortune se réjouissent mal-à-propos, quand il leur arrive un petit bonheur !

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner sa joie de celle qu'ils recevoient de leur guérison. Ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde ; & les complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le mari commença une conversation fort raisonnable, sur l'heureux état où ils se trouvoient, après le misérable où ils avoient été. Nôtre épouse, ou pour faire admirer des choses merveilleuses, ou pour se plaire aux malignes, s'étendit avec agrément sur les tours que son Démon lui avoit inspiré pour tourmenter son mari. Sur quoi le mari jaloux de l'honneur du sien, ou de sa propre autorité, lui fit entendre » que c'étoit trop parler des » choses passées dont le souvenir lui étoit fâ-» cheux. Il ajoûta, qu'au bon état où ils se » trouvoient rétablis, elle ne devoit plus son-» ger qu'à l'obéissance qu'une femme doit à » son époux ; comme il ne songeroit de son » côté qu'à user légitimement de ses droits, » pour rendre leur condition aussi heureuse » à l'avenir, qu'elle avoit été jusques là infor-» tunée ».

La femme offensée du mot d'*obéir*, & plus encore de l'ordre de se taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage ; disant que *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils ne pûssent être rappellés, en cas que cet égalité fût violée.*

Cette Amie, dont j'ai parlé, discrette & judicieuse autant que personne de son sexe, lui représentoit sagement le devoir des femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les maris étoient obligés. Mais sa raison, au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter; en sorte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma femme*, reprit le mari, *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils n'ayent pû être rappellés : ou plûtôt vous avez été si chere au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible, pour avoir affaire moi seul contre vous deux : ce qui m'oblige à me retirer, exposé que je suis à des forces si dangereuses.* » Et moi je me retire, *dit-elle*, avec cet esprit qui ne me veut pas quitter. Il sera de bien méchante humeur, s'il n'est plus traitable qu'un mari si fâcheux & si violent ». Puis se tournant vers son amie : » Avant que de me retirer, *lui dit-elle*, je suis bien aise de vous dire, Madame, que j'attendois toute autre chose de votre amitié, & de

» l'intérêt que vous deviez prendre en celui
» d'une femme, contre la violence d'un mari.
» C'est une chose bien étrange de me voir in-
» sulter par celle qui me devroit soutenir.
» Adieu Madame, adieu. Vos visites sont beau-
» coup d'honneur ; mais on s'en passera bien,
» si elles sont aussi peu favorables que celle-ci.

Qui fut bien étonné ? Ce fut la bonne & trop sage Dame, instruite par sa propre expérience, que la sagesse même a son excès, & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la raison avec les personnes qui n'en ont point. Vous pouvez juger qu'elle ne demeura pas long-temps seule dans un logis, où l'on ne parloit que de Démons, & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la derniére extravagance.

Le mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa chambre ; honteux de la joie qu'il avoit eûe, chagrin du présent, & livré à de fâcheuse imaginations pour l'avenir. Comme l'agitation de la femme avoit été beaucoup plus grande, elle dura moins aussi ; & revenue assez tôt à son bon sens, elle fit de tristes réfléxions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens, sans demander raison à celui de discorde, de la ruine de ses intérêts & de ses plaisirs. Cet esprit, qui régne plus encore

chez

chez les femmes, & particuliérement les nuits qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses : en sorte que la bonne épouse, rendue purement à la nature, alla trouver son époux dès qu'il fut jour, pour rejetter tous les désordres passés sur une puissance étrangére, qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois*, disoit-elle, *dans le bon intervalle où je suis présentement, que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez, mon cher, mais trop malheureux mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mari abattu de chagrin, comme il étoit, n'eût pas résisté à une injure ; jugez s'il ne fut pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour : » Pleurons, mon cœur ; » *lui dit-il*, pleurons nos communs malheurs, » & allons chercher une seconde fois le remé- » de, que la premiére n'a sû nous donner.

La femme fut surprise agréablement de ce discours ; car au lieu d'un fâcheux Démon, dont elle attendoit les insultes, elle trouva heureusement un homme attendri, qui la consola du mal qu'elle avoit sû faire, & qu'il avoit eu à souffrir. Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles confiances ; & après avoir mis ensemble tout leur

espoir en la vertu du Prophéte, il retournerent à l'Hôtel de Monsieur de Comminges, chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle, que l'Irlandois les apperçut; & les appellant assez haut, pour étre entendu de tout le monde. *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui se sont operées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute puissante qui vous a délivrés de l'esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez.* La femme répondit aussi-tôt, sans consulter, » que pour le témoignage » qu'il demandoit, il étoient obligés de le ren- » dre à l'opiniâtreté des Démons, & non pas » à sa vertu: Car, en verité, vénérable Pere, » ajoûta-t-elle, depuis votre belle opération, » ils nous ont tourmentés, comme par dépit, » plus violemment que jamais ». *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon Irlandois, animé d'un grand courroux, *ou des ingrats pour le moins, qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur visage: il observa particuliérement leurs regards; & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impression de ces Esprits: *Vous avez raison*, dit-il tout confus, *vous*

avez raison ; ils ne sont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps ; mais ils y tiendront bien, si je ne les en arrache, par la vertu des paroles que je vais proférer : QUITTEZ, RACE MAUDITE UN SE'JOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS, ET ALLEZ FREMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OU' HABITENT L'HORREUR, LA RAGE, ET LE DE'SESPOIR. *C'en est fait, mes amis, vous êtes assurément délivrés : mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois mon temps à tout le monde, & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.*

Ce fut-là que nos patiens crurent être à la fin de tous leurs maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage, & la nuit fut attendue avec la même impatience que celle de leurs nôces l'avoit été autrefois. Elle vint cette nuit tant desirée : mais helas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs ! Le trop d'amour fait la honte des amans ; & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une avanture.

> Où l'excès des desirs
> Fait manquer les plaisirs.

Heureusement pour le mari, la femme accusa le Démons innocens ; & le Prophéte fameux ne fut plus à son égard qu'un pauvre

Hibernois, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux, à l'exemple des Espagnoles, qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans, pour être persuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de nature, ni puissance de maléfice. Ainsi la femme, qui accusoit le mari en toute autre chose, lorsqu'il étoit le plus innocent, le justifie, quand il a le plus failli à son égard; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui, à un manque d'appas en elle, que d'envisager nettement un vrai défaut, ruineux pour jamais à ses plaisirs. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa beauté; elle rappella bien-tôt en son esprit la malice des Démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit sû les en délivrer. *Il y a long-temps*, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit été inspirée, *il y a long-temps que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je connois bien que nous attendrions vainement de lui notre guérison, mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la charité nous oblige à détromper les autres aussi-bien que nous, & à faire connoître sa vanité, ou sa sottise.*

» Ma mie, *reprit le mari*, il n'y a rien de si

» vrai que le malheur de cette nuit est un pur
» ouvrage de nos Démons. L'Irlandois s'étoit
» voulu moquer d'eux, ils ont voulu se mo-
» quer de lui & de nous, à leur tour. Vous
» me connoissez, & je me connois : naturel-
» lement ce que vous savez n'a pû être ; &
» voilà ce que les conjurations nous ont va-
» lu. Au reste, ma mie, quand vous serez vos
» reproches à ce beau Prophéte, prenez garde
» de ne pas descendre à aucune particularité
» de cette nature : qu'il ne vous échappe rien,
» je vous prie, qui nous soit honteux. Tous
» secrets de famille doivent être cachés ; mais
» celui-ci doit se réveler moins que pas un
» autre.

La femme étoit prête à s'offenser, de se voir soupçonnée d'une telle indiscretion: mais pour ne pas rebrouiller les choses qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de se taire si à propos, que l'Irlandois seul auroit à se plaindre de son procedé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher sa honte, le jour parut ici pour la dissiper ; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, se tournerent avec le Soleil qui réjouit tout, à l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir. Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit dejeu-

né & un peu de conversation, pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marcherent en paix vers la maison où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monsieur d'Aubigny. C'étoit ce Monsieur d'Aubigny, si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fût jamais. Voici donc quelques-uns des mirales que je remarquai à S. James, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prévention que Monsieur d'Aubigny.

Déja les Aveugles pensoient voir la lumiére qu'ils ne voyoient pas : déja les sourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point : déja les boiteux croyoient aller droit, & les perclus pensoient retrouver le premier usage de leurs membres. Une forte idée de la santé avoit fait oublier aux malades leurs maladies ; & l'imagination, qui n'agissoit pas moins dans les curieux, que dans les malades, faisoit aux uns une fausse vûe de l'envie de voir, comme aux autres une fausse guérison de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les esprits : telle étoit la force des esprits sur les sens. Ainsi l'on ne parloit que de prodiges ; & ces prodiges étoient appuyés d'une si grande autorité, que la multitude

étonnée les recevoit avec soumission, pendant que quelquesgens éclairés n'osoient les rejetter par connoissance. La connoissance timide & assujettie, respectoit l'erreur imperieuse & autorisée : l'ame étoit foible où l'entendement étoit sain ; & ceux qui voyoient le mieux en ces cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi un peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand notre couple, fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as tu point de honte*, lui dit la femme, *d'abuser le peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos Démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davange. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres ; se moquant également de notre crédulité, & de ton imbécille puissance.* Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le nom d'*imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophéte perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable ; & ce redoutable pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des esprits, devint à rien

aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit promptement par la porte de derriére; moins confus toutefois, moins mortifié que le Peuple, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour M. d'Aubigny, il mit bientôt le Prophéte au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Nos mariés, glorieux & triomphans, jouissoient des douceurs de la victoire; & Monsieur d'Aubigny, qui passoit d'un esprit à un autre avec un esprit incroyable, quitta le merveilleux à l'instant, pour se donner le plaisir du ridicule avec moi, sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là, sa curiosité le porta à faire plus particuliérement connoissance avec la Dame, qui lui apprit toutes les avantures de leur imaginaire possession.

AVERTISSEMENT.

LA LETTRE A M. LE MARE'CHAL DE GRAMMONT, *qu'on trouvoit ici, est insérée dans la* VIE *de M. de S. Evremond, sur l'année* 1665.

A

A MADAME DE COMMINGES,

Sur ce qu'elle dit un jour à M. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélène, que d'être une beauté médiocre.

STANCES IRREGULIERES.

CONSOLEZ-VOUS d'être moins belle
Qu'on ne vous a vûe autrefois ;
C'est le destin d'une mortelle !
Héléne même en a subi les Loix.

Vous avez fait mille conquêtes
Dans le temps de votre beauté :
Songez moins à ce que vous êtes,
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à notre mémoire
Tout l'intérêt de votre gloire :
Il seroit peu judicieux
De le confier à nos yeux.
Notre esprit conserve l'image
De votre jeune & beau visage ;

Et ce bien détaché de vous,
Se trouve heureusement en sûreté chez nous,
C'est comme un dépôt de vos charmes,
Que nous exemtons des allarmes
De vent, de froid, & de chaleur;
Ici, l'on ne craint point le hâle,
La fraîcheur est toûjours égale,
C'est toujours la même couleur,

Si la personne étoit gardée
Comme nous gardons notre idée,
Sans déchet & sans changement,
Vous seriez un objet charmant.

J'ai vû que la moindre louange
Etoit de vous nommer un *Ange*;
J'ai vû qu'on faisoit de vos yeux
La honte de l'astre des Cieux.

Tantôt sous le nom de *Clarice*,
Vous faisiez des cœurs le supplice;
Tantôt vous étiez en *Iris*,
Le charme de tous les esprits.

Vous fûtes *Caliste* adorable,
Cloris fiere, *Philis* aimable;
Vous avez usé tous ces noms,

Epuisé les comparaisons
Qu'on fait à l'objet de sa flâme;
Après tant de titres si doux,
Vous êtes réduite à *Madame*,
Qui porte simplement le nom de son époux.
Mais pour ce changement, ne soyez pas moins vaine:
Vous régnez dans le souvenir :
Un jour on parlera de vous comme d'Héléne;
Vous régnerez dans l'avenir.

Une chétive heure présente
Peut-elle faire l'importante
Contre les temps passés, contre les temps futurs;
La beauté la plus adorée
D'un moment n'est pas assûrée,
Et tous les siécles vous sont sûrs.

Lasse de vos rigueurs & de notre souffrance,
Vous vous êtes démise enfin de la beauté,
Comme fit autrefois Sylla de la puissance:
Comme lui, vous avez rendu la liberté;
Comme lui, ne craignez aucune violence:
Vous pouvez marcher seule en toute sûreté.

A M. LE CHEVALIER
DE GRAMMONT,

IL n'eſt qu'un Chevalier au monde :
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux Tournois,
Aux avantures, aux exploits,
Me pardonnent, ſi je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite.
C'eſt celui qu'on vit à la Cour,
Jadis ſi galant ſans amour ;
Le même qui fut à Bruxelles,
Comme ici plaire aux Demoiſelles ;
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris,
Ayant couru toute la terre,
Dans le jeu, l'amour & la guerre.
Inſolent en proſpérité,
Fort courtois en néceſſité ;
L'ame en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale ;
Qui n'a changé, ni changera ;
Et ſeul au monde qu'on verra,

Soutenir la blanche vieilleſſe
Comme il a paſſé la jeuneſſe.
Rare merveille de nos jours!
N'étoient vos trop longues amours;
N'étoit la ſincére tendreſſe
Dont vous aimez votre Princeſſe; (1)
N'étoit qu'ici les beaux deſirs
Vous font pouſſer de vrais ſoupirs;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Votre mérite d'infidelle;
Cher & parfait original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.
Il eſt des Héros pour la guerre;
Mille grands hommes ſur la terre;
Mais au ſens de Saint-Evremond,
Rien qu'un Chevalier de Grammont:
Et jamais ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.

(1) Mademoiſelle Hamilton de la Maiſon d'Hamilton en Ecoſſe, qui ſe dit de la Famille Royale. M. de Grammont l'épouſa.

SUR LA MORT DE LA BELLE MARION DE LORME.

STANCES.

PHILIS n'est plus : tous ses appas,
Aussi-bien que toutes mes larmes,
Contre la rigueur du trépas,
Ont été d'inutiles armes.

Ici, les Amours sont en deuil ;
Et la volupté désolée
Cherche à l'entour de son cercueil
Où son Ombre s'en est allée.

On l'entend gémir quelquefois
Comme une misérable amante,
Qui du triste accent de sa voix
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,
Les seules peines de l'amour
Font sa douleur & sa misére.

Bien loin de ces grands criminels,
Dont le sort est si déplorable;
Bien loin de ces feux éternels,
Dont le Ciel punit un coupable:

Philis n'a pour toute rigueur
Que le supplice de sa flâme;
Et rien qu'une triste langueur
Ne consume cette belle ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des choses passées,
Et le plus tendre souvenir
Entretient ses molles pensées.

Tantôt, excitant ses desirs,
Son ame encor voluptueuse;
Qui soupire après les plaisirs,
S'attache à quelqu'Ombre amoureuse.

Dans ses inutiles desseins,
Elle va chercher une bouche;
Elle pense trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'esprit veut imiter le corps;
Et parmi ces faux exercices,
Les desirs, qui sont ses efforts,

Aspirent enfin aux délices.

Cependant il aime toûjours;
Son soin est de se satisfaire;
Et la rigueur de ses amours,
De vouloir, & de ne rien faire.

LETTRE
A M. LE MARQUIS
DE CREQUI. (1)

APRE's avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une République, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il seroit honteux de ne pas entrer dans le monde, avec le dessein de faire sa fortune : quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous; & revenus des sentimens de l'ambition au desir de notre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hom-

(1) M. de S. Evremond écrivit cette Lettre après avoir repassé en Hollande.

mes, & où, pour être sûrs de tout, nous n'ayions qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoûtons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs charges pour l'intérêt du Pupblic, & peu distingués en leurs personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuses, dont les honnêtes gens soient blessés; point de dignités inutiles, de rangs incommodes; point de ces fâcheuses grandeurs, qui gênent la liberté, sans contribuer à la fortune. Ici les Magistrats procutent notre repos, sans attendre de reconnoissance, ni de respect même pour les services qu'ils nous rendent. Ils sont sévéres dans les ordres de l'Etat, fiers dans l'intérêt de leur pays avec les Nations étrangéres, doux & commodes avec leurs Citoyens, faciles avec toutes sortes de personnes privées. Le fond de l'égalité demeure toûjours malgré la puissance; & par-là le crédit ne devient point insolent, la conduite jamais dure

Pour les contributions, véritablement elles sont grandes; mais elles regardent sûrement le bien public, & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la Patrie, puisqu'à le bien prendre, c'est un véritable amour propre. C'est trop parler du gouvernement, sans rien dire

de celui qui paroît y avoir le plus de part. (1) A lui faire justice, rien n'est égal à sa suffisance que son désintéressement & sa fermeté.

Les choses spirituelles sont conduites avec une pareille modération. La différence de religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. Chacun cherche le Ciel par ses voyes; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints que haïs, s'attirent une charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux zéle.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à desirer, nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles, plus de bon sens dans les affaires, que de délicatesse dans les entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfére à leur compagnie celle de leurs femmes: elles sont assez sociables, pour nous faire un amusement; trop peu animées, pour troubler notre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables: mais il n'y a rien à espérer d'elles, ou par leur sagesse, ou par une froideur, qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en Hollande un certain usage de pruderie établi par tout, & je ne sai quelle vieille tradition de continence, qui passe de mere en fille comme une espéce de religion.

(1) M. le Pensionnaire de Wit.

A la vérité, on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles, qu'on leur laisse employer bonnement, comme une aide innocente à se procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un mariage heureux : quelques malheureuses s'entretiennent de la vaine espérance d'une condition qui se diffère toujours, & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une infidélité méditée. On se dégoûte avec le temps ; & le dégoût pour la maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une femme. Ainsi dans la crainte de passer pour trompeur, on n'ose se retirer, quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude, moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant, on entretient languissamment les misérables restes d'une passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus jeunes filles, qui regardent le mariage comme une avanture, & leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les femmes, s'étant données une fois, elles croyent avoir perdu toute disposition d'elles mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du devoir, elles feroient conscience de se garder la liberté des affections, que les plus prudes se réservent ailleurs, sans aucun égard à leur dépendance. Ici, tout pa-

roit infidélité; & l'infidélité, qui fait le mérite galant des Cours agréables, est le plus gros des vices chez cette bonne Nation, fort sage dans la conduite & dans le gouvernement, peu savante dans les plaisirs délicats & les mœurs polies. Les maris payent cette fidélité de leurs femmes d'un grand assujettissement; & si quelqu'un, contre la coûtume, affectoit l'empire dans la maison, la femme seroit plainte de tout le monde comme une malheureuse, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses, & me fait regretter le temps où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ranimer ce que je suis; & du souvenir des vieux sentimens, il se forme quelque disposition à la tendresse, ou du moins un éloignement de l'indolence. Tyrannie heureuse que celle des passions qui font les plaisirs de notre vie! Fâcheux empire que celui de la raison, s'il nous ôte les sentimens agréables, & nous tient dans une inutilité ennuyeuse, au lieu d'établir un véritable repos!

Je ne parlerai guére de la Haye: il suffit que les Voyageurs en sont charmés, après avoir vu les magnificences de Paris, & les raretés d'Italie. D'un côté, vous allez à la Mer

par un chemin digne de la grandeur des Romains : de l'autte, vous entrez dans un Bois, le plus agréable que j'aye vû de ma vie. Dans le même lieu, vous trouvez assez de maisons, pour former une grande & superbe Ville; assez de bois & d'allées, pour faire une solitude délicieuse. Aux heures particuliéres, on y trouve les plaisirs des champs : aux heures publiques, on y voit tout ce que la foule des villes les plus peuplées sauroit fournir. Les maisons y sont plus libres qu'en France au temps destiné à la société ; plus resserées qu'en Italie, lorsqu'une regularité trop éxacte fait retirer les étrangers, & remet la famille dans un domestique étroit. De temps en temps nous allons faire notre cour au jeune Prince (1) à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa qualité n'a eu l'esprit si bien fait que lui à son âge. A dire tout, je dirois des verités qu'on ne croiroit point ; & par un secret mouvement d'amour-propre, j'aime mieux taire ce que je connois, que manquer à être crû de ce que vous ne connoissez pas.

(1) Le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quatorze ans.

AVERTISSEMENT.

LA LETTRE *de M. de S. Evremond à* M. LE MARQUIS DE LIONNE, *qui lui avoit fait dire de lui envoyer une lettre qu'il pût montrer au Roi, est placée dans la Vie de M. de S. Evremond, sur l'anné* 1667.

IDE'E DE LA FEMME,

Qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais.

DANS toutes les belles personnes que j'ai vûes; s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice; car, pour dire la verité, il est difficile de louer tout, & d'être sincere. J'ai obligation à EMILIE, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien, qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace; je n'ai affaire ni de déguisemens, ni de flateries. Par elle, je puis louer aujourd'hui sans complaisance; par elle, les observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine,

qui ne s'attache qu'à connoître les défauts; & dans un nouvel esprit qu'elle leur inspire ils passent avec joie de leur censure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plûpart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont données. EMILIE n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend; & sûre du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pouroit taire.

En effet, si ses ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pourvoir de trahir leur conscience; ils avouent avec autant de vérité que de chagrin, les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître: si ses amis s'étendent sur ses louanges, il ne leur est pas possible de rien ajouter au mérite qui les touche. Ainsi, les premiers sont forcés de se rendre à la raison, quand ils voudroient suivre la malignité de leurs mouvemens; & les autres sont purement justes avec toute leur amitié, sans pouvoir être ni officieux, ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination, comme elle n'apprehende rien de la mauvaise volonté, dans les jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, EMILIE auroit à craindre la malice du silence; seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter

des choses un peu générales pour venir à une description plus particuliére de sa personne.

Tous ses traits sont réguliers; ce qu'on voit fort peu : tous ses traits sont réguliers & agréables, ce qu'on ne voit presque jamais. Car il semble qu'un caprice de la nature fasse naître les agrémens de l'irrégularité, & que les beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer, ayent rarement le secret de savoir plaire. EMILIE a les yeux touchans, le teint séparé, délicat, uni ; la blancheur des dents, le vermeil des lévres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de visage où l'on mettoit la grande beauté chez les Anciens, ne se trouveroit plus que dans l'idée de quelque peintre, ou dans les descriptions que l'antiquité nous a laissées ; & pour animer de si belles choses, vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui ne laisse pas apprehender davantage.

Sa taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espéce de déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoutez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés

compagnés d'agrément & de bienſéance.

Son eſprit a de l'étendue ſans être vaſte; n'allant jamais ſi loin dans les penſées généra-les, qu'il ne puiſſe revenir aiſément aux conſidérations particuliéres. Rien n'échappe à ſa pénétration : ſon diſcernement ne laiſſe rien à connoître, & je ne puis dire ſi elle eſt plus propre à découvrir les choſes cachées, qu'à juger ſainement de celles qui nous paroiſſent. Secrette, point myſtérieuſe; ſachant à propos, également ſe taire, & parler. Dans ſa converſation ordinaire, elle ne dit rien avec étude, & rien par hazard : les moindres choſes marquent de l'attention : il ne paroît aux plus ſerieuſes aucun effort : ce qu'elle a de vif ne laiſſe pas d'être juſte, & ſes penſées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces imaginations heureuſes qui échappent à l'eſprit ſans choix & ſans connoiſſance, qui ſe font admirer quaſi toujours, & qui font ordinairement peu eſtimer ceux qui les ont.

Dans toute ſa perſonne vous voyez je ne ſai quoi de grand & de noble, qui ſe trouve par un ſecret rapport dans l'air du viſage, dans les qualités de l'eſprit, dans celles de l'ame.

Naturellement elle ſeroit trop magnifique; mais une juſte conſidération de ſes affaires retient ce beau ſentiment; & elle aime mieux contraindre la générosité de ſon humeur,

que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre : aussi fiere à ne vouloir aucune grace des siens même, qu'officieuse aux étrangers, & pleine de chaleur dans les intérêts de ses amis. Ce n'est pas que ces considérations lui fassent perdre une inclination si noble ; elle la régle dans l'usage de son bien : son naturel & sa raison formant un désintéressement sans négligence.

Elle a du bon-sens & de la dextérité dans les affaires, où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses amis : mais elle hait d'agir pour agir par esprit d'inquiétude ; également ennemie d'un mouvement inutile, & de la mollesse d'un repos, qui se fait honneur du nom de tranquillité, pour couvrir une véritable nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités si belles ; il faut voir quelles impressions elles font sur notre ame, & ce qui se passe dans la sienne. Elle a je ne sai quoi de majestueux, qui imprime du respect ; je ne sai quoi de doux & d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient, & vous approchez toujours d'elle avec des desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'intérieur, je ne la croi pas incapable des sentimens qu'elle donne : mais impérieuse sur elle comme sur vous, el-

se maîtrise en son cœur par la raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre. La nature imbecille en quelques ames, n'y laisse pas la force de rien desirer; impétueuse en quelques autres, elle pousse des passions emportées: juste en EMILIE, elle a fait le cœur sensible qui doit sentir; & a donné à la raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens. Heureuse, qui se laisse aller à la tendresse de ses sentimens, sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite: Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes-gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les vertus.

On connoît par une infinité d'expériences, que l'esprit s'aveugle en aimant; & l'amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de notre raison. Sur le sujet d'EMILIE, nos sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumiéres sont plus épurées; & la passion qui a toujours paru une marque de folie, est ici le plus véritable effet de notre bon sens.

Les grands ennemis d'EMILIE sont les méchans connoisseurs; ses amis, tout ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon

qu'on a plus ou moins de délicatesse, & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage. Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement, ni d'une étude si lente. A la premiere vûe ils sont touchés de son mérite sans le connoître; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'estime, aussi-bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable du monde: personne ne leur a paru ni si honnête, ni si sage; & ils ne connoissent encore ni son procedé, ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa vertu; & la raison consultée depuis, au lieu de démentir la surprise, ne fait qu'approuver de si heureuses, & de si justes préventions.

Parmi les avantages d'EMILIE, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même, & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse; les esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser & vous font tomber avec eux dans la langueur: les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous lassent. Doù vient que les femmes ont besoin de caprices quelquefois pour nous piquer; ou sont obligées de mêler à leur entretien des divertissemens qui nous reveillent. Celle que je dépeins, plaît par

elle seule, & en tout temps : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable : on se plaindroit de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un agrément certain, & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une imagination qui vous surprenne, & bientôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une conversation solide par la perte de la gaité : c'est une raison qui plaît, & un bon sens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être considerée devant toutes les autres. Elle est dévote sans superstition, sans mélancolie : éloignée de cette imbecillité qui se forge sur tout des miracles, & se persuade à tous momens des sottises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées, qui mêlent insensiblement dans l'esprit, la haine du monde & l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la société humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la solitude : elle ne croit pas que se détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raisonnables & les plus chers, soit s'unir à Dieu ; mais s'attacher à soi-même, & suivre follement sa propre ima-

gination ; elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa bonté agit plus, & où la Providence paroît plus dignement occupée ; & là, elle cherche avec lui à éclairer sa raison, à perfectionner ses mœurs, à bien régler sa conduite, & dans le soin du salut, & dans les devoirs de la vie.

Voilà le portrait de *la femme qui ne se trouve point*, si on peut faire le portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plûtôt l'idée d'une *personne accomplie*. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les *hommes*, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sai quelle douceur qu'on rencontre en celui des *femmes* : & j'ai crû moins impossible de trouver dans une femme, la plus forte & la plus saine raison des hommes ; que dans un homme les charmes & les agrémens, naturels aux femmes.

LETTRE A M. LE COMTE DE LIONNE. (1)

MONSIEUR,

Si je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai par des remercimens, je vous rendrois mille graces très-humbles : mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat. Si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de votre goût, je croi vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi

(1) Premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, neveu de M. le Marquis de Lionne, Secretaire d'Etat pour les affaires étrangéres.

vous-même : & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toûjours infiniment obligé; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toûjours quelque chose de fort doux & fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

Pour les papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître : rien n'est mieux à nous que ce que nous donne notre industrie. L'adresse que vous avez eûe à faire votre larcin, méritoit d'être mieux récompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'EMILIE n'est pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai, elle est un peu Hollandoise : son *embonpoint* me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la bierre ; & sa *dévotion*, qu'elle porte sa Bible sous son bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de copie à personne des petits Ouvrages que je vous envoye, hormis celle de la LETTRE que M. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me servir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déja donné. J'ai ajoûté quelque chose à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de M. Racine, qui me l'a fait paroître

plus

plus raisonnable que vous ne l'avez vûe. Si M. le Comte de Saint-Albans a envie de voir ce qui est entre vos mains, vous pouvez le lui montrer; car je n'ai pensée au monde dont je ne le fisse le confident.

J'aurois bien de la joie que le mariage du fils du Marquis de Cœuvres se fît avec la fille de M. de Lionne le Ministre, ayant toujours été serviteur de Messieurs d'Estrées & de Monsieur de Lionne autant qu'on sauroit l'être. Mais quand je songe que j'ai vû marier M. le Marquis de Cœuvres; que j'ai vû son fils à la bavette, venir donner le bon jour à Monsieur de Laon, (1) qu'il appelloit son tonton, je fais une fâcheuse réflexion sur mon âge; & levant les yeux au Ciel, avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que Noblet;

Mais, hélas! quand l'âge nous glace;
Nos beaux jours ne reviennent jamais!

Le bruit court ici comme à Paris, que la paix de Portugal est faite: (2) mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal, (3) avec qui je joue à l'hombre tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbon-

(1) Ensuite Cardinal d'Estrées.
(1) Elle se fit le 25. de Février 1668.
(3) Don Francisco de Mélos.

ne. Il se plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le *Portugal* soit compté pour rien ; & voici son raisonnement : *On croit*, dit-il, *la paix faite, parce qu'on sait que l'Espagne nous offre tout : mais qui sait si nous voulons recevoir tout? Ce qui vient des Castillans m'est suspect : je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne.* Il y a dépêché un Exprès pour cela, & pour les affaires qu'il a en ce pays-ci. L'Electeur de Cologne est à Amsterdam *incognitò*, & le Prince de Toscane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg est à la Haye, prêchant que la paix se fera, & peu de gens le veulent croire. On est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien résolus de traiter, on aura mis en campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience : ils laissent gagner tout ce qu'on veut ; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes bagatelles de la Haye, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire ; outre que je sai assez bien vivre, pour vous exemter de l'ennui que vous en auriez. Dans la vérité, il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez ; mais il y

en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines, je vous les envoyerai.

Je vous prie de faire bien mes remercimens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui, si vous le connoissiez autant que moi, vous l'estimeriez encore davantage. Adieu, Monsieur, je suis né si reconnoissant, que par dessein, ou par étude, je ne saurois devenir ingrat; & quelque résolution que j'aye eûe au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir sans vous assûrer qu'il me souviendra toute ma vie des obligations que je vous ai. Je souhaite que ce soit long-temps.

Mais hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais!

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser, des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre Lettre est aussi délicatement écrite qu'elle sauroit l'être.

AU MESME.

MONSIEUR;

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce MONSIEUR, & toute la cérémonie qui géne la liberté d'un commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des louanges excessives que vous donnez à des bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses: je souhaiterois qu'elles pûssent faire le vôtre. Telles qu'elles sont, je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE, desquelles je vous ai parlé. Le premier, donne tout au naturel: chez lui les affaires sont de pures effets du tempérament; d'où vient que son plus grand soin est de donner la véritable connoissance des hommes par les éloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en politique, & fait des mystéres de tout, ne laissant rien desirer de la finesse & de l'habileté, mais ne don-

nant presque rien au naturel. Je passe de-là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des hommes, & une profonde intelligence des affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que M. de Lionne le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Il fait si froid que pour un empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous envoyerai aussi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la traduction qu'a fait M. *Corneille* du petit Poëme Latin des conquêtes du Roi : je louerois extrémement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Notre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de Lucain, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de notre temps. Avec cela j'admire encore plus ce que Corneille a fait de lui-même sur le retour du Roi, que sa traduction, toute admirable qu'el-

le eſt. (1) Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force là, je ne ferois pas grand cas des Homéres, des Virgiles, & des Taſſes. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puiſſe parler ſi dignement de ſes grandes actions.

Je vous prie d'aſſûrer M. de Lionne de mes très-humbles reſpects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ſes bons offices quand il en trouvera l'occaſion, & j'attens de vous une ſollicitation diſcrette, qui ne l'importune pas, mais qui le faſſe ſouvenir de temps en temps de l'affaire de votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Monſieur Van Beuninghen s'en va Ambaſſadeur extraordinaire en France ; (2) ce ſeroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.

(1) Le Pere de la Ruë eſt l'Auteur du Poëme Latin ſur *les victoires du Roi en l'année 1667*. La traduction de M. Corneille eſt imprimée à la fin du V. Tome de ſon THEATRE ; ſuivie de ſon Poëme *au Roi ſur ſon retour de Flandre*.

(2) Il y alla ſur la fin de Février 1668.

AU MESME.

J'AUROIS à vous faire de grandes excuses de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis, s'il en valoit la peine. Je suis ingénieux à différer l'ennui que mes bagatelles vous peuvent donner; & c'est une marque d'amitié que je vous donne assez délicate; cependant je passerai par-dessus votre intérêt & le mien, pour vous envoyer les Piéces que je fais copier présentement. J'en adresse une à Monsieur Vossius, mon ami de Lettres, & avec qui il y a plus à apprendre, qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux gens de guerre & de Cour comme un bel esprit & un savant; & que je vis avec les savans comme un homme qui a vû la guerre & le monde.

Pour la confession galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, si j'avois eu dessein de faire voir ce que vous m'avez volé. Personne ne sait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma pensée. Vous me ferez plaisir de me faire savoir si je dois espérer quelque retour en France, ou si je me dois résoudre à habiter le reste de mes jours les pays étrangers. L'espérance est la source, ou du moins une des premiéres

causes de l'inquiétude, & l'inquiétude n'est supportable qu'en amour, où elle a même des plaisirs, puisque, comme vous savez ;

Amour,

Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines ;

par tout ailleurs c'est un grand tourment. Nous n'avons point ici l'ATILLA de Corneille : vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Piéces de Moliere, s'il y en a de nouvelles : je n'ai de curiosité que pour leurs Ouvrages. Les anciens ont appris à Corneille à bien penser, & il pense mieux qu'eux. L'autre s'est formé sur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de son siécle dans la Comédie ; ce qu'on n'avoit pas vû encore sur nos Théatres. Insensiblement me voilà savant avec vous ; je vais recevoir une visite de Monsieur Vossius, à qui je parlerai de la guerre de Flandre. Adieu, Monsieur ; j'ai banni le premier une cérémonie ennuyeuse, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'assûrer Monsieur le Comte de Grammont, que je suis ravi de le voir Protecteur de la Maison de Grammont. (1)

(1) M. le Comte de Guiche après avoir été long-temps exilé, avoit enfin obtenu son retour en France, par le crédit de M. le Comte de Grammont. M de S. Evremond plaisante ici, sur ce que

AU MESME.

VOus n'êtes pas de ces gens qui cherchent plus à se satisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs amis, qu'à pousser à bout leurs affaires. Le premier soin que vous avez pris de moi, me laissoit assez d'obligations ; votre persévérance & toutes ces peines industrieuses que vous vous donnez, me font une espéce de honte, & je les souffrirois malaisément, si je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma reconnoissance. Vous savez que rien n'égale la tendresse d'un malheureux ; je suis naturellement assez sensible aux graces que je reçois ; jugez ce que la mauvaise fortune ajoûte encore à ce bon naturel. Du tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi votre générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre, de me laisser toucher : mais quelquefois des réfléxions ingrates veulent interesser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'examiner de sens

le Comte de Grammont avoit sû faire ce que le Maréchal de Grammont, son frere, avoit tenté plusieurs fois inutilement.

froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien considéré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une connoissance arrivée par hazard, ait pû produire les empressemens que vous avez dans les intérêts d'un nouvel ami.

Il semble que par une justice secrette les proches de M. de Lionne veuillent reconnoître la grande estime & la vénération que j'ai toûjours eûe pour lui. M. le Marquis de Lessein Lionne (1) au retour de Hollande faisoit ses affaires de toutes les miennes. Votre chaleur passe encore celle qu'il avoit. J'espére que vous en inspirerez quelque mouvement à M. le Marquis de ***, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que M. le Marquis de *** vient de recevoir. Les grands services du pere, les grandes espérances que donne le fils, l'ont attirée : j'entens les espérances des services qu'on attend de lui; car pour le mérite, il est déja pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là.

A peine ai-je eu le loisir de jetter les yeux

(1) Neveu de M. de Lionne le Ministre, du côté de sa mere.

ſur ANDROMAQUE (1), & ſur ATTILA (2) : cependant il me paroît qu'ANDROMAQUE a bien de l'air des belles choſes, il ne s'en faut preſque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas aſſez dans les choſes, l'admireront ; ceux qui veulent des beautés pleines, y chercheront je ne ſai quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contens. Vous avez raiſon de dire que cette Piéce eſt déchûe par la mort de Montfleury ; car elle a beſoin de grands Comédiens, qui rempliſſent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'eſt une belle Piéce, & qui eſt fort au-deſſus du médiocre, quoiqu'un peu au-deſſous du grand. ATTILA au contraire a dû gagner quelque choſe par la mort de Montfleury. Un grand Comédien eût trop pouſſé un rôle aſſez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impreſſion à ſa férocité ſur les ames tendres. Ce n'eſt pas que cette Tragédie n'eût été admirable du temps de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la ſcéne farouche & ſanglante, que pour la douce & la tendre. Tout y eſt bien penſé, & j'y ai trouvé de fort beaux vers. Pour le ſujet & l'œconomie des Piéces, je n'ai pas eu le loiſir d'y faire la moindre réfléxion.

Je ſouhaite de tout mon cœur que Cor-

(1) Tragédie de Racine.
(2) Tragédie de Corneille.

neille traite le sujet d'Annibal ; & s'il y peut faire entrer la conférence qu'il eut avec Scipion avant la bataille, je m'imagine qu'on leur fera tenir des discours dignes des plus grands hommes du monde, comme ils l'étoient. Je vous envoye les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE, dont je vous ai parlé, & je vous envoyerai bientôt la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE; tout cela mal copié. Pour les portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC M. DE CANDALE, qu'on ne peut pas les en séparer, & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu. Aimez-moi toûjours, & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne sai pas si M. de Lionne veut qu'on le croye aussi poli, aussi délicat, autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces qualités là ne produisent qu'une molle paresse, elles conviennent mal à un Ministre : mais quand un Ministre profond & consommé dans les affaires, se peut mettre au-dessus d'elles, pour les posséder pleinement, & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.

OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE,

A MONSIEUR VOSSIUS. (1)

J'AI voulu faire autrefois un jugement fort exact de Sallufte & de Tacite ; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déja fait, pour ne fuivre ni perdre entiérement ma penfée, je me fuis réduit à une feule obfervation que je vous envoye.

Il me femble que le dernier tourne toute chofe en politique : chez lui la nature & la fortune ont peu de part aux affaires ; & je me trompe, ou il nous donne fouvent des caufes bien recherchées, de certaines actions toutes fimples, ordinaires & naturelles.

Quand Augufte veut donner des bornes à l'Empire, c'eft à fon avis, par une jaloufe appréhenfion qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur ; s'il en eft crû ; prend des mefures pour s'affûrer les regrets du

(1) Ifaac Voffius, fils du fameux Gerard Jean Voffius.

peuple Romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur. (1)

L'esprit dangereux de Tibére, ses dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce Prince un artifice universel ; la nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toûjours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés : & il n'est pas croyable que Tibére assujetti tant d'années aux volontés de Séjan, ou à ses infames plaisirs, ait pû avoir toûjours dans cette foiblesse & cet abandonnement, un art si recherché, & une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considerer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réfléxions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrettes d'Agrippine, l'esprit détourné de la noirceur de l'action, & de la funeste image de

(1) Voyez les REFLEXIONS *sur les divers Génies du peuple Romain*; Chap. XVI. pag. 88.

cette mort, laisse échaper le parricide à sa haine, & le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mere, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art: car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, & si je l'ose dire, il se concilie le jugement des Lecteurs, lorsqu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses Tacite fait des Tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être répréséntée; quelquefois il passe au delà des affaires, par trop de pénétration & de profondeur: quelquefois des spéculations trop fines nous derobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage, qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossiéres, dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel, que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des hommes: les affaires

viennent après naturellement, par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considerez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la République, sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réfléxion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvemens, & à s'unir les factieux; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soûtenues par tant de fierté où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux & de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, & de ruiner sa Patrie. Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La Harangue de César nous découvre assez qu'une conspiration ne lui déplaît pas. Sous le zéle qu'il témoigne à la conservation des Loix, & à la dignité du Sénat, il laisse apercevoir son inclination pour les Conjurés. Il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers; les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls, & à son avis la mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens, & le

repos

repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait, après que César a fait le sien. Il va droit au bien; mais d'un air farouche: l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie: il mêle le chagrin de son esprit, & la dureté de ses manieres avec l'utilité de ses conseils. Ce seul mot d'*optimo Consuli*, qui fâcha tant Ciceron, pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Consul. Enfin, par diverses peintures de differens Acteurs, non seulement je me représente les personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de Jugurtha. La description de ses qualités & de son humeur vous prépare à voir l'Invasion du Royaume; & trois lignes nous dépeignent toute sa maniére de faire la guerre. Vous voyez dans le caractére de Metellus, avec le rétablissement de la Discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'Armée en Afrique, du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans son Eloge; peu attaché au devoir & à la régularité, donnant toutes choses à la passion de se faire des amis: *dein parentes*

abundè habemus, amicorum, neque nobis neque cuiquam omnium ſatis fuit. Ainſi Salluſte fait agir les hommes par tempérament, & croit aſſez obliger ſon Lecteur de les bien faire connoître. Toute perſonne extraordinaire qui ſe préſente, eſt exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part conſidérable à ſon ſujet. Tel eſt l'éloge de Sempronia; ſelon mon jugement inimitable. Il va même chercher des conſidérations éloignées, pour nous donner les Portraits de Caton & de Céſar, ſi beaux à la vérité, que je les préfererois à des hiſtoires toutes entieres.

Pour conclure mon obſervation ſur ces deux Auteurs; l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les cauſes générales des déſordres de la République, ſont très-ſouvent alleguées par celui-ci. Je ne ſai s'il deſcend aſſez aux intérêts & aux conſidérations particuliéres. Vous diriez que les conſeils ſubtils & rafinés lui ſemblent indignes de la grandeur de la République; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'il va chercher dans la ſpéculation peu de choſes; preſque tout dans les paſſions & dans le génie des hommes.

On voit dans l'hiſtoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés, plus de crimes; mais l'habileté les conduit, & la dexterité les manie: on y parle toujours avec deſſein, on n'agit point ſans meſure; la cruau-

té est prudente, & la violence avisée. En un mot, le crime y est trop délicat: d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître, & qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles. Mais laissant-là Salluste & Tacite dans leurs caractéres differens, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les Assemblées, apprenent l'ordre, les formes & toutes les matiéres qui s'y traitent. Passant de-là par les Ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors; & il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application & l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours, on les voit grossiers aux choix des gens, sans aucun goût du mérite; ridicules dans leurs dépenses & dans leurs plaisirs.

Nos Ministres en France sont tout-à-fait exemts de ces défauts-là; je le puis dire de tous sans flaterie, & m'étendre un peu sur Monsieur de Lionne, que je connois davantage. C'est en lui proprement que les talens separés se rassemblent; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du mérite

des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me ſuis étonné mille fois qu'un Miniſtre qui a confondu toute la politique des Italiens; qui a mis en déſordre la prudence concertée des Eſpagnols; qui a tourné dans nos intérêts tant de Princes d'Allemagne, & fait agir ſelon nos deſſeins, ceux qui ſe remuent ſi difficilement pour eux-mêmes: je me ſuis étonné, dis-je, qu'un homme ſi conſommé dans les négociations, ſi profond dans les affaires, puiſſe avoir toute la délicateſſe des plus polis Courtiſans pour la converſation & pour les plaiſirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluſte d'un grand homme de l'antiquité, que ſon loiſir eſt voluptueux: mais que par une juſte diſpenſation de ſon temps, avec la facilité du travail dont il s'eſt rendu le maître, jamais affaire n'a été retardée par ſes plaiſirs (1).

Parmi les divertiſſemens de ce loiſir, parmi ſes occupations les plus importantes, il ne laiſſe pas de donner quelques heures aux belles Lettres, dont Atticus, cet honnête

(1) *Igitur Sulla gentis patritiæ nobilis fuit, familia prope jam exſtincta majorum ignavia litteris Græcis atque Latinis juxta atque doctiſſimè eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, ſed gloriæ cupidior: otio, luxurioſo eſſe; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata, &c.* SALLUSTII Bellum Jugurt.

homme des Anciens, n'avoit pas acquis une connoissance plus délicate dans la douceur de son repos, & la tranquillité de ses études. Il sait de toutes choses infiniment, & la science qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, & lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté & la politesse de son esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux Ouvrages ; personne ne les fait mieux : il sait également juger & produire ; & je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des Courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des Rois ; comme ils font leur séjour ordinaire auprès des Princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert. Delà viennent les insinuations, les complaisances, & toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs ; ou de se concilier au moins les volontés : mais soit manque d'application, soit pour tenir au dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires ; ils les ignorent toutes également, & leurs agrémens venant à man-

quer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieilliſſent donc dans les Cabinets, expoſés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent ſouffrir leur cenſure; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choſes qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abſtenir de celles qui ne leur conviennent plus: & certes le plus honnête homme dont perſonne n'a beſoin, a de la peine à s'exemter du ridicule en vieilliſſant. Mais il en eſt comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaiſent plus. Si nous étions ſages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous: car dans l'inutilité des conditions où l'on ne ſe ſoûtient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de robe au contraire, paroiſſent moins honnêtes gens quand ils ſont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réuſſir dans la ville, & les rend ridicules aux Courtiſans: mais enfin, la connoiſſance de leur intérêt les raméne à leur profeſſion; & devenus habiles avec le temps, ils ſe trouvent en des poſtes conſidérables, où tout le monde généralement a beſoin d'eux. Il eſt bien vrai que les Courtiſans qui s'élevent aux honneurs par de grands emplois, ne laiſſent rien à deſirer en leur ſuffiſance; & leur mérite ſe trouve pleine-

ment achevé, quand ils joignent à une délicatesse de Cour la connoissance des affaires, & l'expérience dans la guerre.

DISSERTATION SUR LA TRAGEDIE DE *RACINE*; INTITULE'E ALEXANDRE LE GRAND;

A MADAME BOURNEAU.

DEPUIS que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'Auteur de cette Piéce; pour former avec la tendresse d'un pere son vrai successeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité, qu'il posséde si avantageusement; qu'il le fit entrer dans le génie de ces nations mortes, & connoître sainement le caractére des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui man-

que à un si bel esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées: mais vous me permettrez de vous dire après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir: car l'histoire d'Alexandre toute vraye qu'elle est, a bien de l'air du Roman; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux; c'est ôter à son ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'Univers, ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas: ne faisons pas Scipion plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les Romains une ame si élevée que la sienne; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus moderé, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'alleguent en sa faveur, ni la passion de la gloire, ni la grandeur de l'ame, ni la fermeté du courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus; mais qu'ils fassent le Romain

plus

plus ſage en ſes entrepriſes, plus habile dans les affaires, plus entendu dans ſes intérêts, plus maître de lui dans ſes paſſions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'eſt contenté de faire reſſembler à Alexandre celui dont il vouloit donner la plus haute idée : il n'oſoit pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtoit les mauvaiſes : *Magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo ſimillimus* (1).

Peut-être que notre Auteur eſt entré dans ces conſidérations en quelque ſorte : peut-être que pour faire Porus plus grand, ſans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaiſſer ſon Alexandre. Si ç'a été ſon deſſein, il ne pouvoit pas mieux réüſſir ; car il en fait un Prince ſi médiocre, que cent autres le pourroient emporter ſur lui comme Porus. Ce n'eſt pas qu'Epheſtion n'en donne une belle idée ; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageuſement de ſa grandeur : mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la ſoutenir, ſi ce n'eſt que par modeſtie il veuille paroître un ſimple homme chez les Indiens, dans le juſte repentir d'avoir voulu paſſer pour un Dieu parmi les Perſes. A parler ſérieuſement, je ne connois ici d'Alexandre que le ſeul nom : ſon génie, ſon humeur,

(1) Velleius Paterculus (Hist. *Lib. II. c.* 41.) parlant de Céſar.

ses qualités, ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me passionnent, & je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'ame qui nous fût plus étrangere, le Héros des Indes devoit avoir un caractére différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler ; un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux & d'autres fruits : les hommes y paroissent tout autres par la différence des visages, & plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison : une morale, une sagesse singuliere à la région, y semble régler & conduire d'autres esprits dans un autre monde. Porus cependant, que Quinte-Curce dépeint tout Etranger aux Grecs & aux Perses, est ici purement François : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'améne en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent répresénter quelque Héros des vieux Siécles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, & particuliérement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'Asie autrement qu'un Consul Romain. L'un parlera comme un Monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves ; l'autre

comme un Magistrat qui anime seulement les loix, & fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, & agité d'une liberté farouche, qu'un flateur du temps de Tibére, qui ne connoissoit plus que l'intérêt, qui s'abandonnoit à la servitude. Il faut dépeindre differemment des personnes de la même condition & du même temps, quand l'histoire nous en donne de différens caractéres. Il seroit ridicule de faire le même portrait de Caton & de César, de Catilina & de Ciceron, de Brutus & de Marc-Antoine, sous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même-temps. Le Spectateur, qui voit représenter ces Anciens sur nos Theatres, suit les mêmes régles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre; & pour y réussir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son temps: renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des personnes qu'on représente: car les morts ne sauroient entrer en ce que nous sommes; mais la raison, qui est de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de notre Nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses maniéres.

De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous; dont Corneille a fait une injuste & fâcheuse expérience dans sa SOPHONISBE. Mairet, qui avoit dépeint la sienne infidéle au vieux Syphax, & amoureuse du jeune & victorieux Massinisse, plut quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai esprit des gens de la Cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois, que les Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes; Corneille, qui presque seul a le bon goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre siécle, pour être entré dans le génie de ces nations, & avoir conservé à la fille d'Asdrubal, son véritable caractére. Ainsi, à la honte de nos jugemens, celui qui a surpassé tous nos Auteurs, & qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, asservis par la coûtume aux choses que nous voyons en usage, & peu disposés par la raison à estimer des qualités & des sentimens qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une considération assez étendue, qu'Alexandre & Porus devoient

conserver leur caractére tout entier ; que c'étoit à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir sur les bords de la Seine étudier notre naturel, & prendre nos sentimens. Le discours de Porus devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si Quinte-Curce s'est fait admirer dans la Harangue des Scythes, par des pensées & des expressions naturelles à leur nation, l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux, en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre monde.

La condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne ; leur vertu diversement exercée dans la diversité de leur fortune, attire la considération des Historiens, & les oblige à nous en laisser une peinture : le Poëte qui pouvoit ajouter à la vérité des choses, ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poësie ; au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté ; & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse & stérilité, il demeure beaucoup au dessus du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur, & tirer du fond de ces grandes ames, comme fait Corneille, leurs plus secrets mouvemens : mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui

paroît moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurois souhaité que le fort de la Piéce eût été à nous représenter ces grands hommes, & que dans une Scéne digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la conversation de Sertorius & de Pompée (1) a tellement rempli nos esprits; que ne devoit-on pas esperer de celle de Porus & d'Alexandre sur un sujet si peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce Passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir; une grande Armée de l'autre côté avec des chariots terribles, & des élephans alors effroyables; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion par tout; quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux; cent choses étonnantes qui épouvanterent les Macédoniens & qui sûrent faire dire à Alexandre, qu'enfin *il avoit trouvé un péril digne de lui:* tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le récit de la bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie,

(1) Voyez le SERTORIUS de Corneille, Act. III. Sc. I.

pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes; la défense d'un pays, la conservation d'un Royaume, n'excite point Porus au combat; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, & l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers errans, quand ils entreprennent une avanture; & le plus bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer Don Quichote dans le combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée.

Un faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur, dont la réputation n'est pas venue jusques à nous: mais ces grands personnages de l'Antiquité, si célébres dans leur siécle, & plus connus parmi nous que les vivans même, les Alexandres, les Scipions les Césars ne doivent jamais perdre leur caractére entre nos mains; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus établies une fois chez nous, intéressent l'amour propre comme notre vrai mérite: on ne sauroit y apporter la moindre altération, sans nous faire sentir ce

changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention, nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire; mais gardons nous de faire un Antoine d'un Alexandre, & ne ruinons pas le Héros établi par tant de siécles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

Rejetter l'amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport, par je ne sai quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres : mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au dessus des hommes. Avec cette retenue, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une passion générale que la nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine & sans violence. D'ailleurs, comme les femmes sont aussi nécessaires pour la réprésentation que les hommes, il est à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des sentimens amoureux, & aux autres l'entretien secret où les fait entrer la confidence, vous les réduisez ordinaire-

ment à des conversations fort ennuyeuses. Presque tous leurs mouvemens, comme leurs discours, doivent être des effets de leur passion; leurs joies, leurs tristesses, leurs craintes, leurs desirs doivent sentir un peu d'amour pour nous plaire.

Introduisez une mere qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'ame des spectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce sexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou interessée, & qui toute sincere qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterremens & de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le théatre, je n'aime à voir que la seule Cornelie (1); parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfans sans pere, & une femme sans époux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos théatres : mais

(1) Voyez le POMPÉE de Corneille.

qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être interessée, & que ses plus grands partisans ne croyent pas que le premier but de la Tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement Héroïques, la grandeur d'ame doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & tendre dans la maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent foible & honteux dans l'amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même; elle peut soûpirer en secret de son tourment, confier à une chere & sûre confidente ses craintes & ses douleurs: mais soûtenue de sa gloire, & fortifiée par sa raison, elle doit toûjours demeurer maîtresse de ses sentimens passionnés, & animer son Amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa foiblesse.

En effet, c'est un spectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des soûpirs & des larmes: & s'il méprise fiérement les pleurs d'une belle personne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de son cœur que la dureté de son ame.

Pour éviter cet inconvénient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractére des femmes illustres, qu'à celui de ses Héros. Emilie anime Cinna à l'exécution de leur dessein

(1), & va dans son cœur ruiner tous les mouvemens qui s'opposent à la mort d'Auguste. Cleopatre a de la passion pour César, & met tout en usage pour sauver Pompée (2): elle seroit indigne de César, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son frere; & César indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. Dircé dans l'OEDIPE conteste de grandeur de courage avec Thésée, tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer Sophonibe (3), dont le caractére eût pû être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune Massinisse au vieux Syphax, pour le bien de sa Patrie: il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir en quittant Syphax, qu'elle avoit fait les sentimens de son amour, en se détachant de Massinisse: il faut la voir qui soûmet toutes sortes d'attachemens; ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son amour pour Carthage, à sa haine pour Rome: il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son Pays, tirer du sien un dernier secours

(1) Voyez le CINNA, Act. I. Sc. III.
(2) Dans la Tragédie de POMPE'E.
(3) Voyez la SOPHONISBE.

pour ſauver ſa gloire & ſa liberté.

Corneille fait parler ſes Héros avec tant de bienſéanſe, que jamais il ne nous eût donné la converſation de Céſar avec Cléopatre (1); ſi Céſar eût crû avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie, quelque belle qu'elle puiſſe être, juſqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux perſonnes indifférentes qui l'écoutent : il s'en fût paſſé aſſurément, à moins que de voir la bataille de Pharſale pleinement gagnée; Pompée mort, & le reſte de ſes partiſans en fuite. Comme Céſar ſe croyoit alors le maître de tout, on a pû lui faire offrir une gloire acquiſe, & une puiſſance apparemment aſſûrée : mais quand il a découvert la conſpiration de Ptolomée; quand il voit ſes affaires en mauvais état, & ſa propre vie en danger; ce n'eſt plus un Amant qui entretient ſa maîtreſſe de ſa paſſion, c'eſt le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empreſſement, pour aller pourvoir à leur ſûreté commune.

Il eſt donc ridicule d'occuper Porus de ſon ſeul amour, ſur le point d'un grand combat qui alloit décider pour lui de toutes choſes : il ne l'eſt pas moins d'en faire ſortir Alexandre, quand les ennemis ſe rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empreſſement

(1) Voyez le POMPE'E, Act. IV, Sc. III.

pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir Cléophile; lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuses, & à qui la victoire ne paroît assez pleine, que lorsqu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu Héros d'amour que de guerre: l'histoire se trouve défigurée, sans que le Roman soit embelli: Guerrier, dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur; amant, dont la passion ne produit rien qui touche notre tendresse.

Voilà ce que j'avois à dire sur Alexandre & sur Porus. Si je ne me suis pas attaché régulièrement à une critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la Piéce en détail, que m'étendre sur la bienséance qu'on doit garder à faire parler les Héros; sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs caractéres; sur le bon & le mauvais usage des tendresses de l'amour dans la Tragédie, rejettées trop austérement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de *la crainte* & de *la pitié*, & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentimens.

Fin du Tome second.

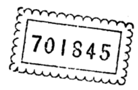


TABLE
DES MATIERES
Principales contenues dans le second Tome.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

T.

V

W

X

Fin de la Table des Matieres du Tome second.

